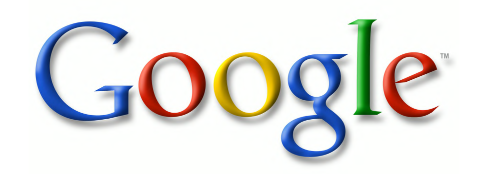
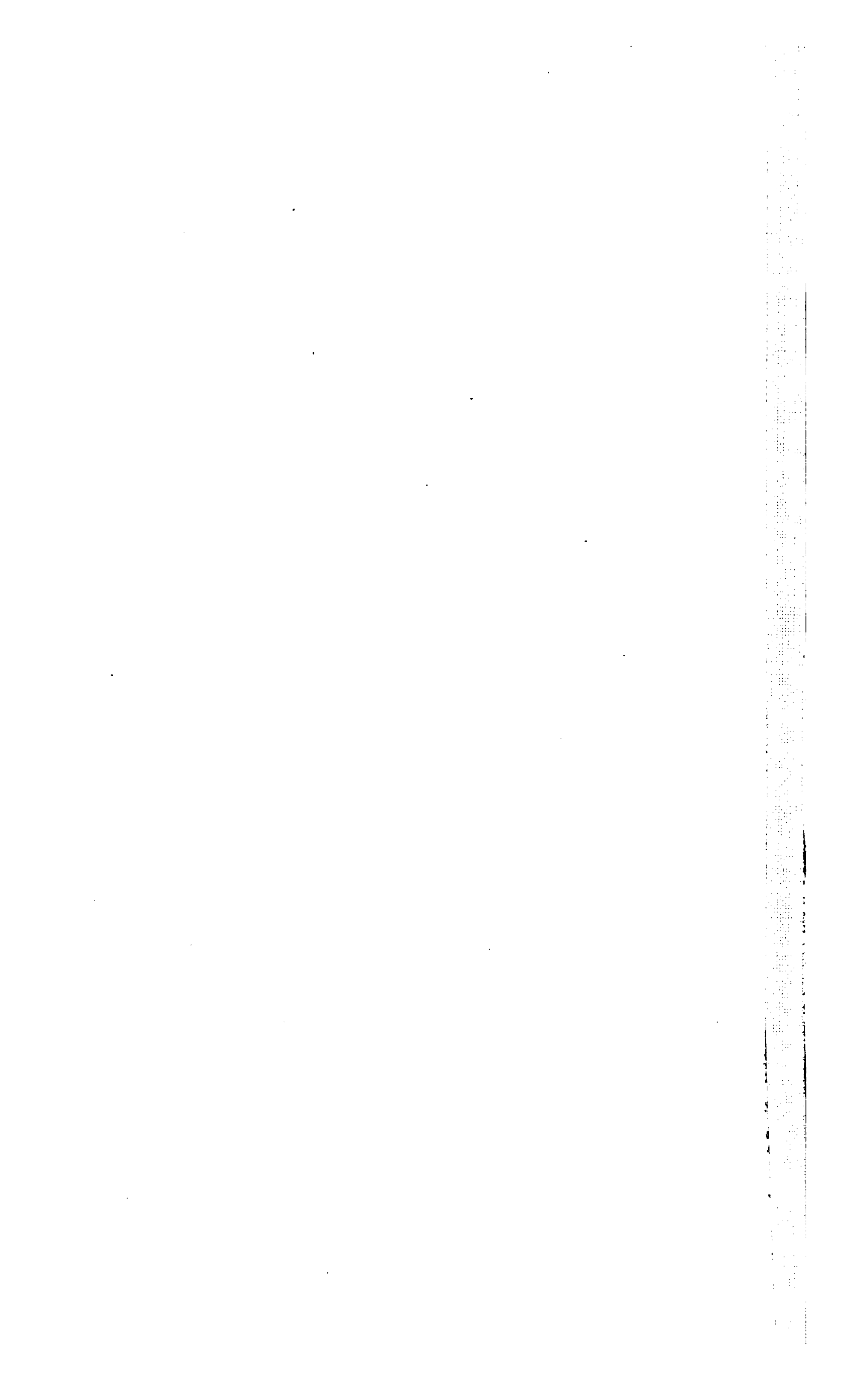








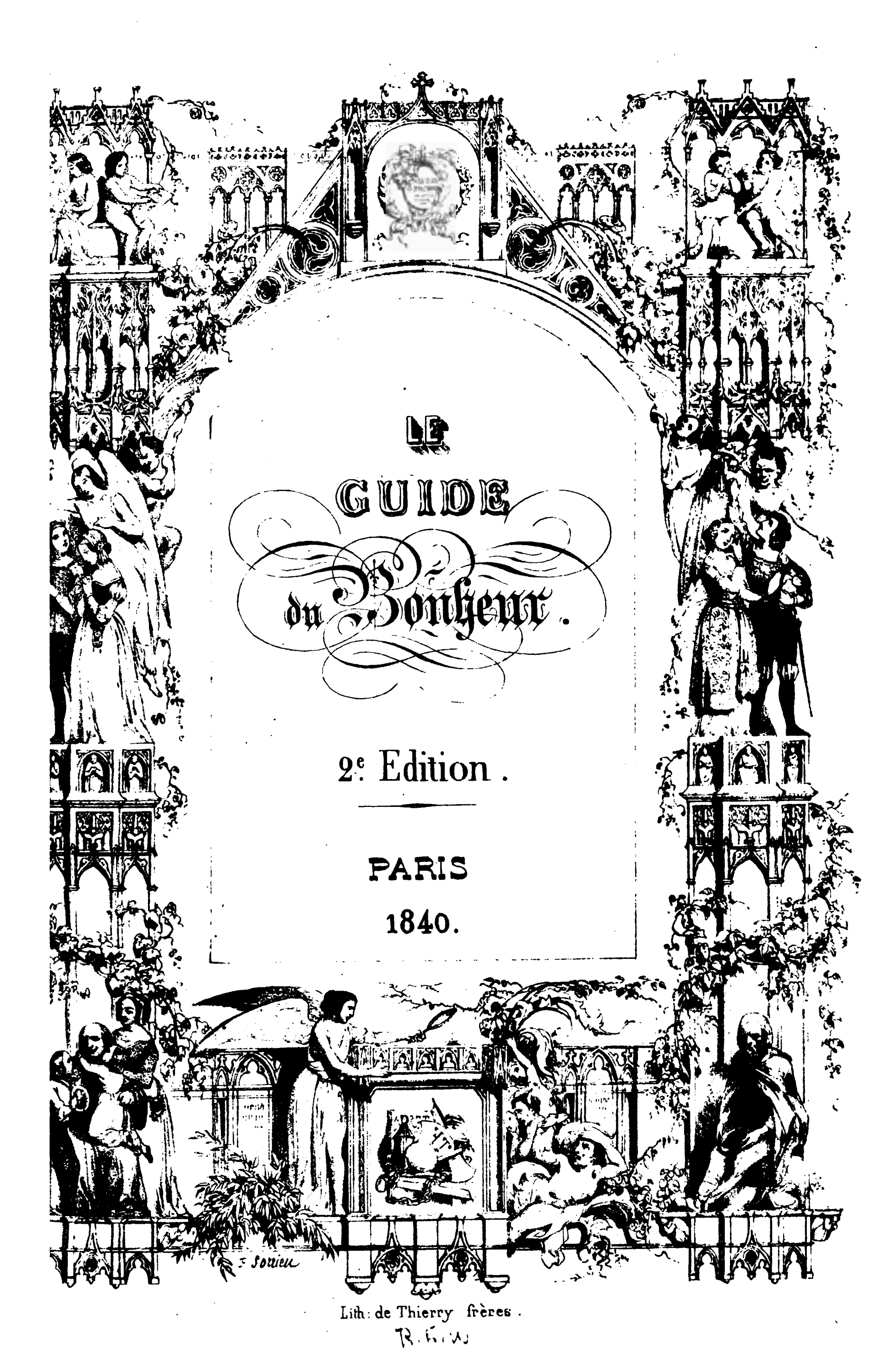
YFH

1. Aphorisms, French

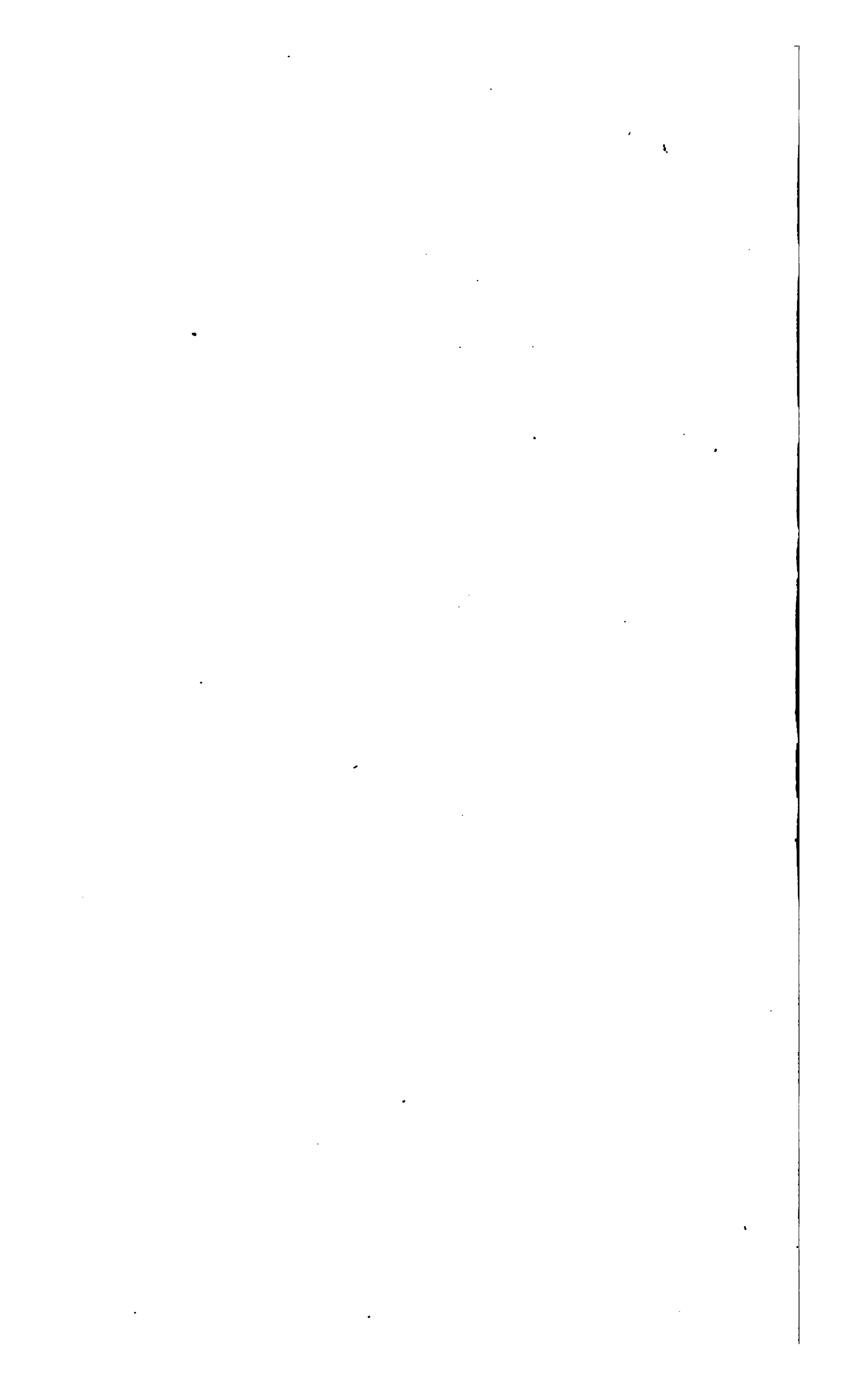
LE

GUIDE DU BONHEUR.

IMPRIMERIE D'AMÉDÉE GRATIOT ET Ce, RUE DE LA MONNAIE, 11.



Lith: de Thierry frères.



LE

GUIDE DU BONHEUR

OU

RECUEIL

DE PENSÉES, MAXIMES ET PRIÈRES

Dont la lecture peut contribuer à rendre heureux dans cette vie et dans l'autre

Choisies dans différents auteurs

PAR M. BENJAMIN DELESSERT,

DEUXIÈME ÉDITION

Sans l'amour de Dieu et du prochain, et sans la pratique de la vertu, ni les richesses, ni la gloire, ni les plaisirs des sens ne sauraient contribuer à notre vraie félicité.

Les préceptes de morale disséminés sont comme les bons grains : quelque part qu'ils tombent il y en a toujours quelques-uns qui germent.

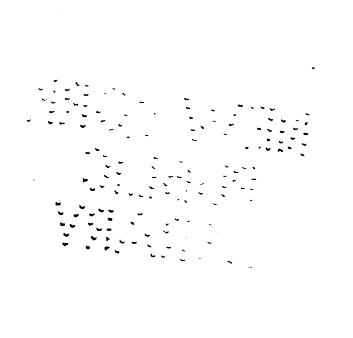
Paris

ROUSSEAU, LIBRAIRE, RUE RICHELIEU, 103

L. HACHETTE, rue Pierre-Sarrazin, 12. | COLAS, libraire, rue Dauphine, 32.

MARC AUREL, FRÈRES, Boulevard des Italiens, 23. | PAUL DUPONT, Rue de Grenelle-St-Honoré, 55.

1840



PRÉAMBULE.

Les ouvrages les plus utiles sont ceux qui nous enseignent l'art d'être heureux, c'est-à-dire d'être satisfait de sa position, et qui nous indiquent les moyens de l'améliorer.

C'est le but de tous les livres de morale. La personne qui publie celui-ci a cru que des leçons présentées sous la forme de pensées et de maximes se graveraient mieux dans le cœur que de longs discours.

Elle en fait hommage aux auteurs qui ont contribué à ce livre et à qui seuls elle en rapporte tout le mérite. Elle a été guidée par le désir de faciliter aux jeunes gens la connaissance de préceptes religieux et moraux qui puissent les diriger pendant leur vie et répandre autour d'eux des semences de vertu et de bonheur. Elle en sera amplement récompensée si une seule personne peut devenir meilleure en lisant ce recueil.

On engage tous ceux qui ont le désir de bien remplir leurs devoirs à lire tous les jours quelques lignes du Nouveau Testament, et à retenir quelques-unes des maximes contenues dans ce livre. Ils adresseront ensuite une prière à l'Être suprême pour implorer sa bénédiction. Une fois cette habitude prise, ils ne tarderont pas à en éprouver les bons effets.

B. D.



qui liront ce Recueil.

Les anciens disaient qu'au commencement de la vie on trouve deux routes devant soi :

L'une, celle du malheur ou du vice; l'autre, celle du bonheur ou de la vertu.

A l'entrée de la première on rencontre un personnage qui vous séduit au premier

coup d'œil ; il porte un masque orné de couleurs brillantes, mais qui couvre un visage pâle, livide, rongé d'ennuis et dévoré de remords.

Il vous engage à le suivre d'un air séduisant, il vous montre un chemin semé de fleurs ; mais ces fleurs se sèchent aussitôt qu'on les a touchées; elles cachent des précipices que l'on n'aperçoit que lorsqu'il n'est plus temps de les éviter. Au bout de cette route se trouve un abîme où vous êtes entraîné et précipité impitoyablement.

A l'entrée de l'autre route se présente une belle femme, d'une figure imposante et sévère, mais pleine de bienveillance, et qui vous dit :

« Jeunes gens, je ne veux point vous
« tromper : tout ce qu'il y a de beau et d'ex-
« cellent dans la nature s'achète au prix
« de la peine et du travail ; la Providence

« l'a ordonné ainsi. Si vous voulez qu'elle
« vous soit favorable, il faut lui rendre
« hommage; si vous voulez être aimés de
« vos amis, il faut leur faire du bien; si
« vous voulez être honorés dans votre pa-
« trie, il faut lui être utile; si vous voulez
« que la terre vous donne ses fruits, il faut
« la cultiver. Enfin, si vous voulez avoir un
« corps robuste, il faut l'accoutumer à obéir
« à l'âme, et l'habituer à la sueur et aux
« efforts laborieux.

« Après quelque temps d'épreuve vous
« arriverez au terme de vos travaux et vous
« jouirez enfin d'une félicité éternelle.

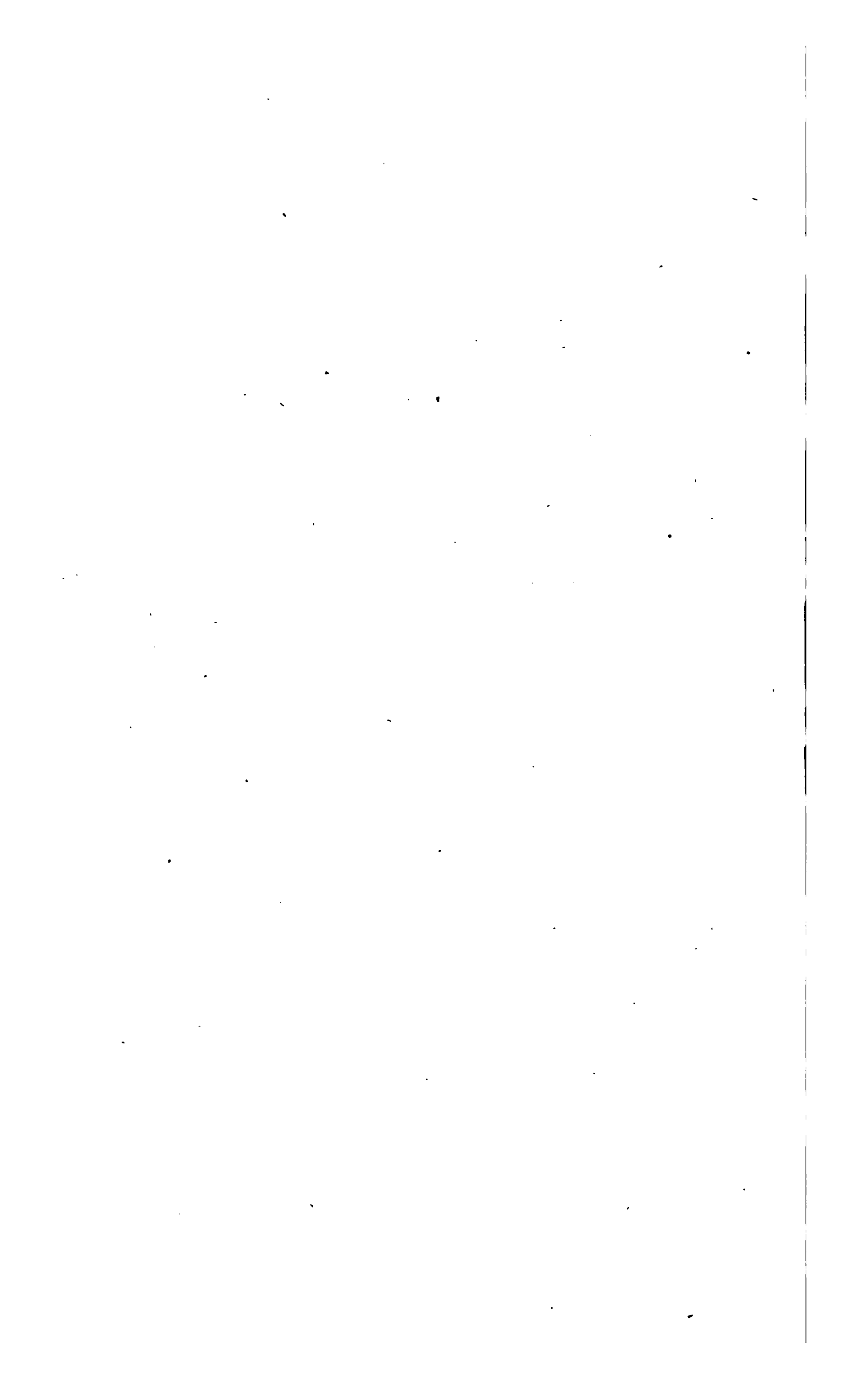
« Jeunes gens, choisissez entre ces deux
« routes; il y va du bonheur ou du malheur
« de toute votre vie. »

Plus heureux que les anciens, nous avons
l'avantage d'avoir un guide certain qui ne
nous trompera jamais. L'Évangile nous

trace une voie toujours sûre et invariable, et bien des consolations nous sont réservées si nous suivons ses sages maximes et si nous pratiquons les vertus qu'il nous enseigne.

Le chemin de la vertu, quelque pénible qu'il puisse paraître, est le seul qui conduise au bonheur; celui du vice, au contraire, quelque agréable qu'il soit à l'entrée, aboutit infailliblement à l'infortune et à la misère. C'est une route spacieuse où l'on marche d'abord à travers de riantes prairies; ce sont ensuite des défilés sombres et dangereux, qui se terminent par des précipices et l'horreur d'une nuit ténébreuse. Le

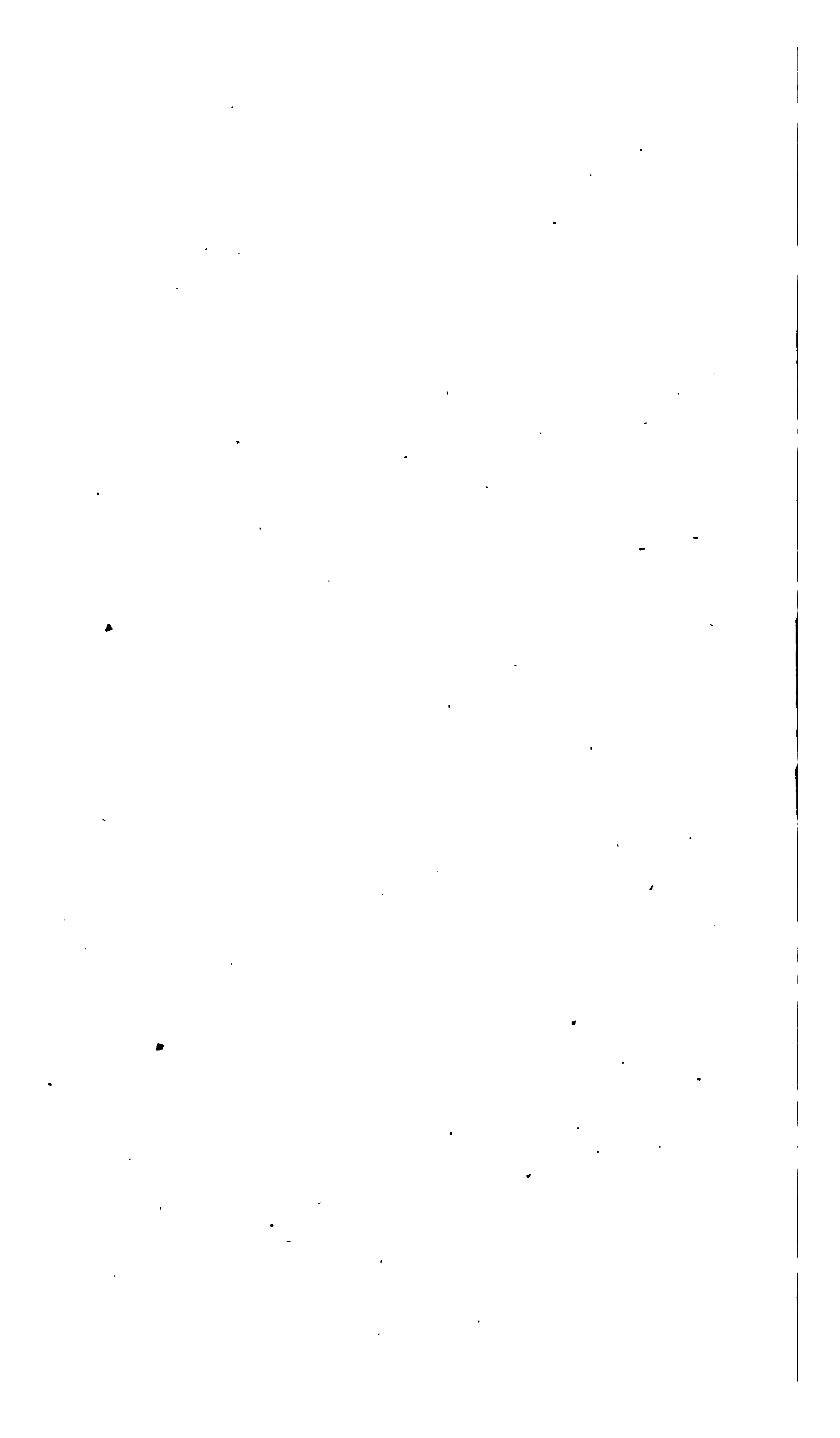
chemin de la vertu est à son entrée moins aisé, moins agréable à suivre; mais plus on y avance, plus il s'aplanit, plus il offre de riants aspects que l'on contemple de loin avec ravissement et dont on approche toujours avec un redoublement de joie.



BONHEUR.—VERTU.

Deux éléments de bonheur : l'oubli des injures et le souvenir des bienfaits.

Le bonheur de l'homme ne consiste ni dans les plaisirs, ni dans les honneurs, ni dans les richesses, mais dans la vertu.



BONHEUR. — VERTU.



Toute la morale est renfermée dans ce précepte divin, qui doit être la règle de toutes nos actions : *Aime ton Dieu de toute ton âme et de toute ta pensée, et ton prochain comme toi-même.*

Il faut pratiquer la vertu, c'est-à-dire bien remplir ses devoirs envers Dieu, envers les autres, envers soi-même.

Soyons humains, bienveillants, charitables; sachons vaincre nos mauvais penchants, résister aux tentations, être sages, prévoyants,

économes ; que notre âme s'abandonne à des sentiments de piété et de religion, et nous jouirons du bonheur que procure une conscience tranquille.

Celui qui accomplit ses devoirs, quelques sacrifices qu'ils paraissent exiger, trouve en lui-même sa récompense. N'éprouve-t-on pas une satisfaction réelle à la seule pensée d'avoir fait une bonne action ?

Il ne tient donc qu'à nous d'être heureux, et c'est presque toujours notre faute si nous ne le sommes pas.

Il est vrai que si le bonheur ne consistait que dans la richesse, dans la santé, dans une vie exempte de pertes, d'accidents, de chagrins, il ne serait pas toujours en notre pouvoir de l'obtenir. Mais si, comme tout homme doit le désirer, l'âme parvient à être maîtresse du corps, si l'on met sa confiance en Dieu, si l'on n'a rien à se reprocher, on éprouve alors, dans toutes les situations de la vie, une jouissance pure qui est au-dessus de tous les maux. Alors on surmonte toutes les peines, toutes les inquiétudes, tous les chagrins. Un sentiment supérieur à tout élève l'âme, engage à tous les sacrifices, et, sans hésiter, on se priverait du

nécessaire pour un ami, on se jetterait dans les flammes pour ses enfants, on se dévouerait à la mort pour le bien public.

Deux puissances sublimes, la *Religion* ou la Foi, et la *Philosophie* ou la Raison, ont pour but le bonheur de l'homme, avec cette différence que, sous l'empire de la Religion, la nature est guidée par une sagesse qui ne trompe point.

Heureux et sage celui qui dit en s'éveillant : Je veux être aujourd'hui meilleur que je n'étais hier.

Dieu fait du bonheur un devoir en apprenant qu'on n'est heureux que par la vertu.

Il n'y a pas de route plus sûre pour aller au bonheur que celle de la vertu. Si l'on y parvient, il est plus pur, plus solide et plus doux par elle; si on le manque, elle seule peut en dédommager.

Être bon afin d'être heureux, voilà toute la morale.

On ne peut voir la vertu sans l'aimer, et on ne peut l'aimer sans être heureux.

Le bonheur est l'absence des peines, comme la santé est l'absence des maladies.

Les éléments du bonheur sont une bonne conscience, de l'honnêteté dans les projets et de la droiture dans les actions.

Le bonheur et le malheur des hommes ne dépendent pas moins de leur humeur que de la fortune.

La grandeur et les richesses ne font pas la félicité.

Tout ce qui ne rend pas l'homme plus sage, plus fort et plus heureux, est inutile.

Le sage ne se laisse ni emporter par la prospérité, ni abattre par l'adversité.

Peu avec la justice vaut mieux que de grands biens avec l'iniquité.

Que votre cœur ne se laisse point aller à l'abattement.

Pour avoir vie heureuse, il faut art, ordre et mesure.

Allez par la bonne voie, et vous ne tomberez pas.

Il ne dépend pas toujours de nous d'être heureux, mais il dépend de nous de mériter de l'être.

La joie du cœur est la vie de l'homme; la joie de l'homme rend sa vie plus longue.

Il faut toujours avoir présent à la pensée

tout ce qui est véritable, tout ce qui est honnête, tout ce qui est juste, tout ce qui est pur, tout ce qui est aimable, tout ce qui est d'une bonne renommée, tout ce qui est vertueux.

C'est en résistant à ses passions qu'on trouve la vraie paix du cœur, et non pas en s'en rendant esclave. Toutes les fois que l'homme souhaite quelque chose d'une manière désordonnée, il devient inquiet en lui-même. L'orgueilleux et l'avare ne sont jamais en repos ; le pauvre et l'humble de cœur vivent dans une paix profonde.

Le bonheur des riches ne consiste pas dans les biens qu'ils ont, mais dans le bien qu'ils peuvent faire.

Il faut vivre avec les bons pour l'agrément de la vie, avec les méchants pour le bien de la paix.

Aux yeux de la religion, le riche qui assiste le pauvre, le fort qui soutient le faible, l'hôte qui accueille l'étranger, l'homme

bienfaisant qui essuie les pleurs de l'infortuné, soulagent, soutiennent, accueillent et consolent un être créé à l'image de Dieu, que dis-je? Dieu lui-même.

Le plus près que l'homme puisse approcher du bonheur dans la carrière de la vie, c'est de posséder la liberté, la santé et la paix du cœur.

Le plaisir et la douleur sont les deux extrêmes de la sensibilité ; son moyen terme est le calme.

Toute la gloire humaine n'est que fumée et dépense inutile.

La morale est la science du devoir ou de la vertu.

La vertu est une constante habitude de tempérance et de bienveillance.

La bienveillance et la tempérance sont les

deux choses qui peuvent le plus contribuer au bonheur.

L'amour de soi, le désir du bien-être, le désir d'être utile à ses semblables, le désir d'obéir à la Divinité, doivent être les mobiles de nos actions.

Le premier devoir est de ne pas faire de mal aux autres, le second est de leur faire du bien.

La vertu est la fidélité de l'âme à la loi du bien; le vice est l'habitude des mauvaises actions.

L'âme, le cœur, l'esprit, doivent dominer le corps, les sens, et ce qui est matériel en nous.

Si l'on est esclave de son corps et de ses passions, on est malheureux.

On doit jouir sans scrupule de tout ce qui

est permis, et s'abstenir sans regret de tout ce qui ne l'est pas.

On ne peut être heureux sans être sage, juste et fort.

Le plus grand plaisir que donne la fortune, c'est de faire du bien.

Le fruit de l'esprit, c'est la charité, la joie, la paix, la patience, la douceur, la bonté, la fidélité, la bénignité, la tempérance.

Le mérite vaut mieux que les trônes et la fortune.

Le repos est un bien qui console de tout.

Quelque différence qui paraisse entre les fortunes, il y a une certaine compensation de biens et de maux qui les rend égales.

Soyez studieux dans votre état, et vous acquerrez des connaissances ; soyez laborieux, économe, et vous deviendrez riche ; soyez sobre, ayez de la tempérance, et vous jouirez d'une bonne santé. Enfin, soyez vertueux, et vous serez heureux, ou au moins vous aurez fait tout ce qui convenait pour le devenir.

Il y a deux natures en nous : l'une *spirituelle* et l'autre *matérielle* (l'*âme* et le *corps*). Celle-ci est périssable, celle-là est immortelle. Il faut faire en sorte que l'âme gouverne le corps et ne soit pas son esclave. Avec de la force dans le caractère, avec une volonté bien prononcée, nous pouvons surmonter la faiblesse de notre nature et supporter facilement tous les maux, toutes les souffrances de cette vie. La partie divine de notre être ne doit pas être soumise à la partie matérielle.

Le bonheur dépend de l'âme, du cœur, de l'esprit et du corps.

Il dépend de l'*âme* par la vertu, qui donne la satisfaction intérieure et le contentement de soi-même ; par la confiance en Dieu, ce

sentiment sublime qui nous transporte dans un monde supérieur, et par la résignation, qui nous fait supporter toutes les douleurs.

Il dépend du *cœur* par la bonté, qui nous garantit la bienveillance des autres.

Il dépend de l'*esprit* par l'intelligence et l'instruction, sources de nos jouissances intellectuelles, et par l'ordre, d'où résultent l'aisance, l'indépendance et les jouissances physiques.

Il dépend du *corps* par la tempérance, cette vertu qui donne la santé et nous apprend à modérer nos passions.

La conduite d'un homme n'est vraiment morale que quand il ne compte jamais pour rien les suites heureuses ou malheureuses de ses actions, lorsque ses actions sont dictées par le devoir.

Quand l'homme généreux sacrifie son intérêt personnel à ses devoirs, qu'il immole tous les plaisirs, tous les avantages de ce monde, nous pensons qu'un rayon divin descend dans son cœur pour lui causer un genre de félicité qui

ne ressemble pas plus à tout ce que nous revêtons de ce nom que l'immortalité à la vie.

Ceux qui profitent de tout sont sages et heureux.

La douceur qui accompagne l'innocence met dans notre âme une joie supérieure à toutes les vaines félicités de la terre.

Rendez les hommes bons, vous les empêcherez d'être ingrats. Vous leur donnerez le véritable bien, qui est la vertu.

Soyons heureux dès aujourd'hui, pourvu que cela ne nous empêche pas de l'être demain.

Mieux vaut la vertu que la force.

Sacrifier trop l'avenir au présent dans la jeunesse, c'est folie. Sacrifier trop le présent à l'avenir dans la vieillesse, c'est sottise.

L'effet assuré des sacrifices qu'on fait à la vertu, c'est que, s'ils coûtent à faire, il est toujours très doux de les avoir faits. On n'a jamais vu personne se repentir d'avoir fait une bonne action.

Nul ne peut être heureux s'il ne jouit de sa propre estime; si la véritable jouissance de l'âme est dans la contemplation du beau, comment le méchant peut-il l'aimer dans autrui, sans être forcé de se haïr lui-même?

Le contentement de soi-même est la meilleure preuve de la vertu.

Les hommes doivent travailler à se rendre parfaits et à se rendre heureux. Deux grands obstacles s'y opposent : ils sont toujours contents d'eux-mêmes et mécontents de leur sort.

Le sage ne court point après la félicité, mais il se la donne ; il faut que ce soit votre ouvrage ; elle est entre vos mains.

Dans la route de la vertu l'exercice donne des forces ; plus on avance, moins on est las.

Le bonheur est une situation telle qu'on en désire la durée sans changement. En cela, le bonheur est différent du plaisir, qui n'est qu'un sentiment agréable, mais passager.

Ce n'est ni la douleur du corps, ni les maladies, ni la mort, mais les agitations de l'âme, les passions et l'ennui, qui sont à redouter.

Heureux qui possède une âme élevée, un cœur droit, un esprit éclairé, un corps sain ! Et combien est à plaindre celui qui joint à une âme basse, à un cœur vil, un esprit étroit et un corps dégradé !

Il n'est que deux sortes de bonheur dans la vie : de faire du bien et d'en recevoir.

On ne fait son bonheur qu'en s'occupant de celui des autres.

Une vertu sans tache est préférable à une longue vie.

Quiconque est plus attaché à la vie qu'à ses devoirs ne saurait être solidement vertueux.

L'homme de bien est eapable de tout, dès qu'il a pu, par la vertu, se mettre au dessus de tout.

Il n'y a point de maux qui ne soient balancés par un certain nombre de biens qui soutiennent l'âme. On se console de la perte d'un sens par la jouissance d'un autre. Qui ne voit les couleurs, entend les sons.

Jouissez en philosophe de ce que vous avez ; comptez pour rien ce que vous n'avez pas.

La probité est la vertu des pauvres ; la vertu doit être la probité des riches.

Jouis des bienfaits de la Providence, voilà

la sagesse; fais-en jouir les autres, voilà la vertu.

Il n'est point de plaisir sans honneur et sans vertu.

La paix de l'âme consiste dans le mépris de tout ce qui peut la troubler.

L'estime de soi-même est une des premières conditions du bonheur.

En sacrifiant tout à son devoir, on est sûr d'arriver au bonheur.

Les deux seuls malheurs véritables sont la perte de l'objet qu'on aime le plus, et la perte du repos de la conscience. Le ciel a chargé le temps d'adoucir l'une, et le repentir de réparer l'autre.

La raison supporte les disgrâces; le courage

les combat ; la patience et la religion les surmontent.

Le grand art du bonheur est de substituer l'amour sincère de la vertu à l'amour-propre.

Entre les passions et l'homme, point d'accommodement ; il en est l'esclave, s'il n'en est pas le maître.

Du bonheur de nos jours le premier pas décide ;
Prenez l'honneur pour maître et la vertu pour guide.

Le seul acte de la liberté de l'homme qui atteigne toujours son but, c'est l'accomplissement du devoir.

Tout homme qui ne préfère pas son devoir à son plaisir, n'est bon à rien.

Il faut s'acquitter de son devoir coûte que coûte.

Souffrir pour avoir bien fait est une espèce de récompense.

Nous ne pouvons nous élever à la vertu qu'en obéissant à la loi du devoir.

Si nous avons le courage de sacrifier tout au devoir, le sacrifice cesse pour faire place à la satisfaction la plus douce que nous puissions éprouver.

On a beau varier et ses goûts et ses vœux,
C'est par le bien qu'on fait que l'on devient heureux.

La morale a le devoir et non l'intérêt pour base; mais, pour connaître le devoir, il faut en appeler à sa conscience et à la religion.

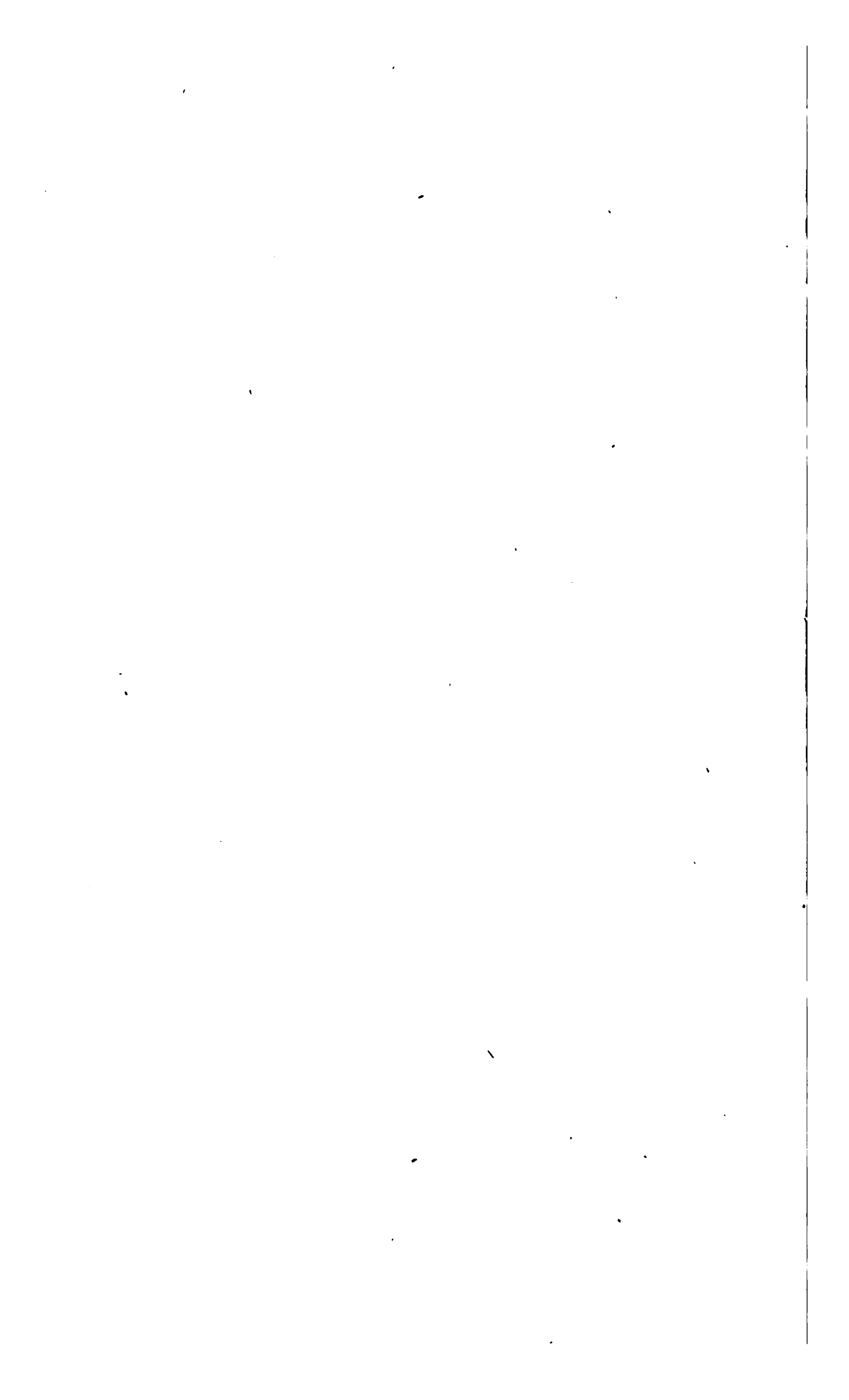
La morale est la science par excellence ; c'est l'art de bien vivre et d'être heureux.

La morale doit avoir le devoir et non l'intérêt pour base.

L'homme de bien fait son devoir sans regarder autour de lui ; Dieu et son âme sont les témoins dont il va mériter l'aveu.

La véritable félicité est dans la paix de l'âme, dans la raison et dans l'accomplissement de ses devoirs.

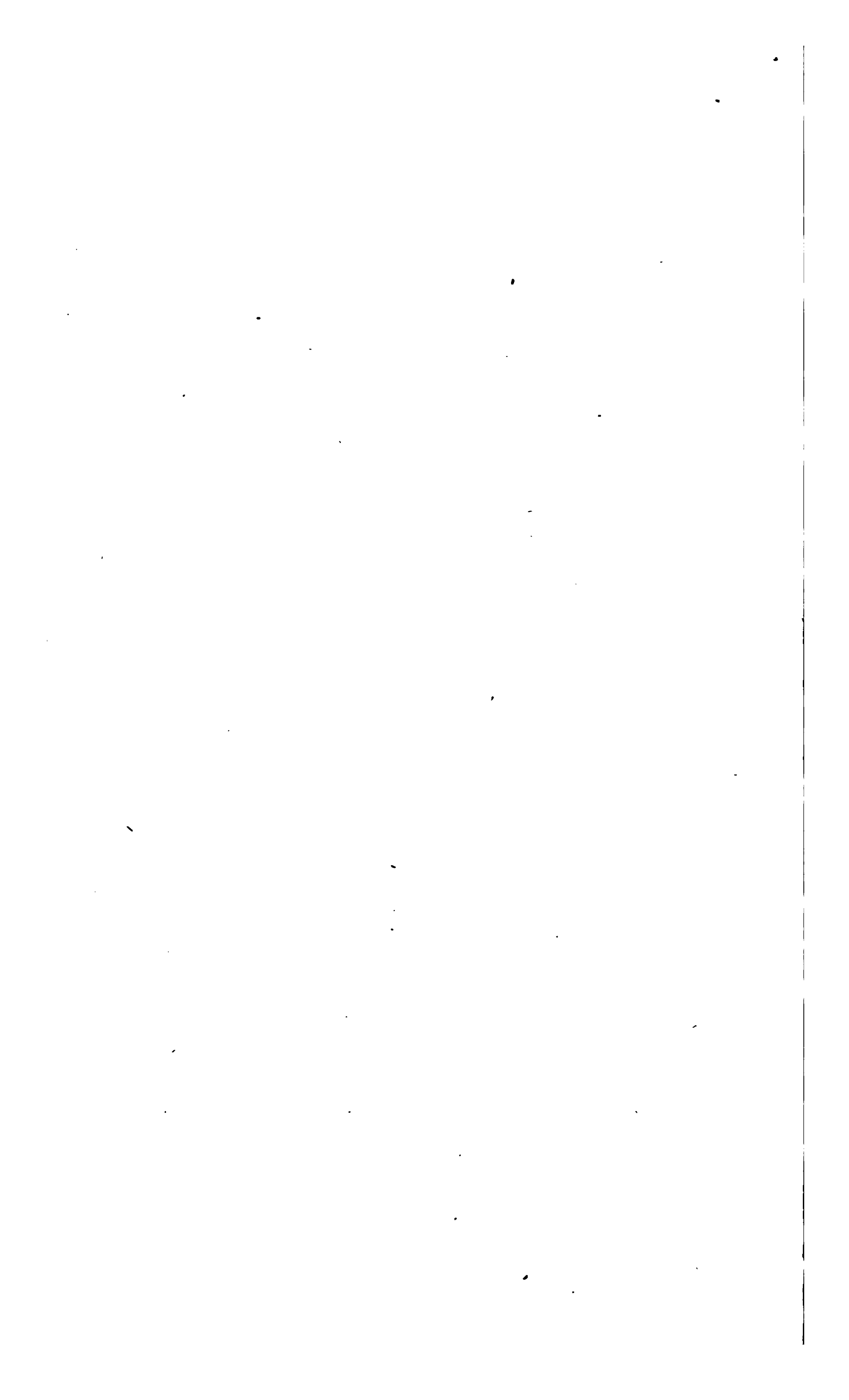




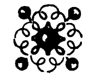
PIÉTÉ. — RELIGION.

La meilleure manière d'honorer Dieu, c'est de lui offrir une âme pure, intègre et sans tache.

Chose admirable ! La religion chrétienne qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci.



PIÉTÉ. — RELIGION.



Il n'y a qu'un seul Dieu de qui toutes choses tirent leur être, et qui nous a faits pour lui.

Au roi des siècles, immortel, invisible, à l'unique Dieu, soient honneur et gloire dans le siècle des siècles.

Vous aimerez Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces et de tout

votre esprit, et votre prochain comme vous-même.

La nature est, de tous les livres, celui qui parle le plus clairement de l'existence de Dieu.

Tout annonce, ô Dieu, tes perfections adorables; les cieux et la terre, les créatures inanimées et les créatures vivantes, tout nous dit que tu es l'Éternel, le seul vrai Dieu, l'infini, le seul sage, le seul bon, le créateur et le père de tous les hommes, de tous les êtres. Toutes choses viennent de toi, tout ce qui existe, tout ce qui respire et vit, ne respire et ne vit que par toi. A toi seul soit gloire dans tous les siècles !

Dieu est la source de toute lumière et de toute bonté.

Le ciel est son trône et la terre son marchepied.

Quel est l'homme si dépourvu de raison qui, en regardant le ciel, ne comprenne pas qu'il existe un Dieu?

Dieu est ce qui n'a ni commencement ni fin.

Il est tout esprit, raison, intelligence; il échappe à nos regards, il ne peut être vu que par la pensée.

Étant persuadé que Dieu voit tout, on ne péchera ni secrètement, ni publiquement.

On ne trouve qu'en Dieu de quoi se consoler de la pauvreté et des douleurs.

Penser à l'avenir est un devoir indispensable.

Il faut se fier à Dieu, il fera tout bien.

En demandant pardon à Dieu de nos fautes, il faut le remercier de toutes celles dont sa bonté nous a préservés.

Tout ce qu'on peut faire sans Dieu, c'est de se perdre.

On ne fera rien qui vaille sans Dieu, quelque beau raisonnement que l'on fasse, et quelque belle résolution que l'on prenne.

Sans Dieu, la vertu et l'honnêteté ne seraient que des chimères.

Dieu seul est la source de la gloire et de la félicité.

On ne peut se déguiser ni à Dieu ni à soi-même.

Dieu a tout donné, il a le droit de tout ôter.

Que votre bouche ne s'accoutume point au jurement.

Que le nom de Dieu ne soit point sans cesse dans votre bouche.

Celui qui jure souvent sera rempli d'iniquités, et la plaie ne sortira point de sa maison.

Où règne l'amour de Dieu, il n'y a point de place pour la haine du prochain.

Les Persans disent que Zoroastre interrogea la Divinité et lui demanda comment le monde avait commencé, quand il devait finir, quelle était l'origine du bien et du mal. La Divinité répondit à toutes ces questions : ***Fais le bien et gagne l'immortalité.***

Dieu nous a créés pour une haute et éternelle destinée ; il n'oublie, il n'épargne rien pour nous conduire à cette fin sublime, réveillant nos courages, ranimant nos espérances, fortifiant nos faiblesses, écartant les obstacles, ou nous donnant la force de les vaincre ; disposant tout enfin pour nous rendre heureux d'un bonheur que nous aurons mérité par la vertu.

La crainte du Seigneur est le principe de la sagesse.

Combien est grand celui qui a trouvé la sagesse et la science! mais rien n'est plus grand que celui qui craint le Seigneur.

La crainte de Dieu élève au-dessus de tout.

Celui qui adore Dieu avec joie sera bien reçu de lui, et sa prière montera jusqu'aux nuées.

L'athéisme n'est pas seulement une absurdité, c'est encore le comble de l'ingratitude envers Dieu.

Celui qui nie l'existence de Dieu est comme celui qui dirait n'avoir point eu de père.

Que Dieu est bon! que la nature est belle! que la vertu est douce! profondes et simples vérités par qui la vie s'embellit et s'épure.

Nous avons tous un lieu de refuge contre les

chagrins de la vie : ce refuge est la pensée de Dieu ; mais pour en trouver le chemin dans les grandes occasions, il faut, dès la jeunesse, contracter l'habitude d'y recourir.

Qu'en attachant ses yeux sur un signe élevé,
Par un heureux regard le mourant soit sauvé.

C'est le propre de la superstition d'imprimer la frayeur et la crainte ; mais la vraie religion élève l'âme, ennoblit l'esprit, épure le cœur ; elle nous console et nous réjouit.

La vraie dévotion ne peut tourner toutes nos affections vers Dieu, sans nous rendre en même temps pleins d'indulgence et de bonté pour le prochain.

Les hommes les plus malheureux dans le monde sont ceux qui vivent sans Dieu, sans loi, sans espérance, sans consolation.

Nier l'Etre-Suprême, c'est nier l'existence

de la nature, car les lois de la nature sont la sagesse suprême elle-même. Qu'est-ce que l'Etre-Suprême, si ce n'est la grande vérité qui contient toutes les vérités, l'ordre éternel de la nature, la justice immuable, la vertu sublime qui embrasse toutes les vertus, l'affection qui renferme toutes les affections pures?

Quoi! l'amitié n'existerait pas? Quoi! la paix de l'âme, la douce égalité, la tendresse maternelle, la piété filiale seraient autant de chimères? Il n'y aurait sur la terre ni justice, ni humanité, ni amour de la patrie, ni consolation pour celui qui souffre, ni espérance d'un meilleur avenir? Eh bien! ce sont toutes ces choses ensemble qui sont l'Etre-Suprême; il est le faisceau de toutes les pensées qui font le bonheur de l'homme, de tous les sentiments qui sèment des fleurs sur la route de la vie. Invoquer l'Etre-Suprême, c'est appeler à son secours le spectacle de la nature, les tableaux qui charment la douleur, l'espérance qui console l'humanité souffrante.

Chaque plante, chaque fleur contient le système entier de l'univers; un instant de vie

recèle en son sein l'éternité; le plus faible atome est un monde, et le monde peut-être n'est qu'un atome. Chaque portion de l'univers semble un miroir où la création tout entière est représentée, et l'on ne sait ce qui inspire le plus d'admiration, ou de la pensée toujours la même, ou de la forme toujours diverse.

La religion seule lutte avec avantage contre les épreuves de la vie, et donne à l'homme la force d'accomplir ses devoirs.

Un des spectacles les plus touchants est celui d'une jeune fille abandonnée à elle-même, entourée de tous les genres de séduction et y résistant avec courage et persévérance. Confiante en Dieu, elle n'écoute que sa conscience et ses devoirs; en vain son corps est en proie aux privations, aux souffrances, son cœur inébranlable surmonte toutes les tentations, et son âme angélique se reporte sans cesse vers son Créateur.

La vertu n'est solide que quand les principes religieux lui servent de base.

La religion est toujours le meilleur garant qu'on puisse avoir des mœurs des hommes.

Les jeunes gens ont besoin de l'appui de la religion pour les fortifier contre le vice et les maintenir dans la pratique de la vertu, jusqu'à ce qu'elle soit devenue pour eux une habitude, ce qui est le grand point pour la rendre durable.

La religion s'adresse à l'âme, à ce feu, à cet esprit divin qui nous anime encore après que nous avons cessé de respirer.

La religion chrétienne, dépouillée de toutes les petitesses que les hommes y ont ajoutées, est le plus beau système de morale et de bonheur.

La religion est le lien qui nous rapproche de l'Éternel : fondement, base et appui de la morale, elle est encore la source du bonheur, car il n'est point de bonheur véritable sans religion ; c'est notre consolation dans toutes les situations de la vie.

La vraie religion est tolérante, et ne veut point de persécutions; elle respecte toutes les croyances et plaint ceux qui n'en ont pas. L'athéisme, qui nous laisse sans consolation, sans avenir, sans espérance, conduit au suicide.

Pour être pieux, il faut n'être pas pusillanime : sans force d'âme, on ne possède aucune vertu, on n'accomplit aucun noble devoir.

Vos études et votre raison vous conduiront à reconnaître qu'il n'y a pas de religion plus pure, plus exempte d'erreurs, plus resplendissante de sainteté, plus manifestement divine que le christianisme. Il n'y en a pas qui ait autant contribué à faire marcher et à propager la civilisation, à abolir ou à adoucir l'esclavage, à faire sentir à tous les mortels leur fraternité devant Dieu, leur fraternité avec Dieu même.

Tu raisonnes, et moi j'admire; tu disputes, et moi je vais croire; je vois la grandeur, et cependant je ne puis parvenir à mesurer toute la profondeur.

Souvenez-vous de votre Créateur pendant les jours de votre jeunesse, avant que le temps de l'affliction soit arrivé.

Dieu fera rendre compte, dans son jugement, de toutes les fautes et de tout le bien et le mal qu'on aura fait.

La religion et les mœurs sont les seuls moyens de prospérité pour les nations comme pour les individus.

Venez à moi vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai ; venez à moi vous qui pleurez, et je vous consolerai.

Les railleries des hommes frivoles doivent être impuissantes sur vous lorsqu'il s'agit de proclamer des sentiments élevés, et le plus élevé de tous les sentiments, c'est d'aimer Dieu.

Celui qui est d'accord avec Dieu ne craint point d'avoir les hommes pour ennemis.

Ne craignez point ceux qui tuent le corps et qui ne peuvent tuer l'âme, mais craignez plutôt celui qui peut perdre et l'âme et le corps dans l'enfer.

Celui qui craint le Seigneur sera heureux, et il sera béni au jour de sa mort.

Que la pensée de Dieu occupe tout votre esprit, et que tous vos entretiens soient des commandements du Très-Haut.

En mettant toute notre confiance en Dieu, nous éprouverons des sentiments d'une joie religieuse qui nous accompagneront dans toutes les circonstances de la vie, allégeront nos peines, adouciront nos maux, faciliteront la pratique de nos devoirs, et seront les avant-coureurs de la félicité céleste.

Il n'y a que la religion capable de changer les peines en plaisirs.

L'oubli de toute religion conduit à l'oubli de tous les devoirs.

La véritable religion, c'est la vérité, la charité, la bienfaisance, l'humilité, la douceur dans le caractère et dans les procédés : tout exercice de religion qui n'est pas fondé sur cette base n'est qu'illusion et hypocrisie.

Le triomphe de la religion est de consoler l'homme dans le malheur, et de mêler une douceur céleste aux amertumes de la vie.

Nulle puissance humaine ne peut forcer le retranchement impénétrable de la liberté du cœur : la force ne fait que des hypocrites; quand les rois se mêlent de la religion, au lieu de la protéger, ils la mettent en servitude. Accordez donc à tous la tolérance civile, non par indifférence, mais en souffrant avec patience ce que

Dieu souffre ; ne cherchez à ramener les hommes que par une douce persuasion.

La vraie dévotion est tolérante comme la vraie philosophie ; l'hypocrisie et la superstition sont seules fanatiques et intolérantes.

La religion est toujours bienfaisante, toujours conciliatrice, toujours prête à accueillir ceux qui, fatigués d'erreurs qui affligent, ont besoin des vérités qui consolent.

Vous aimez la joie, le repos, le plaisir : j'ai goûté de tout. Il n'y a de joie, de repos, de plaisir qu'à servir Dieu.

Il faut, pour rendre l'homme heureux, que la religion lui montre qu'il y a un Dieu, qu'on est obligé de l'aimer, que notre véritable félicité est d'être à lui, et notre unique mal d'être séparé de lui.

La véritable piété s'accorde avec tous les plaisirs raisonnables.

Le passé nous fournit des regrets, le présent des chagrins, et l'avenir des craintes. La religion seule calme tout et console de tout.

C'est à Dieu qu'il faut avoir recours dans les afflictions; il n'y a point de si grandes amertumes qui ne s'adoucissent par une parfaite résignation à la Providence.

Croire à la Providence est la récompense de la vertu; le crime ne sait qu'en avoir peur.

L'homme malheureux qui accuse la Providence de son infortune, ressemble à l'enfant qui ne peut comprendre qu'une correction est une preuve de la bonté paternelle.

La religion, c'est l'amour de Dieu.

Quand même l'institution du Dimanche ne serait pas une institution religieuse, mais simplement une institution civile, elle n'en serait pas moins admirable.

Souviens-toi du jour du repos pour le sanctifier.

L'espérance est le plus précieux des bienfaits de la Divinité.

L'espérance est la source du courage et de la joie même que les martyrs déploient dans l'horreur des tourments.

Les sentiments de la conscience se font entendre malgré le son bruyant de mille passions, et nous disent qu'il faut avoir une religion pour avoir l'âme tranquille.

L'homme est justifié par les œuvres et non par la foi seulement; car, comme un corps

sans âme est mort, de même la foi sans les œuvres est morte.

Un homme sans religion, sans croyance, se trouve dans le monde comme au milieu d'une mer immense. Privé de soutien et de guide, rien ne le dirige, et l'abîme doit l'engloutir sans retour. L'homme religieux, au contraire, ne craint pas la fureur des flots ; il voit le bras de la Providence venir à son aide et il espère ; avec son secours, il aborde et jouit enfin de la félicité qui l'attend sur l'autre rive.

Un bon prêtre est celui qui se dérobe au monde,
Qui, dans sa piété charitable et profonde,
Par l'espoir d'un bonheur qui ne doit point finir,
Charme les maux présents et les maux à venir,
Jamais ne prête à Dieu ni haine ni colère,
Et n'attend de ses soins que le ciel pour salaire.

Quoi qu'en disent certains esprits durs et bornés, le plus grand bienfait qu'on puisse donner à l'homme est celui des idées religieuses, parce qu'elles sont consolantes et

suppléent à toutes les autres chez les êtres dont les jours sont voués aux travaux journaliers et aux ordres impérieux de la nécessité.

Évangile. Ce divin livre, le seul nécessaire à un chrétien et le plus utile de tous à quiconque même ne le serait pas, n'a besoin que d'être médité pour porter dans l'âme l'amour de son auteur et la volonté d'accomplir ses préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un si doux langage; jamais la plus profonde sagesse ne s'est exprimée avec tant d'énergie et de simplicité. On n'en quitte point la lecture sans se sentir meilleur qu'auparavant.

PENSÉES RELIGIEUSES D'UNE JEUNE DAME.

Je pense bien comme vous, chère amie, que nous devons nous occuper tous les jours de notre fin; la mort ne connaît point d'âge, mais au nôtre, surtout, on doit y penser sérieusement, puisqu'ayant atteint plus de la moitié de notre carrière, le temps qui nous reste doit être bien court. Je me répète souvent ce que notre chère

Henriette disait à ma sœur, qu'il faut se préparer à la mort tandis qu'on est en santé, car on n'en est plus capable quand on est absorbé par la maladie.

Il y a longtemps, chère amie, que j'ai senti que nous étions incapables par nous-mêmes de nous sauver : dès ma jeunesse, ma respectable grand'mère me disait que ce n'était que par la grâce que nous pouvions l'être ; mais je n'étais pas encore à même de la comprendre ; dès lors, l'âge, l'expérience de mes fautes réitérées, de mon impuissance d'exécuter la plupart de mes bonnes résolutions, l'imperfection de mes œuvres, mes réflexions sur moi-même, et mes lectures religieuses, m'ont donné la conviction intime du besoin que nous avons de la miséricorde divine, et qu'il ne peut y avoir d'autre remède à notre misère que l'oblation que notre Sauveur a offerte pour nous. Tous les jours je demande à Dieu de m'accorder le secours puissant de son esprit, sans lequel je ne puis rien, d'augmenter ma foi et de purifier mon cœur, en me détachant des choses de ce monde pour m'élever toujours plus à lui. J'espère que vos bonnes prières, jointes aux miennes, ne seront pas sans effets,

et qu'en avançant en âge j'avancerai aussi dans la piété.

On peut juger du bonheur que procure la lecture de l'Écriture-Sainte dans les positions les plus critiques de la vie, par la lettre suivante que Jane Gray, cette jeune, si belle et si intéressante princesse, écrivit à sa sœur la veille de son exécution, en lui envoyant un exemplaire du Nouveau-Testament :

« Ma sœur, ma chère Catherine, je t'envoie un livre dont l'extérieur n'est pas enrichi de dorures, mais dont l'intérieur l'emporte infiniment sur l'or et les pierres précieuses : c'est l'Évangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est l'alliance que Dieu a daigné traiter avec nous, misérables pécheurs. Si tu le lis avec un esprit humble et docile, il te conduira à la seule félicité digne de ce nom, à la jouissance de la vie éternelle ; il t'enseignera à bien vivre et à bien mourir. Par lui tu acquerras des richesses qu'aucun homme ne pourra te ravir, que les voleurs ne perceront point, que les vers ne rongeront jamais. Demande avec ardeur, comme David, l'intelligence de cette loi sainte et la

grâce d'agir d'une manière qui y soit conforme. Ne te laisse pas séduire par les déceptions de ton âge, encore si tendre ; ne te confie pas en ta jeunesse comme si tu y trouvais quelque assurance de parvenir à un âge avancé. Car, si Dieu les appelle, les jeunes gens se voient enlevés aussi promptement que les vieillards courbés sous le poids des années. Applique-toi donc avec soin à te préparer à ta fin. Rejette tout ce qui est du monde, repousse avec mépris la convoitise de la chair, déprends-toi de toi-même, mets tes délices dans le Seigneur ; déplore auprès de lui tes fautes, sans toutefois t'abandonner au découragement ; sois joyeuse en la foi, sans rien présumer pourtant, et désire toujours, avec saint Paul, de mourir pour être avec Christ, en qui le fidèle est assuré de vivre toujours. Veille à toute heure, afin que quand la mort surviendra, comme un larron durant la nuit, tu ne sois pas trouvée endormie, manquant d'huile ainsi que les vierges folles, mais que tu sois revêtue de la robe de noces, et que tu ne sois pas exclue du festin. Puisque tu portes le beau nom de chrétienne, marche fidèlement sur les traces de ton divin maître, porte avec lui ta croix, dépose sur lui le

fardeau de tes péchés, et demeure-lui inviolablement unie. Ne pleure pas sur ma fin, ô ma sœur bien-aimée; réjouis-toi plutôt avec moi de ce qu'elle va me faire passer de la corruption à l'incorruptibilité, car j'ai la parfaite assurance que, par la perte de cette vie qui ne dure qu'un instant, je gagnerai celle qui ne finira jamais, et où je désire ardemment que tu entres un jour avec moi. En attendant, que l'amour du Seigneur te garde, afin que tu vives et que tu meures en sa crainte, et que tu persévères sans cesse dans l'intégrité d'une vie chrétienne. Adieu, ma sœur! mets toute ta confiance en celui qui est notre seule force. »

O Dieu, qu'elle est solide et abondante la nourriture que tu dispenses à nos âmes avides de perfection et de félicité! Comme ta parole éclaire notre esprit, console, réjouit notre cœur! qu'elles sont pures et douces les joies qu'elle nous procure! Oh! comme l'homme se sent heureux, combien il s'élève au-dessus de lui-même lorsque les rayons de la vérité pénètrent dans son âme, lorsqu'il aperçoit la vertu dans tout l'éclat de sa beauté, et que, se rapprochant de

son origine céleste, il aspire à une perfection et à une félicité toujours croissantes! Comme les jugements qu'il porte dans ces heureux moments sont vrais et réfléchis, et les sentiments qui l'animent nobles et élevés! le feu de la charité divine, d'une charité qui embrasse tous les mortels, pénètre, dilate son cœur et le remplit de la plus douce félicité.

Nous croyons que, non contents de connaître Jésus et de professer extérieurement sa doctrine, l'essentiel pour nous, c'est de pratiquer ses préceptes et de suivre fidèlement ses traces si nous voulons porter à juste titre le nom de chrétien; que celui-là est le meilleur chrétien qui aime Dieu de tout son cœur, et son prochain comme lui-même, et qui, toujours disposé à faire des sacrifices pour le bonheur de ses frères, s'efforce d'imiter son maître dans ses sentiments et dans toute sa conduite.

Nous croyons que la charité est la première et principale loi de l'Évangile, qu'elle fait le caractère distinctif du chrétien, et que nous devons, par conséquent, nous unir d'esprit et de cœur avec tous ceux qui invoquent le nom

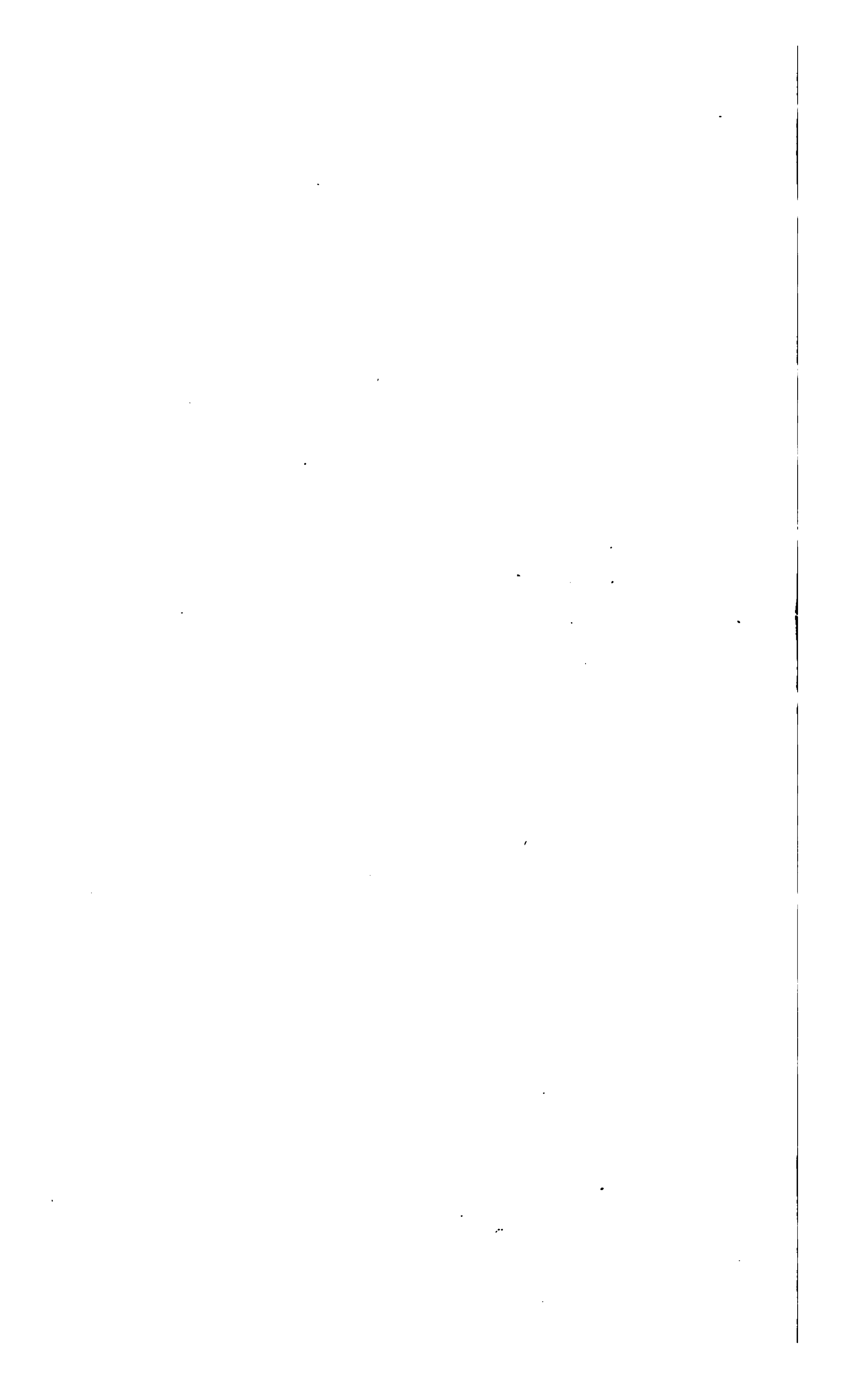
de Jésus, quelque diversité qu'il y ait dans leur croyance et leur culte.

Enfin nous sommes convaincus que tous les gens de bien, quelque culte qu'ils professent, parviendront à la félicité éternelle; mais que le chrétien fidèle est le seul qui jouira du plus parfait bonheur dans cette vie et dans l'autre.

Telle est la foi que nous avons en Jésus-Christ, et c'est dans la profession de cette foi que nous voulons vivre et mourir, afin que, lorsque le Seigneur viendra juger le monde, il nous reconnaisse pour ses fidèles disciples et nous introduise dans son royaume céleste.

L'Éternel est bon, il a compassion de toutes ses œuvres; faire du bien, c'est la suprême félicité, et c'est pour nous un devoir aussi doux qu'indispensable de lui témoigner notre gratitude.



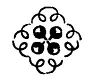


CONSCIENCE.

La conscience est le meilleur livre de morale que nous ayons ; c'est celui que l'on doit consulter le plus souvent.

Nul ne peut être heureux s'il ne jouit de sa propre estime.

CONSCIENCE.



La conscience est ce sentiment sublime du bien et du mal moral, que l'Être-Suprême a gravé en traits ineffaçables au fond de notre cœur.

Dieu me voit, ma conscience en jouit, et ma mère pourra le savoir : triple motif à une bonne action.

La conscience est un tribunal sans appel.

La conscience est la voix intérieure :

Cette voix qui nous crie, au fond de notre cœur,
Qu'un juge nous attend, dont la main équitable
Tient de nos actions un compte redoutable.
Il ne laissera point l'innocent en oubli.
Espérons et souffrons ; tout sera rétabli.

Trop souvent la raison nous trompe, mais la conscience ne nous trompe jamais; elle est le vrai guide de l'homme ; elle est à l'âme ce que l'instinct est au corps.

Pour moi, plus je vais en avant, plus je trouve qu'il n'y a rien de si doux au monde que le repos de la conscience, et de regarder Dieu comme un père qui ne nous manquera pas dans tous nos besoins.

La conscience est un ami sévère, un conseiller fidèle qui ne vous trompe et ne vous quitte jamais, qui vous dit toujours si vous faites bien ou mal, et qui vous montre la bonne voie.

Pour être heureux il faut interroger sa conscience; il faut être content de soi-même.

La conscience est pour l'honnête homme ce que la crainte du châtiment est pour l'homme vicieux.

Il n'y a de vraie liberté, il n'y a de bonne joie que dans la crainte de Dieu et dans une bonne conscience.

Ayez une bonne conscience et vous ne craindrez pas la mort.

Les arrêts de sa propre conscience sont irrévocables.

On peut tromper tous les hommes, mais on ne peut se tromper soi-même.

La conscience est l'unique miroir qui ne flatte ni ne trompe pas.

C'est une grande ressource que le témoignage d'une bonne conscience.

Il y a un juge plus éclairé, plus sévère et plus juste que les lois, c'est le témoignage d'une bonne conscience.

La conscience ne donne quartier à personne.

La conscience parle aux hommes d'une manière à se faire écouter malgré eux.

Affermissez votre cœur dans la droiture d'une bonne conscience, car vous n'aurez point de plus fidèle conseiller.

Ce n'est pas assez d'avoir les mains nettes; le cœur le doit être aussi.

La conscience est la voix de l'âme, les passions sont la voix du corps.

La conscience est cet instinct divin, cette voix immortelle et céleste, ce guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre, ce juge infaillible du bien et du mal, qui rend l'homme semblable à Dieu.

Il y a au-dedans de nous une mésintelligence secrète entre nos penchants et nos lumières. Nous ne saurions corrompre ce témoin de la vérité qui plaide dans nos cœurs pour la vertu.

Qu'on unisse contre nous l'aversion de tous les hommes ensemble, elle ne saurait diminuer le moindre de nos véritables biens qui sont ceux de l'âme et d'une conscience pure.

Le bon témoignage de la conscience du juste lui fait trouver de la joie dans les plus petits sujets. La sérénité de l'air, les plantes de son jardin, tout contribue à le rendre heureux.

Une conscience pure est un doux oreiller sur lequel l'homme de bien seul peut reposer.

La conscience est le meilleur livre de morale et celui que l'on consulte le moins.

Un guide de nos actions, plus sûr que les grandes lumières, c'est la conscience.

La conscience est le jugement de l'âme.

La bonne conscience est seule au-dessus de la crainte.

Je préfère le témoignage de ma conscience à tous les discours qu'on peut tenir de moi.

Le véritable bien ne se trouve que dans le repos de la conscience.

Il y a en nous un sentiment qui nous dit : Voilà ce qui est bien, voilà ce qui est mal. Ce sentiment, c'est la conscience.

Il n'y a rien de si touchant qu'une approbation et une louange qui nous vient du fond de nos bonnes œuvres.

Vous avez deux tribunaux devant lesquels vous devez passer, la conscience et le monde. Vous pouvez échapper au monde, mais vous n'échapperez pas à votre conscience.

La récompense de la vertu n'est pas toute dans la renommée ; elle est dans le témoignage de votre propre conscience.

Il n'y aura jamais de paix pour ceux qui résistent à Dieu. S'il y a quelque joie au monde, elle est réservée à la conscience pure. La mauvaise conscience trouve un enfer dans le lieu des plaisirs.

La voix secrète de la conscience fait goûter aux justes une paix douce au milieu des plus grandes afflictions, et cause aux impies des tourments cruels dans le sein même de la joie la plus vive et des plaisirs les plus sensibles.

Ce qui produit le repos et la joie dans les gens de bien, c'est le témoignage de leur conscience, qui est leur véritable gloire.

Pensez que vous avez toujours un témoin de toutes vos actions : ce témoin, c'est votre conscience.

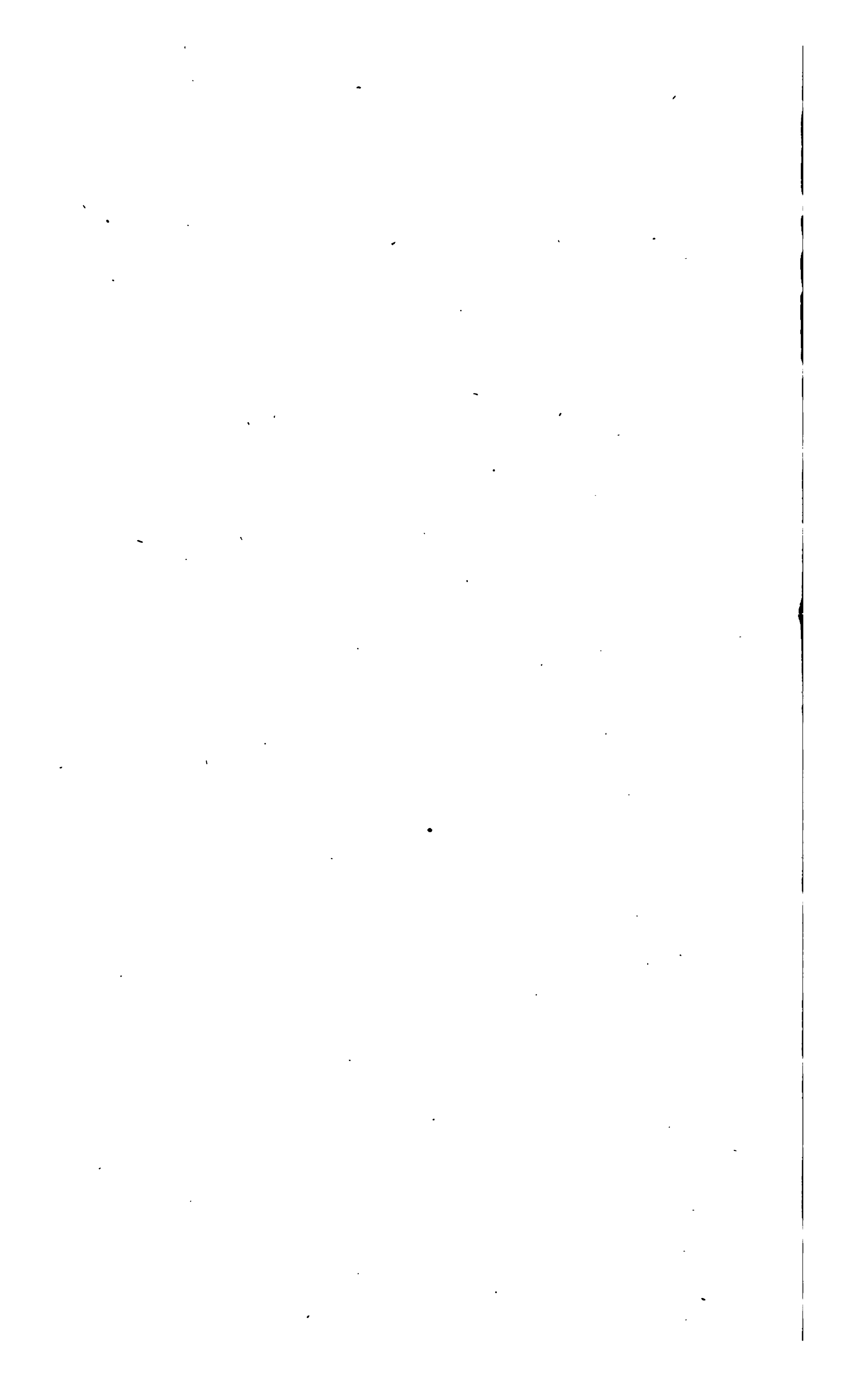
L'homme le plus perverti n'apprend pas sans émotion qu'il est méprisé par celui qui jouit de l'estime publique.



JUSTICE. — VÉRITÉ.

Il faut être toujours du parti de la vérité et de la justice.

Ne mentez point les uns aux autres.



JUSTICE. — VÉRITÉ.



Le juste est l'image de Dieu sur la terre.

Les injustes n'hériteront point du royaume des cieux.

Qui sème l'injustice récoltera la haine et la vengeance.

Ne faites point de procès à un homme sans sujet lorsqu'il ne vous a fait aucun tort.

Une circonstance essentielle à la justice que l'on doit aux autres, c'est de la faire promptement et sans différer : la faire attendre, c'est injustice.

Droiture et franchise terminent promptement les affaires les plus épineuses.

Un mauvais accommodement vaut mieux qu'un bon procès.

Les bons comptes font les bons amis.

Les lois sont faites pour défendre la faiblesse, la confiance et la simplicité contre la force, la ruse, l'adresse et le crime.

Les lois sont le bouclier de l'innocence, le frein du méchant et l'effroi du coupable.

Rien ne doit être si sacré aux hommes que

les lois destinées à les rendre bons, sages et heureux.

Les lois sociales sont comme les vêtements : elles gênent un peu, mais elles défendent.

La société est bien gouvernée quand les magistrats obéissent aux lois, et les citoyens aux magistrats.

C'est une très grande cruauté envers les hommes, que la pitié pour les méchants.

Ce qui rend les hommes hardis à entreprendre les crimes, c'est lorsqu'ils demeurent impunis ; un coupable croit qu'il échappera une seconde fois comme il a fait la première, et il continue.

Le méchant a beau fuir la peine de son crime, il la porte avec lui.

C'est au fond du cœur des méchants qu'est dressé leur échafaud.

..... N'oublions jamais que, sans l'humanité,
Il n'est point de loi juste et point de liberté.

Le menteur s'avilit, en perdant notre estime :
Tout mensonge est un tort, et, s'il nuit, c'est un crime.

On ne saurait être habile sans probité.

Il ne faut jamais se fier à ceux qui manquent de probité, quelques talents qu'ils puissent avoir.

Loyauté vaut mieux qu'argent.

La punition est boiteuse, mais elle arrive.

Qui veut tromper les autres le plus souvent se trouve trompé lui-même.

La vérité est si essentielle à l'homme, qu'il lui est beaucoup plus avantageux de ne point parler que de rien dire qui lui soit contraire.

On ne croit plus le menteur, même quand il dit la vérité. C'est qu'il est du mensonge comme d'une plaie qui laisse une cicatrice après elle.

La vérité n'offense que les faibles et les sots.

On est obligé de dire la vérité, mais on n'est pas obligé de dire toutes les vérités.

La charité n'oblige pas à louer les sottises; tout ce qu'elle peut, c'est de les dissimuler.

Deux choses sont inséparables du mensonge: beaucoup de promesses et beaucoup d'excuses.

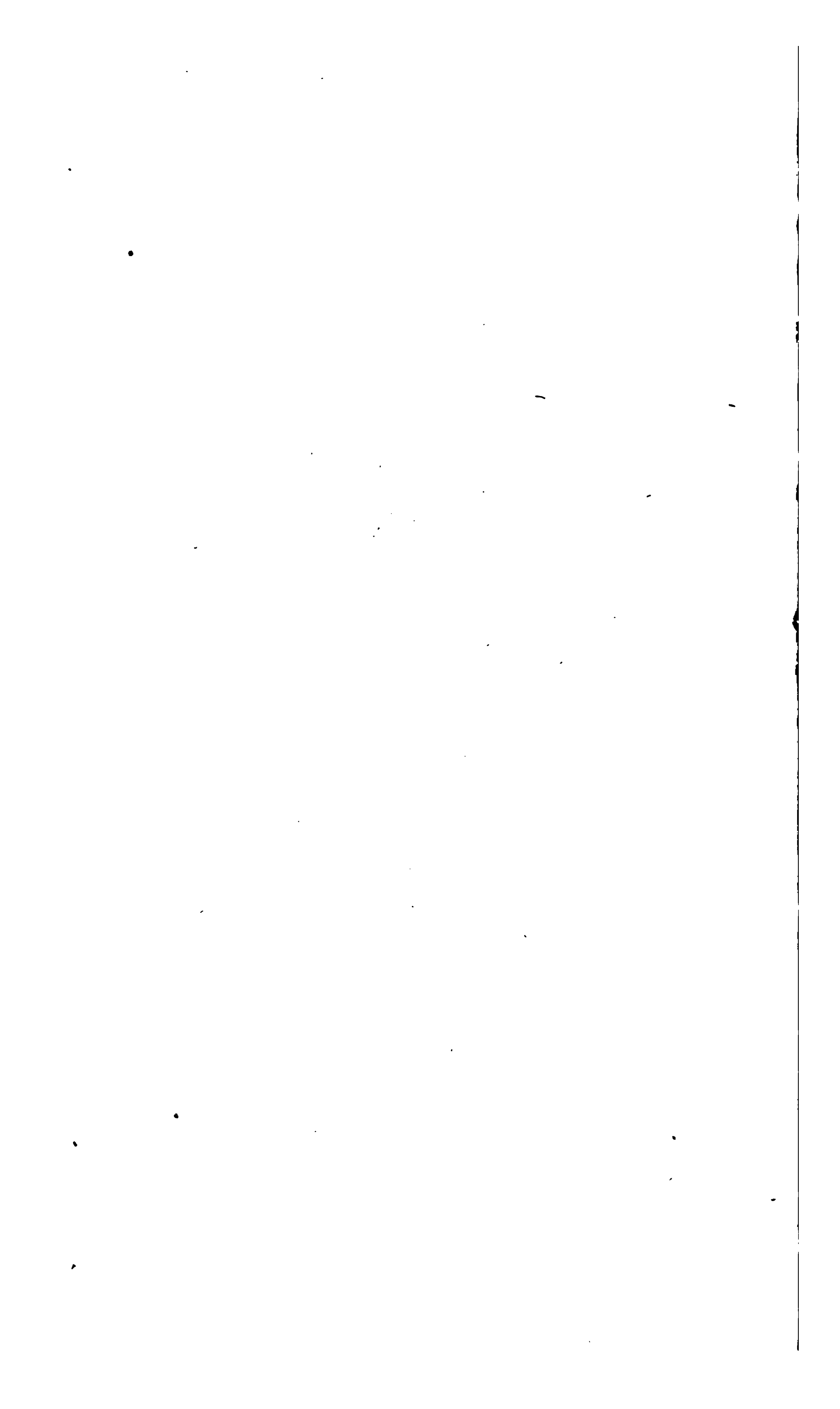
Mensonge est un chemin bien court à celui qui s'en aide ; mais la fosse est au bout, où le menteur se précipite.



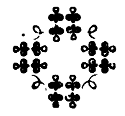
FORCE D'AME.

Une grande âme est au-dessus de l'injure, de l'injustice et de la douleur.

L'adversité, qui abat les cœurs faibles, grandit les âmes fortes.



FORCE D'AME.



L'adversité conduit les esprits faibles au désespoir; elle fortifie les âmes élevées.

L'adversité est l'épreuve de la vertu : le spectacle le plus digne de Dieu est celui de l'homme juste et courageux aux prises avec la mauvaise fortune.

L'empire sur soi-même est le plus grand des

empires ; la servitude des passions est la plus dure des servitudes.

La bravoure évite plus de périls que la peur.

Il est une école supérieure peut-être à celle de la victoire : c'est celle du malheur. C'est le caractère des héros d'être plus grands dans l'infortune que dans le succès.

Avant que de se jeter dans le péril, il faut le prévoir et le craindre ; mais quand on y est, il ne reste plus qu'à le mépriser.

Il faut de la prudence pour éviter le malheur, et du courage pour le soutenir.

Le plus malheureux des hommes est celui qui ne sait pas supporter le malheur.

La douleur qui se tait est celle qui inspire le plus d'intérêt.

La véritable valeur est de faire sans témoin ce qu'on serait capable de faire devant tout le monde.

Trop de timidité est un défaut ; trop de hardiesse en est un plus grand.

La faiblesse n'est pas le vice, mais elle y conduit; l'homme méchant fait le mal, l'homme faible le laisse faire.

On est toujours mécontent, on aime à se plaindre partout ; on crie toujours contre quelqu'un ou contre quelque chose.

L'homme libre peut être prisonnier, mais non pas esclave.

Il faut s'élever au-dessus de la bonne et de la mauvaise fortune, au-dessus de la vie et de la mort.

Admirez un guerrier dans l'action, un pilote dans la tempête, et la vertu dans les revers.

Il faut vouloir fortement tout ce que l'on veut.

On peut tout ce qu'on veut quand on sait qu'on ne veut que ce qu'on doit.

Rien n'est impossible : il y a des voies qui conduisent à toutes choses, et si nous avions assez de volonté nous aurions assez de moyens.

La félicité du monde demande deux choses : pouvoir ce qu'on veut, vouloir ce qu'il faut.

Au moral comme au physique, ce n'est que par des efforts souvent répétés, c'est par la *force vive,* c'est en prenant sur soi-même et en réunissant toutes ses facultés qu'on peut parvenir au but que l'on se propose. La résolution et le courage sont nécessaires, il est vrai, pour surmonter tous les obstacles ; mais rien n'est

impossible si l'on agit dans un but louable et si l'on y apporte tous ses moyens, toutes ses idées, toutes ses forces.

Il faut donc de l'activité, de la persévérance, du courage, de l'énergie et une volonté forte pour réussir et pour faire quelque chose de bien dans ce monde.

Soyez joyeux dans l'espérance, patient dans l'affliction, persévérant dans la prière.

Ne te laisse point surmonter par le mal, mais surmonte le mal par le bien.

Qui fait courageusement son devoir, il trouve gens qui le fortifient.

Il y a un plaisir bien plus grand que celui de satisfaire ses passions, c'est celui de les vaincre.

Quand on nous raconte une action généreuse, quand on nous apprend que des hommes

ont supporté des douleurs inouïes pour rester fidèles à leurs opinions, l'image des supplices confond notre pensée; mais, par degrés, nous reprenons des forces, et la sympathie que nous nous sentons avec la grandeur d'âme, nous fait espérer que nous aussi nous saurions triompher des misérables sensations de cette vie pour rester vrais, nobles et fiers jusqu'à notre dernier jour.

Nous pouvons échapper par la vigueur de notre volonté au sentiment de notre faiblesse physique. Le pouvoir du destin et l'immensité de la nature sont dans une opposition infinie avec la misérable dépendance de la créature sur la terre; mais une étincelle du feu sacré dans notre sein triomphe de l'univers, puisqu'il suffit de cette étincelle pour résister à ce que toutes les forces du monde pourraient exiger de nous.

L'homme courageux attend le péril avec calme et ne s'y oppose que quand l'honneur ou le devoir le lui commande; mais une fois aux prises avec le danger, rien ne l'arrête.

Il est plus glorieux de se relever après une grande chute, que de n'être jamais tombé.

La véritable grandeur n'est que dans la modération, la justice, la modestie, l'humanité.

Si vous êtes dans le danger, montrez un cœur plus grand que tous les maux qui vous menacent.

Quiconque ne sait pas souffrir n'a point un grand cœur.

La gloire n'est due qu'à celui qui sait souffrir la peine et fouler aux pieds les plaisirs.

Une âme maîtresse d'elle-même ne connaît pas les dángers ; elle ne sent les obstacles que pour en triompher ; et, tournant ses malheurs en vertus, elle offre ce grand et sublime spectacle digne de fixer les regards d'un Dieu, une âme forte qui se mesure avec l'adversité.

Le vrai courage consiste à envisager tous les périls et à les mépriser quand ils deviennent nécessaires.

L'homme de bien porte le courage partout avec lui : au combat, contre l'ennemi ; dans un cercle, en faveur des absents ; dans son lit, contre les attaques de la douleur et de la mort.

La haine universelle attend l'iniquité,
Et le mépris public poursuit la lâcheté.

Ayez la fermeté qui sied à la vertu ;
C'est mériter son sort que d'en être abattu.

L'homme intrépide et ferme en ses vastes desseins
Tient toujours, quand il veut, la fortune en ses mains.

Lorsque l'on souffre avec impatience, les chagrins et les inquiétudes causent des tourments beaucoup plus grands que si l'on souffrait avec patience.

Il faut conserver à l'âme un empire absolu sur le corps.

C'est quand l'esprit est accablé, quand le corps est souffrant, affaibli, qu'on a besoin de courage et de force d'âme. C'est dans ce moment même que nous devons mépriser les douleurs du corps et toutes les peines passagères de la vie. N'oublions jamais qu'il y a toujours du bien à faire et qu'il faut être utile aux autres. Que notre âme s'élève donc vers ces hautes pensées plus dignes de son immortel Créateur. Avec une forte volonté, il dépend de nous de sortir de cet état de faiblesse et d'indolence et de faire voir que nous avons, en dedans de nous, une partie indépendante des maux physiques, un esprit divin, une âme qui va prendre son vol et qui surmonte toutes les souffrances du corps.

ADMIRABLE EXEMPLE DE L'AMOUR PATERNEL.

Quand la France gémissait sourdement sous la sanguinaire tyrannie de Robespierre, des

milliers d'innocents étaient renfermés dans les cachots ; là, condamnés à mort sans distinction ni d'âge, ni de sexe, ni de condition, victimes acquises au bourreau, il ne leur restait plus qu'à répondre au dernier appel du geôlier et à monter sur la fatale charrette ; encore, dans cette large part qu'on faisait chaque jour à l'échafaud, à peine avait-on le loisir et la volonté de s'assurer de ceux que la hache attendait : entassés pêle-mêle, ils mouraient aussi pêle-mêle.

A cette époque, un jeune homme du nom de Loizerolles comparut devant le tribunal révolutionnaire : c'est dire qu'il était condamné, et que les portes du cachot allaient bientôt se refermer derrière lui. Son père l'y suivit : il n'avait pas voulu se séparer de son fils. Vieillard à cheveux blancs, il voulait soutenir le jeune homme dans sa dernière épreuve. Ce jour-là même la sentence devait être accomplie : il ne fallait pas que le bourreau attendît longtemps sa proie. Fatigué de ses émotions, abattu, accablé, le jeune homme s'était endormi dans son cachot. Son père veillait près de lui ; tout à coup le verrou crie, le guichet s'ouvre : le geôlier, accompagné des sbires de

la République, se présente une liste à la main, et appelle, à tour de rôle, les malheureux dont la dernière heure a sonné.

Il appelle : Loizerolles ! Personne ne répond. Une seconde fois : Loizerolles ! Même silence... Le père seul a entendu cet appel de la mort. C'est son fils qu'on réclame, son fils, qui repose assoupi sans idée ni de la mort ni de la scène horrible à laquelle il doit prendre part. Que faire en cette circonstance? L'éveiller pour lui dire que le bourreau l'attend, rouvrir ses yeux pour les voir se fermer si tôt sous le poids du sommeil éternel? Au milieu de ces réflexions et de ces angoisses, le nom de Loizerolles retentit pour la troisième fois. Alors une pensée soudaine traverse l'esprit du vieillard, une de ces pensées qui ne peuvent jaillir que du cœur d'un père : on appelle son fils, c'est lui qui répondra. Cette inspiration de dévouement, il l'accomplira en silence ; une seconde fois il donnera la vie à son fils. Il se présente et se met à la file des condamnés qui vont partir pour l'échafaud. Mais, avant de quitter la prison, il revient encore vers son fils, et se penchant vers lui : Dors, mon fils, lui dit-il, dors du sommeil heureux qui te cache

la vue de ton père qui va mourir pour toi ; ne te réveille pas trop tôt ; attends que le sacrifice soit accompli. Alors, sans même l'embrasser, de peur que ce baiser, en éveillant son fils, ne vienne mettre obstacle à son dévouement, il le quitte pour jamais; il monte à l'échafaud, et tendant sa tête à la hache, il murmure ces derniers mots : Dieu, protége mon fils !

Pères et mères ! voilà ce que peut l'amour paternel !

DÉVOUEMENT SUBLIME D'UNE MÈRE.

On a vu, dans une fête où toutes les splendeurs de ce monde étaient réunies, une femme, la princesse Pauline de Schwartzenberg, qui, mère de huit enfants, réunissait encore le charme d'une beauté parfaite à toute la dignité des vertus maternelles... Elle ouvrit le bal, et les sons mélodieux de la musique signalèrent ces moments consacrés à la joie. Des fleurs ornaient sa tête charmante, et la parure et la danse devaient lui rappeler les premiers jours

de sa jeunesse ; cependant elle semblait déjà craindre les plaisirs mêmes auxquels tant de succès auraient pu l'attacher. Hélas! de quelle manière ce vague pressentiment s'est réalisé! Tout à coup les flambeaux sans nombre qui remplaçaient l'éclat du jour vont devenir des flammes dévorantes, et les plus affreuses souffrances prendront la place du luxe éclatant d'une fête. Quel contraste! Et qui pourrait se lasser d'y réfléchir? Non, jamais lès grandeurs et les misères humaines n'ont été rapprochées de si près; et notre mobile pensée, si facilement distraite des sombres menaces de l'avenir, a été frappée dans la même heure par toutes les images brillantes et terribles que la destinée sème d'ordinaire à distance sur la route du temps.

Aucun accident néanmoins n'avait atteint celle qui ne devait mourir que de son choix : elle était en sûreté, elle pouvait renouer le fil de la vie si vertueuse qu'elle menait depuis quinze années ; mais une de ses filles était encore en danger, et l'être le plus délicat et le plus timide se précipite au milieu des flammes qui feraient reculer les guerriers. Toutes les mères auraient éprouvé ce qu'elle a dû sentir!

Mais qui pourrait se croire assez de force pour l'imiter? Qui pourrait compter assez sur son âme pour ne pas craindre les frissonnements que la nature fait naître à l'aspect d'une mort atroce? Une femme les a bravés, et bien qu'alors un coup funeste l'ait frappée, son dernier acte fut maternel ; c'est dans cet instant sublime qu'elle a paru devant Dieu, et l'on n'a pu reconnaître ce qui restait d'elle sur la terre qu'au chiffre de ses enfants qui marquait encore la place où cet ange avait péri. Ah! tout ce qu'il y a d'horrible dans ce tableau est adouci par les rayons de la joie céleste.

BEL EXEMPLE DE COURAGE ET DE DÉVOUEMENT DANS UNE JEUNE FILLE.

Un incendie peu considérable, mais qui a été suivi d'une bien triste catastrophe, a jeté, il y a quelque temps, la consternation dans la commune d'Échirolles, près de Grenoble.

Plusieurs jeunes gens qui sortaient, vers dix heures, d'une veillée à quelque distance du village, aperçurent un jet de flamme s'élevant

au-dessus de la maison habitée par le nommé Charrière, cultivateur et marguillier de la commune d'Échirolles. Ils s'empressèrent d'appeler au secours, et leurs cris éveillèrent d'abord Charrière et ses deux filles, l'une âgée de 25 ans, et l'autre ayant à peine atteint sa douzième année. Quoique suffoqués par la fumée, étourdis par l'effroi, le vieillard et sa fille aînée parviennent à sortir de la maison, déjà envahie par les flammes. Mais la plus jeune des deux sœurs était dans sa chambre, et sa voix arrivait jusqu'aux travailleurs, sans qu'aucun d'eux osât risquer sa vie pour sauver la malheureuse enfant. Il ne restait d'ailleurs d'autre moyen de se rendre maître du feu que de lui couper toute communication avec les maisons voisines, puisque les canaux d'irrigation étaient à sec et que la gelée avait fait fermer les vannes qui servent à les alimenter.

Cependant la fille Charrière ne peut supporter l'affreuse pensée de laisser mourir ainsi sa jeune sœur dont les cris parviennent jusqu'à elle : n'écoutant que son courage, l'infortunée s'élance au milieu des flammes et parvient jusqu'à la chambre que sa sœur n'avait pu quitter. Elle saisit l'enfant et l'emporte au

milieu de l'incendie, à la vue même des nombreux spectateurs de cette scène de désolation. Une seconde encore, et toutes deux étaient sauvées, lorsqu'un effroyable craquement se fait entendre; le toit s'affaisse, tombe et ensevelit sous ses débris la jeune enfant et la malheureuse victime d'un courage digne d'un meilleur sort.

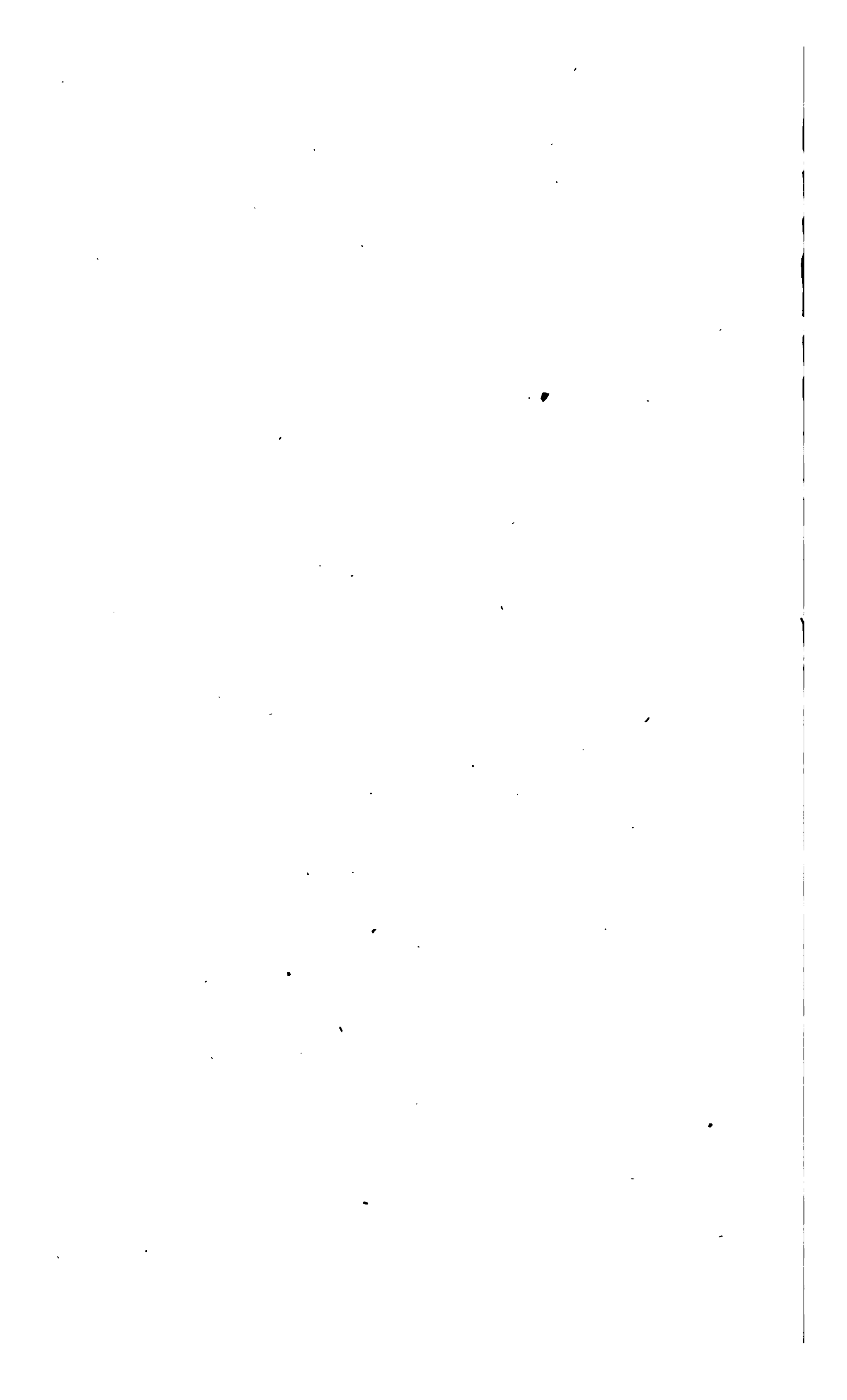
Le lendemain, on trouva sous les décombres fumants deux cadavres à demi rongés par le feu et qui se tenaient encore étroitement embrassés.

Sans doute l'âme de la créature céleste qui a donné un si touchant exemple de dévouement, est montée au ciel pour y goûter, avec sa sœur, une félicité sans bornes.

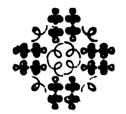


CONDUITE.

Le mérite consiste à bien penser, à bien parler, à bien agir.
Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait.



CONDUITE.



On perd le présent à regretter le passé qui n'est plus, et à se tourmenter de l'avenir qui n'est pas encore.

Sévérité pour soi, indulgence pour les autres, serait le comble de la vertu si l'on en était toujours capable.

La bonne réputation vaut mieux que les grandes richesses.

Dans la bonne fortune il faut être sage et honnête, et dans la mauvaise, sage et fier.

Ne débite point de belles maximes, mais fais ce que ces maximes prescrivent.

Une défiance continuelle fait payer trop cher l'avantage de n'être pas trompé.

Ne vous hâtez pas de vous enrichir : à une grande fortune préférez toujours une bonne réputation.

Rien n'est plus rare dans le monde qu'un riche digne de l'être.

Il est heureux d'être riche ; mais fort peu de riches sont heureux.

Fuyez les perfides douceurs des plaisirs coupables : ils semblent conduire au bonheur ; ils

flétrissent l'âme, corrompent le cœur et déshonorent la vie.

Ne cherchez pas à être grand, mais à être bon; ne cherchez pas à être célèbre, mais à être utile. La plus grande gloire qui rayonne à mille lieues de nous ne vaut pas le sourire de contentement et d'amitié sur le visage d'un de nos voisins.

Il est plus aisé et plus beau d'être sage que savant; cependant il y a plus de savants que de sages.

Les grandes affaires éprouvent les génies élevés, comme les violentes tempêtes les bons pilotes.

L'aveu d'un défaut plaît toujours, parce qu'il rend l'indulgence nécessaire.

Le sage est constant et non pas opiniâtre.

Le sage est lent dans ses discours et prompt dans ses œuvres.

L'on ne saurait s'éloigner trop tôt ni trop loin d'un étourdi.

Dans le doute, abstiens-toi.

On est bien près de faillir quand on n'en fuit pas l'occasion.

Possédez la sagesse, parce qu'elle est meilleure que l'or ; et acquérez la prudence, parce qu'elle est plus précieuse que l'argent.

Une seule journée d'un sage vaut mieux que toute la vie d'un sot.

La mauvaise plaie se guérit, la mauvaise renommée ne se guérit point.

Ayez soin de vous procurer une bonne réputation, car ce vous sera un bien plus stable que mille trésors grands et précieux.

La bonne vie n'a qu'un certain nombre de jours, mais la bonne réputation demeure éternellement.

La jeunesse est faite pour obéir, et la vieillesse pour commander.

Ne fais pas toi-même ce qui te déplaît dans les autres.

Fuis un plaisir présent s'il doit te causer un mal à venir.

Si quelqu'un vous reprend de vos défauts, ne vous chagrinez pas contre lui, mais chagrinez-vous des choses qu'il vous dit.

Il n'est pas du sage de reprendre une faute et d'y tomber lui-même.

Il vaut mieux être seul que d'être dans la compagnie des méchants.

Qui va le droit chemin ne peut jamais s'égarer.

Soit que l'on fasse le mal ou que l'on fasse le bien, rien ne demeure impuni ou sans récompense.

Il vaut mieux que vous fassiez le bien et qu'on parle mal de vous, que si vous étiez méchant et qu'on en dît du bien.

S'attacher aux choses importantes n'est pas un motif pour négliger les détails.

On doit oublier les offenses, mais jamais les bienfaits.

Le savoir est pour l'homme studieux, la richesse pour l'homme vigilant, la puissance pour la bravoure, et le ciel pour la vertu.

Si vous voulez avoir un serviteur fidèle et que vous aimiez, servez-vous vous-même.

Ne jamais faire une chose que vous ne voudriez pas qui fût connue.

Chercher à être plus empressé, plus bienveillant, plus attentif, plus diligent, plus sobre, plus modéré.

Faire tous les jours quelque progrès vers une amélioration.

Les bonnes actions rendent la vie heureuse.

Il faut faire du bien si l'on veut en recevoir.

Ne donne sujet à personne de mépriser ta jeunesse ; mais sois le modèle des fidèles par tes paroles, par ta conduite, par ta charité, par l'esprit qui t'anime, par ta foi, par ta pureté.

Abstenez-vous de tout ce qui a quelque apparence de mal.

Ne blâmez personne avant de vous être bien informé; et quand vous l'aurez fait, reprenez avec équité.

Se hâter lentement, se résoudre sagement, exécuter hardiment, sont les marques d'un bon chef.

Qui a envie de bien faire se soucie peu de ceux qui le veulent empêcher, et passe outre, maugré, bon gré eux.

Il faut bien faire et laisser dire.

Plus coûte mal faire que bien.

Fais ce que tu dois, advienne que pourra.

Que signifient les désirs et les espérances

d'un temps plus heureux? Nous rendrons le temps meilleur si nous savons agir.

La prudence n'est autre chose qu'une raison éclairée, qu'une sagesse constante, que l'art de se conduire par de justes réflexions.

Le bon sens ou la raison est l'art de distinguer le vrai du faux.

Quand tu es seul, songe à tes défauts; quand tu es en compagnie, oublie ceux des autres.

Supporter les fautes légères sert beaucoup pour reprendre les grandes.

L'estime de ses contemporains est un bien plus réel que l'admiration de la postérité.

Une âme noble rend justice même à ceux qui la lui refusent.

Vous ne serez pas exposé à être repris des autres si vous vous reprenez vous-même.

Le premier pas vers le bien est de ne pas faire le mal.

Il y a dans l'hypocrisie autant de folie que de vice : il est aussi facile d'être honnête homme que de le paraître.

L'exemple est le plus éloquent de tous les sermons.

Agir sans avoir réfléchi, c'est se mettre en voyage sans avoir fait de préparatifs.

L'honneur est comme une île escarpée et sans bords ;
On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.

Tenez-vous pour certain que tout ce que vous dérobez au plaisir, à la dissipation ou à l'indolence pendant les belles années de la vie, vous

le regagnerez, dans le cours de celles qui les doivent suivre, en vrais plaisirs, en honneur, en avantages de tout genre.

C'est, en quelque sorte, se donner part aux belles actions que de les louer de bon cœur.

Ce qu'on ne désire pas pour soi-même, qu'on ne le fasse pas aux autres.

Bien des gens ne veulent jamais avoir tort; pour couvrir une faute on en fait cent.

Il faut plutôt faire ce qu'on sera bien aise d'avoir fait que ce qu'on est bien aise de faire.

Parlez, écrivez, agissez, pensez comme si vous aviez mille témoins. Comptez que tôt ou tard tout est su.

S'il ne faut pas toujours dire ce que l'on pense, il faut toujours penser ce que l'on dit.

Qui trop embrasse mal étreint.

Qui va lentement va longtemps.

Il ne dépend pas de nous d'avoir ou de ne point avoir de passions, mais il dépend de nous de régner sur elles : tous les sentiments que nous dominons sont légitimes, tous ceux qui nous dominent sont criminels.

Renoncer aux plaisirs, c'est folie ; les régler c'est le grand œuvre de la sagesse : elle ne condamne pas les voluptés, elle apprend à les gouverner..

Les hommes simples et vertueux mettent de la délicatesse et de la probité jusque dans leurs plaisirs.

La sagesse consiste moins à anéantir nos passions qu'à les faire coneourir à notre bonheur.

Ne fréquentez pas les méchants, parce qu'il suffit de les fréquenter pour être estimé criminel, quoique l'on soit innocent.

Qui s'attache à des inutilités perd ce qui lui serait utile.

Ne prononcez pas de paroles déshonnêtes ; si vous en entendez prononcer, songez à autre chose, et faites comme si vous ne les entendiez pas.

Les grandes âmes tiennent leurs promesses et excusent ceux qui ne tiennent pas ce qu'ils ont promis.

Soyez reconnaissants.

La reconnaissance est un des premiers besoins d'une belle âme.

Ce que tu fais aux autres, bien ou mal, tu dois l'attendre d'eux.

Sûr de ta liberté, rapporte à son auteur
Ce don que sa bonté te fit pour ton bonheur;
Commande à ta raison d'éviter ces querelles,
Des tyrans de l'esprit disputes immortelles;
Ferme en tes sentiments et simple dans ton cœur,
Aime la vérité, mais pardonne à l'erreur.
Fuis les emportements d'un zèle atrabilaire;
Ce mortel qui s'égare est un homme, est ton frère :
Sois sage pour toi seul, compatissant pour lui;
Fais ton bonheur enfin par le bonheur d'autrui.

Le bruit est pour le fat, la plainte pour le sot;
L'honnête homme trompé s'éloigne et ne dit mot.

Un milieu, juste en tout, est un mot, est un point
Dont on parle sans cesse et qu'on n'observe point.

Qui n'est que juste est dur, qui n'est que sage est triste;
En un juste milieu la sagesse consiste.

Source inépuisable d'erreurs, la prévention est la plus cruelle et la plus invincible ennemie

de la vérité; elle est d'autant plus redoutable qu'elle pénètre les âmes les plus pures et les moins disposées à l'écouter.

Celui qui ne prévoit rien est souvent dupe; celui qui prévoit trop est toujours malheureux.

Ne se défier de personne est simplicité; se défier de tout le monde est folie; se défier de soi est le premier pas vers la sagesse.

La compagnie des honnêtes gens est un trésor.

Souvent on tire plus de fruit de ses fautes que de ses belles actions : les grandes actions enflent le cœur et inspirent une présomption dangereuse; les fautes font rentrer l'homme en lui-même et lui rendent la sagesse qu'il avait perdue dans les bons succès.

Craignez de vous tromper; mais ne craignez

jamais de laisser apercevoir aux autres que vous vous êtes trompé.

Il ne faut jamais se fier à ceux qui manquent de probité, quelques talents qu'ils puissent avoir.

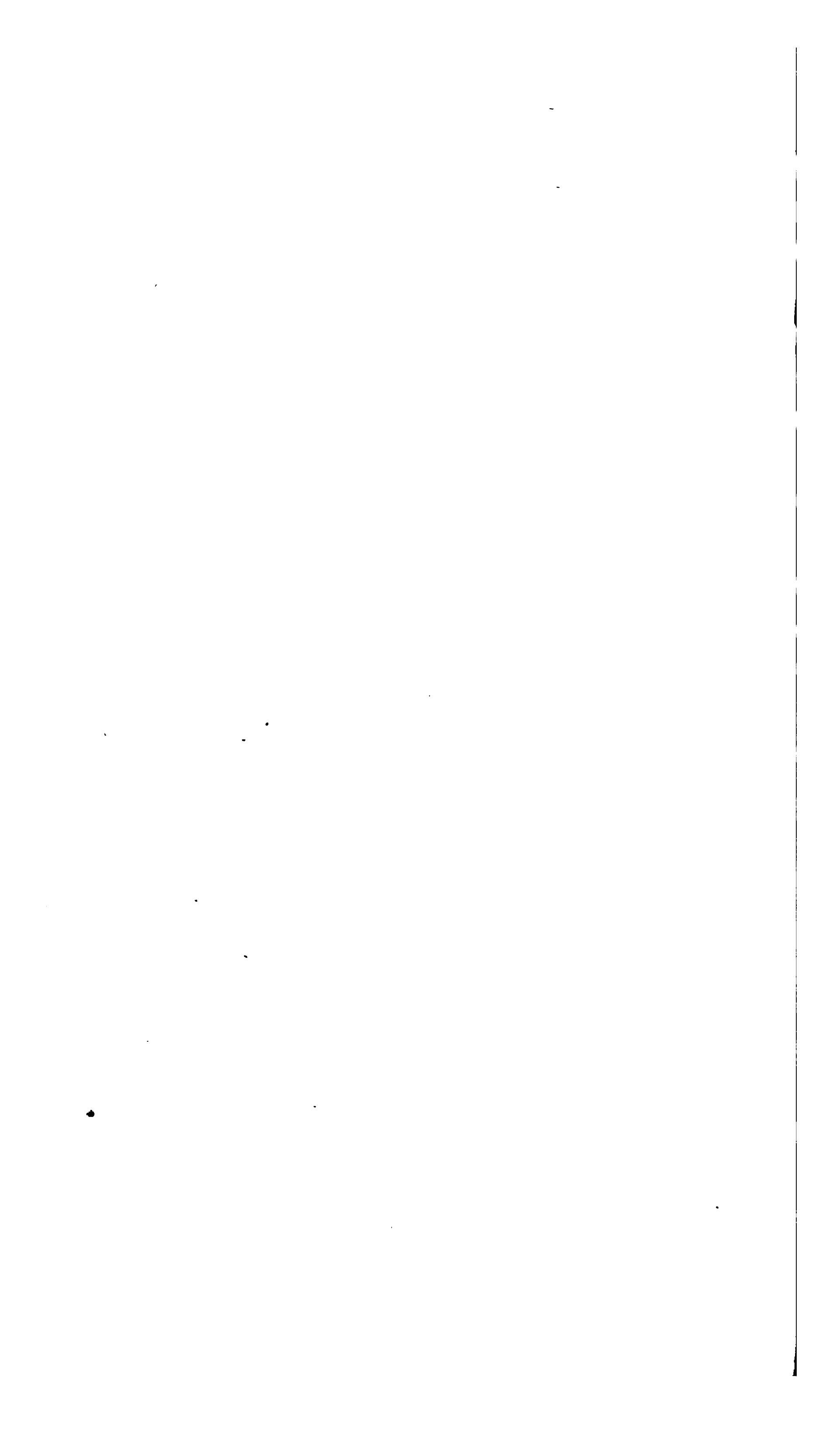
L'homme, dans la fortune, méconnaît tout le monde, et, dans la disgrâce, il n'est connu de personne.



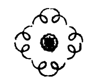
BONTÉ. — BIENVEILLANCE. CHARITÉ.

La modeste et douce bienveillance est une vertu qui donne plus d'amis que la richesse, et plus de crédit que le pouvoir.

Le bonheur de soulager les infortunés est le plus grand qu'on puisse goûter dans la vie.



BONTÉ. — BIENVEILLANCE. CHARITÉ.



Rien ne rafraîchit le sang comme de faire une bonne action.

Il faut avoir autant de joie du bien d'autrui que du sien.

Les grandes âmes ressentent plus de plaisir à faire du bien que le commun n'en a de le recevoir.

Si chacun faisait tout le bien qu'il peut faire sans se gêner, il n'y aurait pas de malheureux.

Les pauvres et les riches ne peuvent se passer les uns des autres.

L'argent des riches est dû aux pauvres, et le travail des pauvres est dû aux riches.

Il est plus difficile de faire du mal que de faire du bien.

Les bonnes actions donnent du courage, et les mauvaises l'ôtent.

Ne dites point à votre ami : Allez et revenez, je vous donnerai demain, lorsque vous pouvez lui donner à l'heure même.

Celui qui ferme l'oreille au cri des pauvres criera lui-même et ne sera point écouté.

La véritable charité est sans ostentation : semblable à la douce rosée du ciel, elle tombe sans bruit.

L'homme qui possède la charité est comme Dieu, inaccessible à la crainte.

Le vrai chrétien doit posséder la plus belle vertu, qui vaut seule toutes les autres : la charité.

L'homme bienfaisant n'est pas celui qui donne le plus, mais celui qui donne le mieux.

L'homme le plus heureux est celui qui fait le bonheur d'un plus grand nombre d'autres.

La bonté est cette disposition aimante qui porte à contribuer au bonheur d'autrui.

Il résulte une si douce satisfaction de la pratique du bien, qu'on ne devrait pas en faire un si grand mérite.

Mon enfant, quand tu feras du bien à quelqu'un, ne fais point de reproches et n'use point de paroles fâcheuses en donnant.

La parole ne vaut-elle pas mieux que le don? et tous deux se trouvent dans l'homme gracieux.

Nous vous prions, mes frères, de reprendre ceux qui sont déréglés, de consoler ceux qui sont abattus, de supporter les faibles et d'être patients envers tous.

Prenez garde que personne ne rende à aucun le mal pour le mal, mais cherchez toujours à vous faire du bien les uns aux autres et à tout le monde.

Ne nous lassons point de faire le bien, car

nous moissonnerons en son temps si nous ne nous relâchons pas.

Pendant que nous en avons l'occasion faisons du bien à tous.

Car toute la loi est accomplie dans une seule parole, qui est celle-ci : Tu aimeras ton prochain comme toi-même.

Il n'est jamais tard pour faire le bien.

Mon fils, ne privez pas le pauvre de son aumône, et ne détournez pas vos yeux de lui.

Ne rejetez point la demande de l'affligé et ne détournez point votre visage du pauvre.

Que votre main ne soit point ouverte pour recevoir et fermée pour donner.

Ne manquez pas à consoler ceux qui sont dans la tristesse, et pleurez avec ceux qui pleurent.

Ne soyez point paresseux à visiter les malades, car c'est ainsi que vous vous affermirez dans la charité.

Faites du bien au juste, et vous en recevrez une grande récompense, sinon de lui, au moins du Seigneur.

Pour moi, quand je rends service je ne crois pas accorder une faveur, mais payer une dette.

Il n'y a de mérite à donner que lorsqu'en donnant on se prive.

Celui qui n'aime pas son frère demeure dans la mort.

N'aimons pas seulement de paroles, mais aimons en effet et en vérité.

Mes bien-aimés, aimons-nous les uns les autres, car la charité vient de Dieu, et quiconque aime les autres est né de Dieu et il connaît Dieu.

Celui qui n'aime point les autres n'a point connu Dieu, car Dieu est amour.

Si quelqu'un dit : j'aime Dieu et qu'il haïsse son frère, il est menteur, car celui qui n'aime point son frère qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas?

Celui qui aime Dieu aime son frère.

Lorsque vous ferez l'aumône, que votre main gauche ne sache pas ce que fait votre droite.

Quiconque aura donné seulement à boire un verre d'eau à l'un de ces plus petits, ne perdra point sa récompense.

Le pauvre et l'étranger le Ciel me les envoie,
Et mes mains avec eux partagent avec joie
Des biens qui pour moi seul n'étaient pas destinés.
Les solides trésors sont ceux qu'on a donnés.
D'une âme généreuse ô volupté suprême !
Un mortel bienfaisant approche de Dieu même :
L'amour de ses pareils sera toujours en lui
Des humaines vertus l'inébranlable appui.

Autant de fois que vous aurez fait la charité à l'égard de l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi-même que vous l'aurez faite.

Laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume de Dieu est pour ceux qui leur ressemblent.

C'est pourquoi, pendant que nous en avons

l'occasion, faisons du bien à tous, mais principalement aux domestiques de la foi.

Faites du bien à votre ami avant votre mort.

Si vous faites du bien, on vous rend bien pour bien; mais si vous faites du mal, on vous rend un plus grand mal.

Souvenez-vous de la pauvreté pendant l'abondance, et des besoins de l'indigence au jour des richesses.

Qui ne fait pas le bien dans la prospérité, souffre beaucoup dans la disgrâce.

Tout ce que tu donnes tu l'emporteras avec toi.

Tends la main aux malheureux, Dieu ne t'abandonnera pas.

Je suis homme, tout homme est un ami pour moi.

Fais du bien et jette-le à la mer; si les poissons l'ignorent, Dieu le saura.

O toi qui peux jouir d'un doux sommeil, pense à ceux que la douleur empêche de dormir; ô toi qui marches lestement, aie pitié de ton compagnon qui ne peut te suivre; ô toi qui es opulent, songe à celui que la misère accable!

Les richesses et le monde passeront, mais les bonnes actions demeureront.

Un des plus sûrs moyens de plaire à quelqu'un, c'est de commencer par l'aimer : la bienveillance donne de la grâce aux manières, du charme au son de la voix et de l'éloquence aux discours.

Il y a des gens qui donnent d'un air de refus.

Otez l'amour et la bienveillance, tout charme disparaît de la vie.

Donner vite c'est donner deux fois.

Regardez dans le cœur plutôt que dans la main de celui qui donne.

Faites tous vos dons avec un visage gai et sanctifiez vos décimes par votre joie.

La bonne volonté doit passer pour un à-compte.

Fais le bien et tu ne redouteras personne; fais le mal et tu redouteras tout le monde.

Fais le bien et ne regarde pas à qui.

Fais à autrui ce que tu voudrais qui te fût fait.

La libéralité consiste moins à donner beaucoup qu'à propos.

La mémoire des malheureux qu'on a soulagés donne un plaisir qui renaît sans cesse.

Quand Dieu nous envoie l'opulence, c'est un essai pour nous rendre généreux.

Celui qui ne discerne pas la part du pauvre dans la fortune qui lui arrive, est ingrat envers Dieu. La dureté du riche est une impiété.

Trois choses fixent la valeur d'un présent : le sentiment, l'à-propos et la manière.

La charité procède d'un cœur pur, d'une bonne conscience et d'une foi sincère.

La véritable manière de secourir le pauvre est de le mettre en état de se passer de secours.

Je crois, depuis fort longtemps, que vos mesures légales pour venir au secours des pauvres sont en général très pernicieuses, en ce qu'elles tendent à encourager l'oisiveté.

A celui qui te donne sur-le-champ une goutte d'eau, tu donneras en échange une fontaine intarissable.

Si tu as de l'argent secoure les hommes avec ; si tu n'en as point, emploie les bons procédés.

Le don d'un homme généreux est un vrai présent ; le don d'un homme intéressé est une demande.

Celui qui a pitié du pauvre prête à l'Éternel, et il lui rendra son bienfait.

Le denier de la veuve. Jésus, assis vis-à-vis du tronc, regardait comment le peuple mettait de l'argent dans le tronc, et plusieurs personnes

riches y mettaient beaucoup, et une pauvre veuve vint qui y mit deux petites pièces; alors ayant appelé ses disciples, il leur dit: Je vous dis, en vérité, que cette pauvre veuve a plus mis au tronc que tous ceux qui y ont mis, car tous les autres y ont mis de leur superflu, mais celle-ci y a mis de son indigence, tout ce qu'elle avait, tout ce qu'il lui restait pour vivre.

Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre.

Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir.

Ne faites point de mal et le mal ne vous surprendra pas.

La sévérité n'exclut pas la bonté.

L'impatience aigrit et aliène les cœurs; la douceur les ramène.

Ce qui n'est écrit que sur le marbre et l'airain est bientôt effacé. Ce qui est écrit dans les cœurs demeure toujours.

Il n'y a que les grands cœurs qui sachent combien il y a de gloire à être bon.

Les seules louanges que le cœur donne sont celles que la bonté s'attire.

Un bienfait reçu est la plus sacrée de toutes les dettes.

L'homme charitable ne craint pas d'être dépouillé de ses biens à la mort. Il a prévenu la mort le premier en se dépouillant.

Quelle belle épitaphe! Il avait transporté dans le ciel ses biens par la charité; il est allé en prendre possession.

Vous êtes riche; la vertu de votre état, c'est

la générosité, c'est la bienfaisance. Que vos oreilles soient toujours ouvertes aux cris des malheureux.

Voulez-vous savoir comment il faut donner? mettez-vous à la place de celui qui reçoit.

Les bonnes actions retombent sur ceux qui les font; mais le mal que font les méchants est contre eux-mêmes.

Quand il ne nous reviendrait de nos largesses que le seul plaisir de les avoir faites, elles seraient assez payées pour un bon cœur.

Il faut être utile aux hommes pour être grand dans l'opinion des hommes.

L'ingratitude ne doit pas empêcher de faire du bien.

La générosité consiste à se priver soi-même pour donner aux autres.

La joie de faire le bien est tout autrement douce que la joie de le recevoir.

Faisons servir, tant qu'il nous plaira, nos biens à nos plaisirs, à nos caprices ; nous n'en ferons jamais un usage qui nous laisse une joie plus pure qu'en soulageant les malheureux.

Il n'y a ni vertu, ni vrai courage, ni gloire solide, sans l'humanité.

Que chacun donne selon qu'il l'a résolu dans son cœur, non à regret ni par contrainte, car Dieu aime celui qui donne gaiement.

L'auteur d'un bienfait est celui qui en recueille le fruit le plus doux.

Le riche sans libéralité est un arbre sans fruit.

C'est rusticité que de donner de mauvaise

grâce. Le plus fort et le plus pénible est de donner ; que coûte-t-il d'y ajouter un sourire ?

Obliger de bonne grâce, c'est obliger doublement.

Il y a du plaisir à rencontrer les yeux de celui à qui l'on vient de donner.

De la bonté avec tout le monde, excuser les fautes, pardonner les torts, être gai et complaisant, c'est la pierre philosophale de la félicité.

L'abandon dans la vieillesse est le sort de l'égoïste.

L'impérissable souvenir d'une bonne action répand sur toute notre vie un parfum de bonheur.

On trouve encore du bonheur à faire des ingrats ; mais il n'y a que du malheur à l'être.

L'ingratitude est un vice contre nature; les animaux mêmes sont reconnaissants.

Le malheur ne sortira jamais de la maison de celui qui rend le mal pour le bien.

Le bien qu'on fait la veille fait le bonheur du lendemain.

Il faut être juste avant d'être généreux.

Le corps est soutenu par les aliments, et l'âme se soutient par les bonnes actions.

La mémoire d'un bienfait ne doit jamais vieillir.

La bienfaisance est le bonheur de la vertu; il n'y en a point de plus grand sur la terre.

Pourrait-on être bon et sage et laisser

échapper un seul jour sans chercher à faire quelque chose de bien?

La charité est patiente, elle est pleine de bonté; la charité n'est point envieuse; la charité n'est point insolente, elle ne s'enfle point d'orgueil.

Elle n'est point malhonnête, elle ne cherche point son intérêt, elle ne s'aigrit point, elle ne soupçonne point le mal.

Elle ne se réjouit point de l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité.

Elle excuse tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout.

Le vrai bien consiste en ce qui est honnête, et le mal en ce qui est honteux.

La pitié d'une femme, et plus douce et plus tendre,
Au cœur des malheureux sait mieux se faire entendre.

Soyons compatissants pour les malheurs d'autrui;
Allons le consoler et pleurer avec lui.

Riches, soyez humains, tendres et généreux :
Quel bien vaut le bonheur de rendre un homme heureux ?

Le plaisir d'obliger est le seul bien suprême
Qui puisse élever l'homme au-dessus de lui-même.

L'ENFANT DU FONDEUR.

Une jolie petite fille de sept ans, Eugénie Perrault, rentrait de son école chez ses parents, avec son panier au bras. Il était cinq heures et demie du soir; la journée était affreuse. Des décombres d'un bâtiment sort une autre petite fille de huit ans, de figure agréable, transie de froid et mouillée jusqu'aux os. « Mademoiselle, auriez-vous un peu de pain? j'ai bien faim. — O mon Dieu, oui! j'en ai, répond Eugénie. Tenez, ma petite, en voilà. Mais comme vous êtes mouillée! — Je suis là depuis longtemps. Mon papa m'a amenée de la campagne à Paris; il m'a dit de l'attendre à la porte d'un marchand de vin, mais il est sorti

par une autre porte sans venir me reprendre.— Vous n'avez donc pas de maman? — Elle est morte. — Avez-vous des petits frères, des petites sœurs ? — Nous sommes sept.— Eh bien ! venez avec moi ; j'ai une bonne maman, elle vous donnera à manger, elle vous couchera ; vous serez ma petite sœur. » Et Eugénie de prendre aussitôt la petite fille par la main et de l'emmener avec elle. « Tiens, maman, voilà une pauvre petite que son père a abandonnée. Tu la garderas, n'est-ce pas, maman? Tu sais bien que dans la fable de l'*Enfant abandonné*, le bon Dieu dit qu'il bénira ceux qui en prendront soin : le bon Dieu te bénira. »

Sur la recommandation d'Eugénie, l'orpheline a été sur-le-champ habillée et traitée comme l'enfant de la maison.

Quel est donc le père de cette Eugénie qui, dans un âge aussi tendre, est si bienfaisante et si sensible? C'est un honnête et simple ouvrier, fondeur en caractères.

Une jeune princesse, informée de ce trait charmant, a sur-le-champ fait porter à l'intéressante petite fille des marques de sa bienfaisance.

La bonté doit faire le fond de nos cœurs, et doit être en même temps le premier attrait pour gagner les autres hommes.

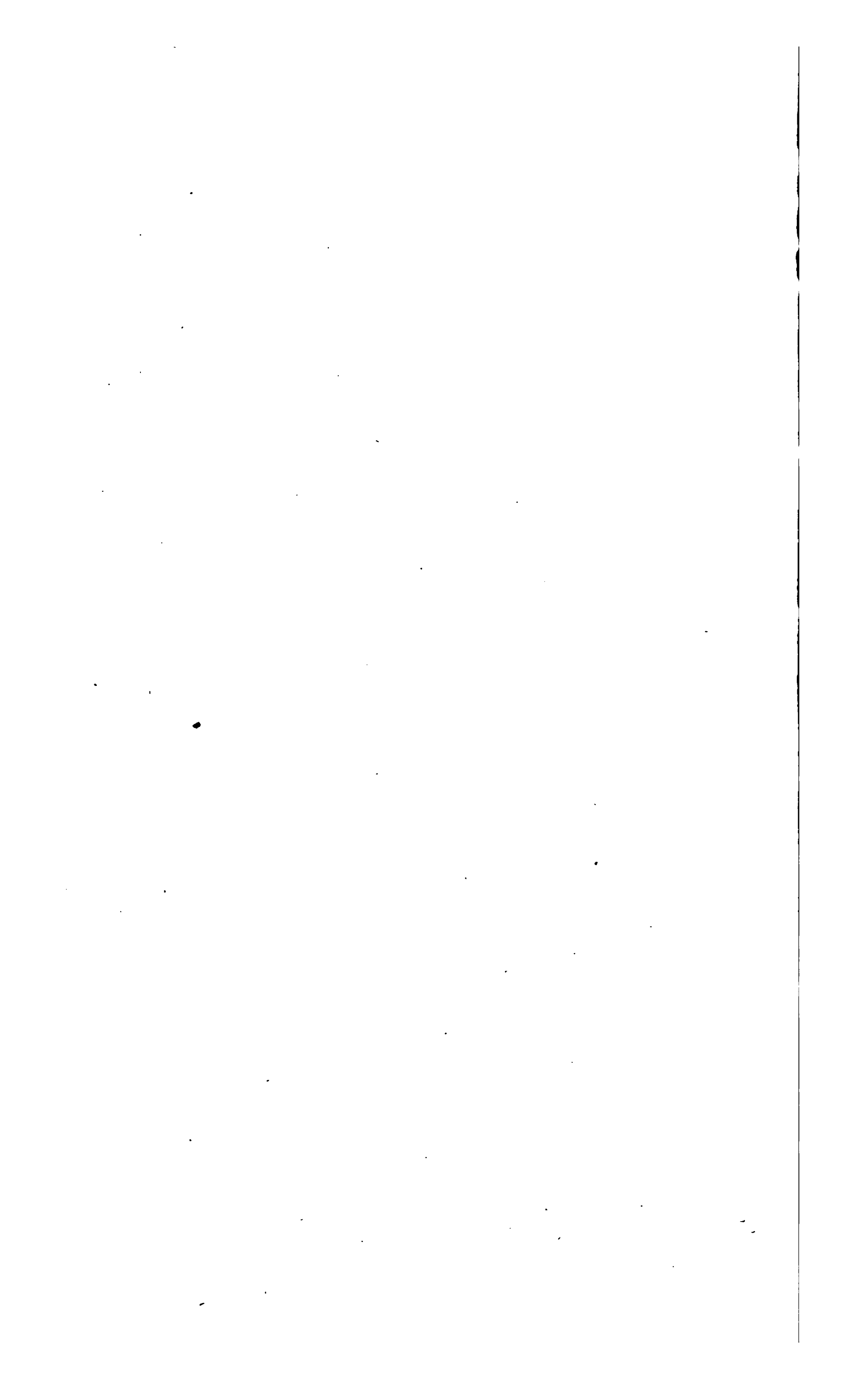
Il faut tâcher que la principale qualité qui éclate en nous soit la bonté, parce qu'elle ne choque point l'amour-propre des autres.



TRAVAIL.

Le travail est le père de toutes les vertus, comme l'oisiveté est la mère de tous les vices.

La paresse rend tout difficile; le travail rend tout aisé.



TRAVAIL.



Le travail, source de tant de satisfaction, de jouissances, unique secret de couler rapidement les heures et d'en tirer un riche parti; le travail, qui nous sauve de tant de maux, nous garantit de tant de piéges, nous préserve de tant de fautes, n'est pas seulement pour nous un plaisir, une ressource, une défense, mais un devoir positif que nous imposa la nature.

Le travail, chose si précieuse, est une meilleure ressource contre l'ennui que le plaisir.

Il n'y a pas de repos plus doux que celui qui s'achète par le travail.

Il faut être plus avare de son temps que de son argent.

Le temps, ce bien précieux, est comme l'argent : n'en perdez pas, vous en aurez assez.

La perte du temps est la plus grande des prodigalités, puisque le temps perdu ne se retrouve jamais.

Si vous aimez la vie, ne prodiguez pas le temps, car c'est l'étoffe dont la vie est faite.

Pour trouver le bien il faut le chercher.

Le désœuvrement est le père des soucis.

L'amusement doit être précédé du travail, comme le repos doit l'être de l'exercice.

S'occuper, c'est ne pas perdre son temps; travailler, c'est l'employer utilement.

L'occupation est le seul remède contre les peines.

Qui veut avoir du repos doit travailler.

L'industrie est la main droite de la fortune, et la frugalité sa main gauche.

Paresse, clef de pauvreté.

La clef dont on se sert est toujours claire.

Voyez de vos yeux qu'avec un peu de travail je me suis acquis un grand repos.

Celui qui travaille et qui a tout en abondance vaut mieux qu'un glorieux qui n'a pas de pain.

Le regret qu'ont les hommes du mauvais emploi du temps qu'ils ont vécu, ne les conduit pas toujours à faire de celui qui leur reste à vivre, un meilleur usage.

Soigne bien ta vigne, tu n'auras pas besoin d'envier celle de ton voisin.

Un arithméticien politique a calculé que si chaque homme et chaque femme travaillaient seulement pendant quatre heures par jour à quelque chose d'utile, le résultat de ce travail suffirait pour fournir à toutes les nécessités et même à toutes les douceurs de la vie. Le besoin et la misère seraient bannis de la terre et

le reste des vingt-quatre heures pourrait être consacré au repos et aux plaisirs.

L'ennui est la juste punition des désœuvrés, des esprits vides et des cœurs indifférents.

L'oisiveté ressemble à la rouille ; elle use beaucoup plus que le travail.

La paresse va si lentement que la pauvreté l'atteint bientôt.

Se coucher de bonne heure et se lever matin procure santé, fortune et sagesse.

Quiconque est laborieux n'a point à craindre la disette ; car la faim regarde à la porte de l'homme laborieux, mais elle n'ose pas y entrer.

L'activité est la mère de la prospérité.

Dieu ne refuse rien au travail.

Labourez pendant que le parésseux dort, vous aurez du blé à vendre et à garder.

Ne remettez jamais à demain ce que vous pouvez faire aujourd'hui.

Hâtons-nous, le temps fuit et nous traîne avec soi :
Le moment où je parle est déjà loin de moi.

La vie oisive et la vie tranquille sont deux choses fort différentes.

On est coupable de s'ennuyer, car il y a toujours du bien à faire.

Le travail et l'ennui ne passent jamais par la même porte.

Les plaisirs courent après ceux qui les fuient.

Trois déménagements font le même tort qu'un incendie.

Gardez votre boutique et votre boutique vous gardera.

L'œil d'un maître fait plus d'ouvrage que ses mains.

Le défaut de soin fait plus de tort que le défaut de savoir.

Qui ne veut pas travailler ne mangera pas.

Alfred-le-Grand employait huit heures au travail, huit au repos, huit à la récréation.

Dieu a posé le travail pour sentinelle de la vertu.

Il n'y a pas de fardeau plus pesant que celui de la paresse.

Il faut employer dix heures au travail, huit heures à l'instruction, à l'exercice, aux repas, et six heures au repos.

La paresse annonce un cœur indifférent. De quel bien peut être capable un paresseux? Les moindres obstacles l'arrêtent, et le peu de mouvement et d'intérêt qu'il met dans ses actions est toujours la cause du peu de succès qu'elles ont; chez lui toutes les vertus deviennent stériles : elles ne portent des fruits que dans l'activité.

La fileuse vigilante ne manque jamais de chemise.

Le travail et l'exercice sont pour le corps ce que l'étude et l'application sont pour l'âme ; ils le fortifient et le rendent capable des plus grandes choses. Il faut que ceux qui se livrent à une nonchalance volontaire et à une espèce d'assoupissement d'eux-mêmes soient bien peu éclairés sur leur propre intérêt, pour ne pas voir que c'est de là que naissent la plupart de leurs maux.

Le ciel a accordé de quoi vivre à tout le monde, mais à condition de travailler pour l'avoir.

Ceux qui emploient mal leur temps, sont les premiers à se plaindre de sa brièveté.

Quand on attend sa fortune du hasard, on risque fort d'aller mourir à la porte d'un hôpital.

Le pauvre naît, travaille et meurt; le riche naît, s'ennuie et meurt : lequel vaut mieux d'arriver à la mort par le travail ou par l'ennui ?

La hardiesse et le travail surmontent les plus grands obstacles. Il n'y a rien d'impossible à ceux qui savent oser et souffrir. Ceux qui s'endorment méritent d'être surpris et accablés.

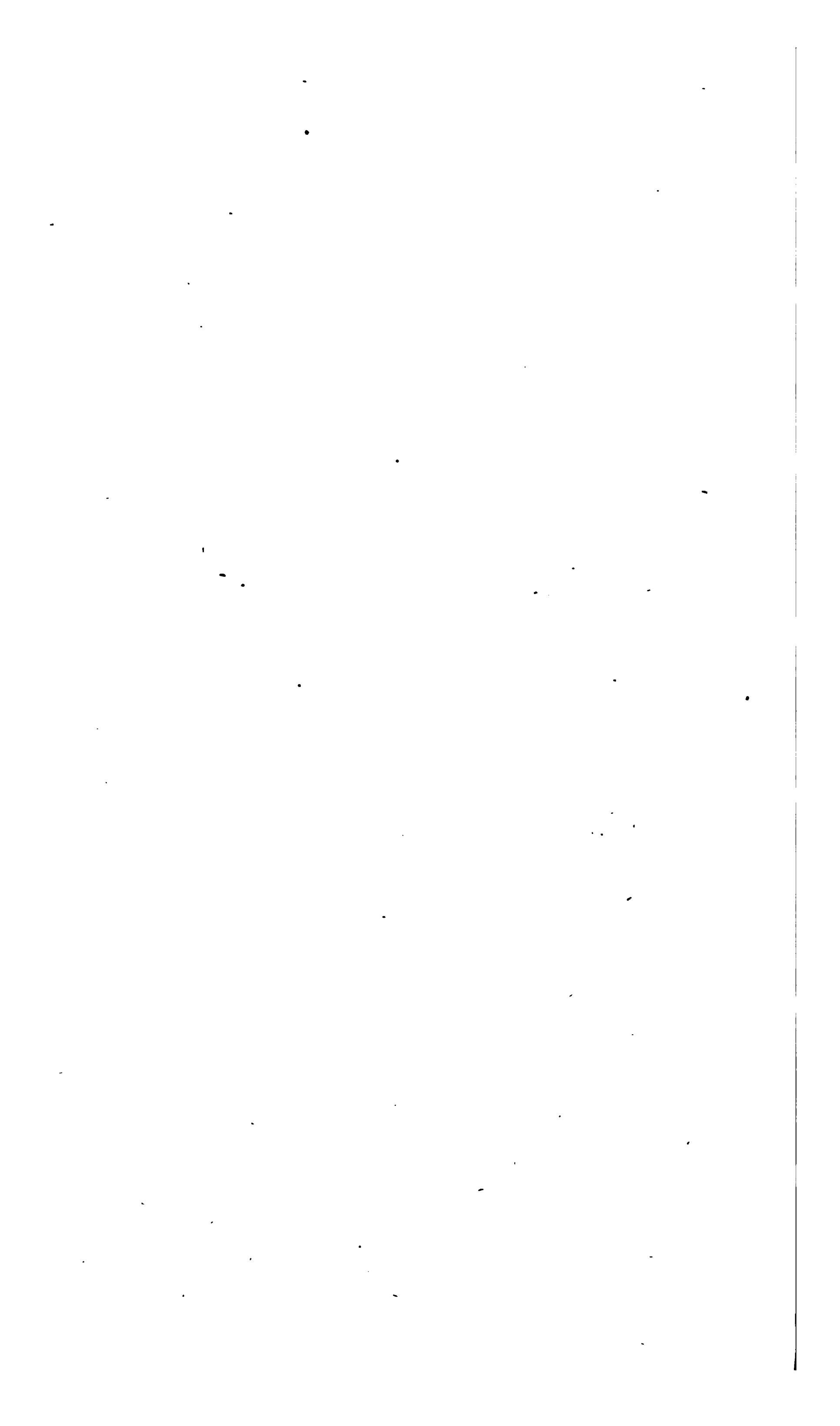
La paresse rend tout difficile, le travail rend tout aisé : celui qui se lève tard s'agite tout le jour et commence à peine ses affaires quand il est déjà nuit.

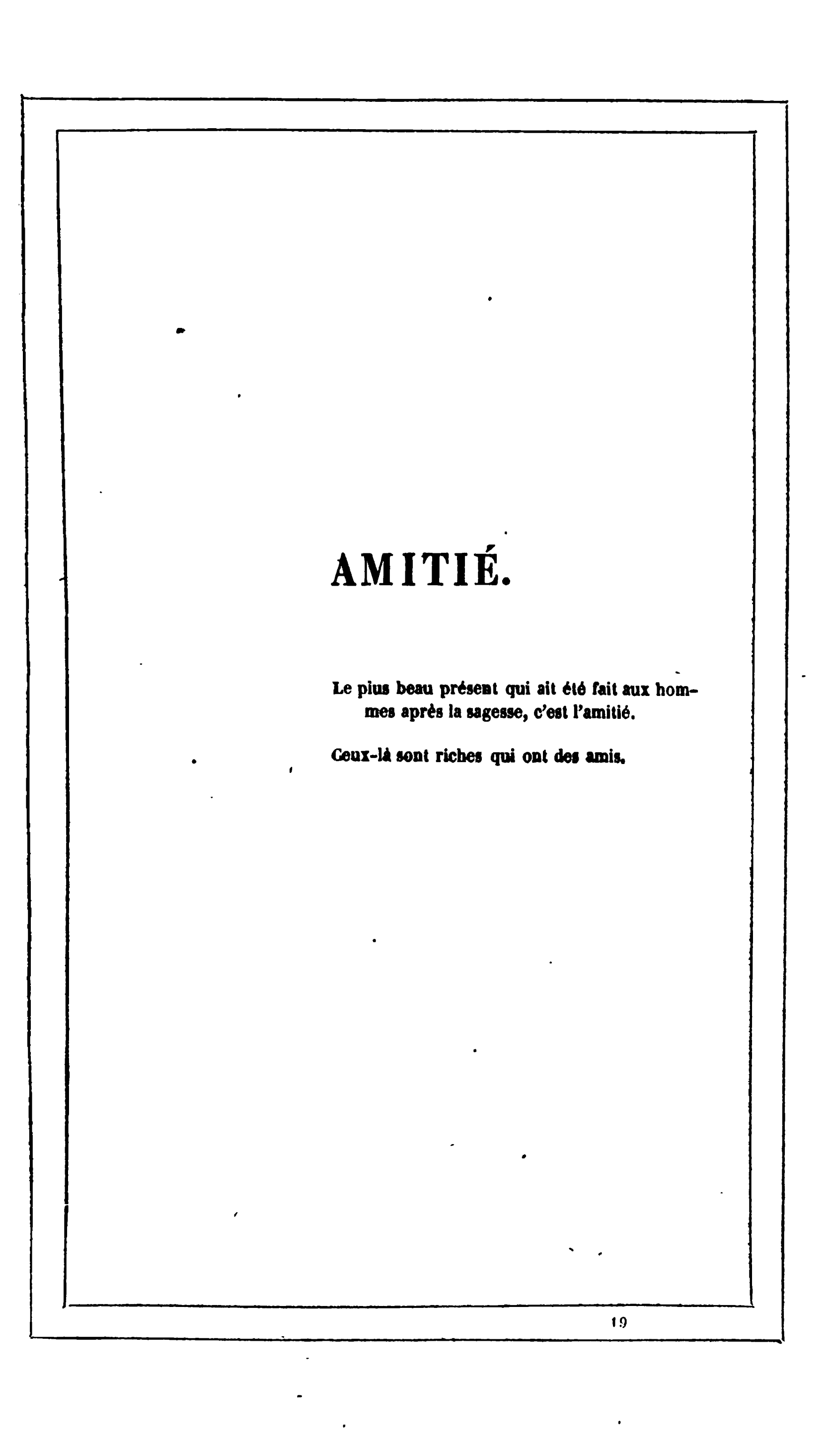
Ne nous laissons jamais aller à la paresse ;
Le dégoût suit toujours l'indolente mollesse.

Le travail amène à sa suite les aises, l'abondance, la considération.

Les pensées d'un homme fort et laborieux produisent toujours l'abondance, mais tout paresseux est toujours pauvre.





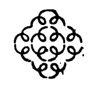


AMITIÉ.

Le plus beau présent qui ait été fait aux hommes après la sagesse, c'est l'amitié.

Ceux-là sont riches qui ont des amis.

AMITIÉ.



Le moyen de se rendre aimable c'est d'aimer.

L'amitié est le ciment de la vie humaine.

Il n'y a pas de meilleur miroir qu'un vieil ami.

L'acquisition la plus précieuse est celle d'un ami fidèle.

Ne quittez point un ancien ami, car le nouveau ne lui sera point semblable.

Le zèle imprudent d'un ami fait quelquefois plus de tort que la colère d'un ennemi.

Si vous avez des ennemis, ne vous en affectez pas; si vous savez vous en servir, ils vous feront plus de bien que de mal. Comme ils nous indiquent nos défauts, ils nous mettent sur nos gardes et nous obligent de vivre d'une manière plus régulière.

Les ennemis ont leur utilité : ils vous montrent vos fautes et ils vous disent des vérités.

Y a-t-il quelque chose de comparable à la douceur de l'amitié? Quelle consolation de trouver un second soi-même pour qui l'on n'a rien de secret, et dans le cœur duquel on puisse répandre le sien avec effusion !

Si vous avez trouvé un ami vertueux et fidèle, vous avez trouvé un trésor. Sa réputation garantira la vôtre. Il adoucira vos peines ; il doublera vos plaisirs.

L'homme puissant a des esclaves, l'homme riche a des flatteurs, l'homme de génie a des admirateurs, le sage seul a des amis.

Il y a une certaine union d'âme qui s'aperçoit au premier instant et qui produit bientôt l'intimité.

On n'est pas digne de plaire à ses amis lorsqu'on ne s'expose jamais à leur déplaire.

Dans la prospérité tes vrais amis attendent qu'on les appelle ; dans l'adversité ils se présentent d'eux-mêmes.

Un ami est un autre soi-même.

L'amitié est une âme dans deux corps.

Aucun bien n'est égal à la tendre amitié;
Un homme sans amis n'existe qu'à moitié.

Quand l'adversité ne servirait qu'à nous faire distinguer les faux amis des véritables, elle aurait bien son côté utile.

Le parfum et la variété des odeurs sont la joie du cœur, et les bons conseils d'un ami sont les délices d'une âme.

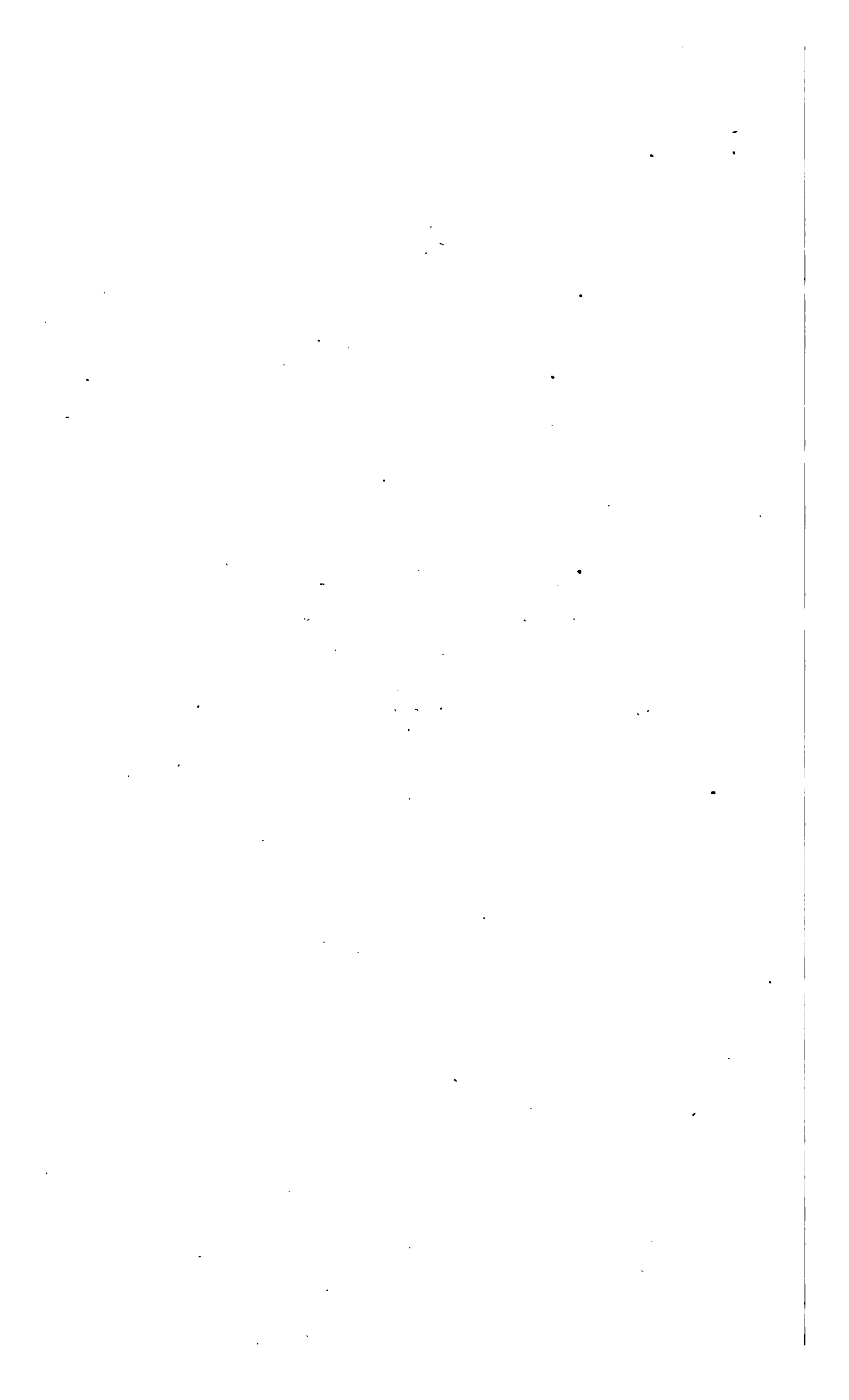
L'ami fidèle est une forte protection; celui qui l'a trouvé a trouvé un trésor.

Un honnête homme n'aura jamais de meilleur ami que sa femme.

La nature fait les parents, le moment fait les connaissances, le temps fait les amis.

Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite.
O divine amitié, félicité parfaite,
Seul mouvement de l'âme où l'excès soit permis,
Change en biens tous les maux où le Ciel m'a soumis;
Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
Dans toutes les saisons et dans toutes les heures,
Sans toi tout homme est seul ; il peut, par ton appui,
Multiplier son être et vivre dans autrui.





PARDON DES INJURES.

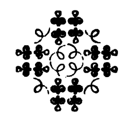
Vengeance. — Colère.

La vengeance la plus noble et la plus délicieuse, c'est le pardon.

On n'est pas homme tant qu'on se laisse dominer par la colère.

PARDON DES INJURES.

Vengeance. — Colère.



On ne jouit qu'une fois du plaisir de se venger ; on jouit toujours de l'idée de ne pas s'être vengé.

Se venger d'une offense, c'est se mettre au niveau de son ennemi ; la lui pardonner, c'est s'élever fort au-dessus de lui.

Rien n'obtient le pardon plus promptement que le repentir.

Si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger ; s'il a soif, donnez-lui de l'eau à boire, car vous amasserez ainsi sur sa tête des charbons de feu, et le Seigneur vous le rendra.

Pardonnez à votre prochain le mal qu'il vous a fait, et vos péchés vous seront remis quand vous en demanderez pardon.

Rends le bien pour le mal.

La meilleure vengeance, c'est le mépris de l'offense.

La meilleure manière de se venger d'une injure est de ne pas imiter celui qui vous l'a faite.

Les injures sont les raisons de ceux qui ont tort.

Le vrai moyen de se bien venger de son ennemi est de devenir tant plus homme de bien.

Pardonne à tous, et rien à toi.

On doit tout pardonner aux autres plutôt qu'à soi-même.

Les insultes des hommes ne déshonorent pas plus que les coups de pied des bêtes.

On est toujours plus malheureux des torts qu'on a avec les autres que de ceux qu'ils ont avec nous.

Il est d'une grande âme de repousser les injures par des bienfaits.

Les injures sont vaincues par les bienfaits bien plutôt qu'elles ne seraient soulagées par la haine.

Reconnais les bienfaits par des bienfaits, mais ne te venge jamais par des injures.

Pardonnons sans orgueil les maux qu'on nous a faits,
Et ne nous en vengeons qu'à force de bienfaits.

Il n'y a pas d'offense si grande qui ne mérite d'être pardonnée.

Mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous outragent et qui vous persécutent.

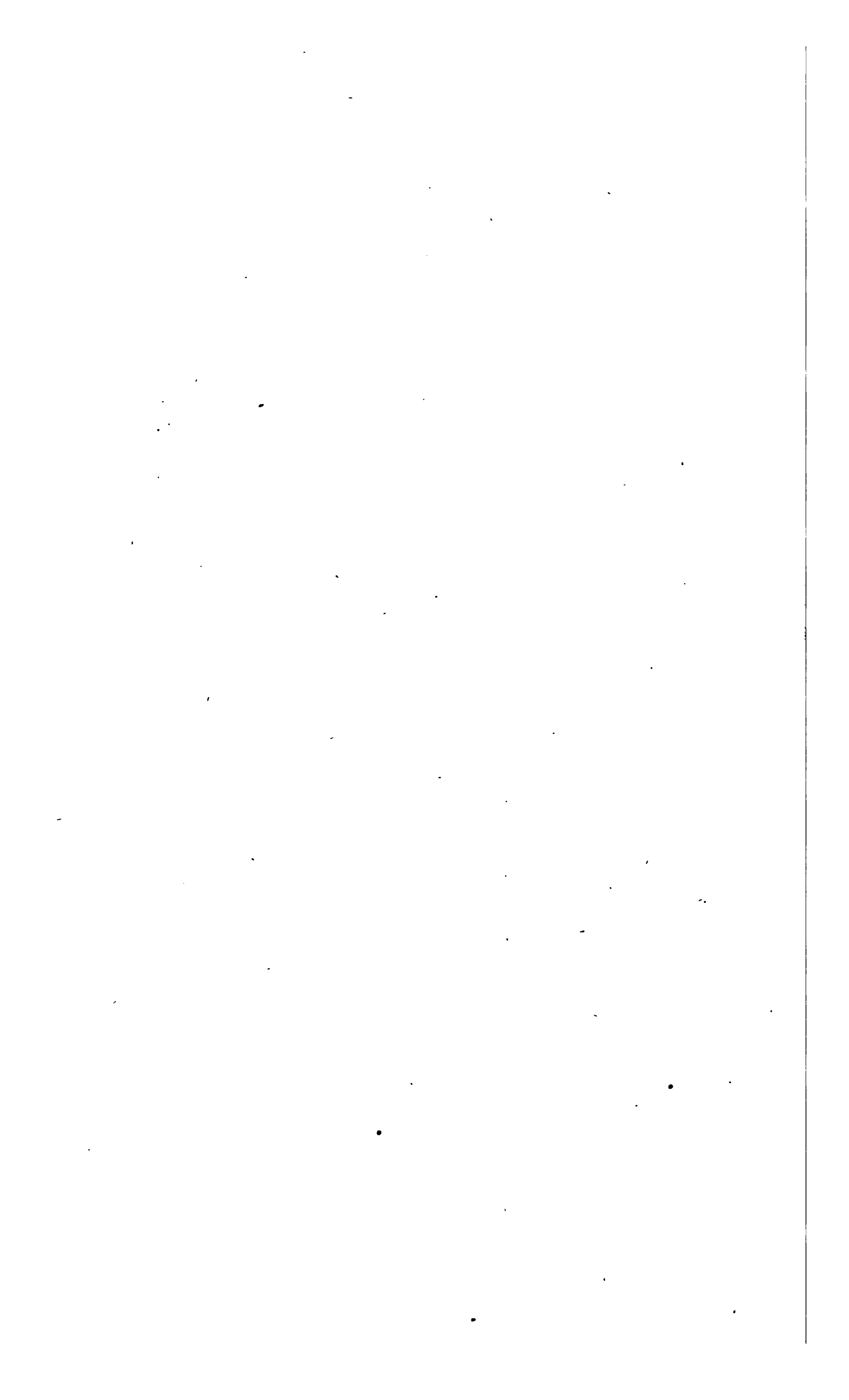
C'est une maladresse que de ne pas savoir prévenir une querelle; c'est une sottise que de se l'attirer ; c'est un malheur quand on ne l'évite pas.

Les querelles ne dureraient pas longtemps si le tort n'était que d'un côté.

La colère commence par la folie et finit par le repentir.

Ainsi, mes frères, que tout homme soit prompt à écouter, lent à parler, et lent à se mettre en colère.



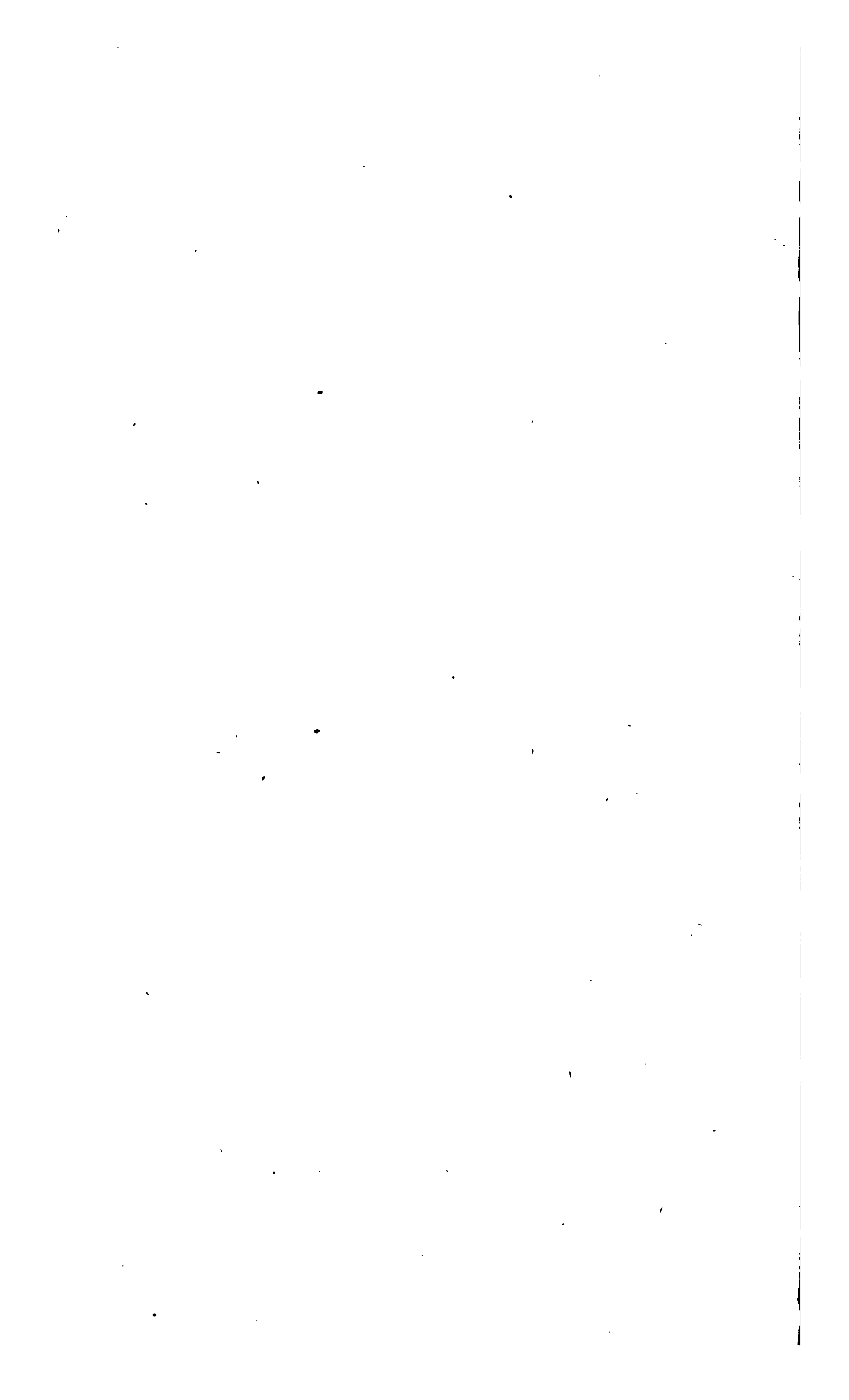


ORGUEIL.—MÉDISANCE.
DISCRÉTION.

Notre orgueil nous met à la merci de quiconque veut nous flatter.

La médisance est lâche ; elle s'escrime toujours contre un absent.

Que ta bouche soit la prison de ta langue.



ORGUEIL. — MÉDISANCE.
DISCRÉTION.



L'homme orgueilleux se dévore lui-même. L'orgueil est son miroir, son héraut, son historien, son panégyriste; et toute belle action qu'il vante lui-même, il en détruit et anéantit le mérite par sa propre louange.

Ne méprisez personne, en quelque état de bassesse qu'il soit. La fortune peut l'élever et vous abaisser.

Je sais, je sais; propos d'enfant, qui revient à dire : J'ai de la vanité, donc je n'apprendrai rien.

La sottise et la vanité sont deux sœurs qui se quittent peu.

L'ambition, en portant toutes nos idées sur l'avenir, nous empêche de jouir du présent.

Il faut mériter les louanges et les fuir.

Crains plus la louange que la critique : la première te voile tes défauts ; la seconde te les montre.

D'abord que l'on prend plaisir à entendre médire on est du nombre des médisants.

Rien n'éloigne davantage toutes sortes de personnes d'auprès de soi que la trop bonne opinion de soi-même.

La modestie est un voile transparent qui attire et fixe les regards.

Voulez-vous qu'on dise du bien de vous, n'en dites point ; le *moi* est odieux.

Il ne faut parler de soi-même ni en bien ni en mal.

Qu'un autre vous loue et non votre bouche ; que ce soit un étranger et non vos propres lèvres.

Il faut savoir se faire pardonner ses succès.

Il n'est pas toujours permis de mépriser la médisance, mais on doit toujours mépriser la flatterie.

Vois toujours devant toi l'homme dont tu vas parler.

Tel vous semble applaudir qui vous raille et vous joue;
Aimez qui vous conseille et non pas qui vous loue.

Ne portez point envie à l'injuste et n'imitez point ses voies.

On ne doit envier ni le mérite ni la fortune à personne.

Point de repos pour l'envieux.

Ne vous réjouissez point quand votre ennemi sera tombé, et que votre cœur ne tressaille point de joie dans sa ruine.

Chercher à briller, c'est s'occuper de soi; chercher à plaire, c'est s'occuper des autres.

Briller fait des envieux, plaire gagne des amis.

On reconnaît aisément le sage à sa modestie et le sot à son orgueil.

L'homme d'honneur ne s'embarrasse ni des louanges ni des reproches.

Ne dire jamais du bien de soi ni du mal des autres.

La modestie ajoute au mérite et fait pardonner la médiocrité.

Si tu es monté, fais en sorte qu'on ne désire point de te voir tombé.

La calomnie diffère de la médisance en ce que celle-ci publie le mal d'autrui, et que l'autre l'invente.

Le moyen de rembarrer la calomnie de ses ennemis, c'est de vivre d'autre façon qu'ils ne

sauraient dire, et meilleure qu'ils ne sauraient penser.

On guérit de coups de couteau, on ne guérit pas de coups de langue.

Ce qui manque en France en tout genre, c'est le sentiment et l'habitude du respect, et l'on y passe bien vite de l'examen qui peut éclairer à l'ironie qui réduit tout en poussière.

Être capable de respect aujourd'hui est aussi rare qu'en être digne.

Tout railleur est vain ou méchant.

Le ridicule est l'arme favorite du vice : c'est par elle qu'attaquant, dans le fond des cœurs, le respect qu'on doit à la vertu, il éteint enfin l'amour qu'on lui porte.

Ne riez ni longtemps, ni souvent, ni avec excès.

Rien de plus sot qu'un sot rire.

Il ne faut jamais hasarder la plaisanterie même la plus douce et la plus permise, qu'avec des gens polis ou qui ont de l'esprit.

Il est plus facile de jeter du ridicule sur une belle action que de l'imiter.

Le silence est la plus belle qualité de l'ignorant, et ce n'est pas être ignorant que de l'avoir.

Un homme indiscret est une lettre décachetée; tout le monde peut la lire.

En tout temps et partout l'art le plus nécessaire
N'est pas de bien parler, mais de savoir se taire.

Si tu veux qu'une chose soit secrète, ne la dis pas ; si tu ne veux pas qu'on la sache, ne la fais pas.

Mon secret est mon esclave ; s'il m'échappait il serait mon maître.

La maxime la plus sage à l'égard des secrets est de n'en point écouter et de n'en point dire.

Le secret le mieux gardé est celui qu'on ne dit pas.

Souvent on se repent d'avoir parlé, jamais de s'être tu.

Vous ne pouvez pas garder votre secret ; quelle raison avez-vous de vous plaindre qu'un autre à qui vous l'avez confié le publie ?

Prenez garde à ce que vous dites, et en quel temps.

Toute révélation d'un secret est la faute de celui qui l'a confié.



ÉTUDE.—INSTRUCTION.

Étudiez, non pas pour savoir plus, mais pour savoir mieux que les autres.

Mon fils, dès votre premier âge aimez à vous instruire, et vous acquerrez une sagesse qui vous durera jusqu'à la vieillesse.

ÉTUDE. — INSTRUCTION.

L'étude doit être ce qu'elle est pour l'homme sage et sensé, un moyen de devenir meilleur.

Consacrez votre temps à l'étude, et vous éviterez tout ennui, tout dégoût de la vie; vous ne serez ni à charge à vous-même, ni inutile aux autres.

Les lettres et les arts non seulement embel-

lissent la vie heureuse, mais soulagent toutes sortes d'infortunes, apaisent les douleurs de l'exil, de la prison.

L'étude est la nourriture des jeunes gens et la consolation des vieillards; elle est un sûr préservatif contre l'ennui, parce que le temps s'écoule agréablement avec elle. Elle nous empêche d'être à charge à nous-même et inutile aux autres; elle nous procure la compagnie des gens de bien et beaucoup d'amis.

L'ignorance est un état d'enfance perpétuelle; l'homme instruit peut bien n'être pas heureux, mais il sait, plus que l'ignorant, ce qu'il doit faire pour sortir du malheur.

L'éducation est comme une maîtresse douce et insinuante, qui s'applique à faire goûter ses instructions en parlant toujours raison, et qui ne tend qu'à rendre la vertu plus facile en la rendant plus aimable.

L'ignorance, mère de la paresse, conduit à la débauche, et de la débauche à la misère.

L'ignorance est une rosse qui fait broncher celui qui la monte et qui fait rire de celui qui la mène.

S'occuper c'est savoir jouir ;
L'oisiveté pèse et tourmente.
L'âme est un feu qu'il faut nourrir,
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente.

Il faut lire pour s'instruire, pour se corriger et pour se consoler.

Le corps s'engraisse à force de dormir, mais l'esprit augmente à force de veiller.

Écoute l'opinion des autres, mais ne renonce pas pour cela à la tienne, et fais ensuite ce que tu jugeras de plus utile.

A force de vouloir tout savoir, il arrive assez souvent qu'on ne sait rien.

Il faut, dans le savoir, préférer l'utile au brillant.

Si vous ne vous levez matin, jamais vous ne ferez des progrès dignes de vous. Si vous ne vous réservez des heures pour la lecture, sans jamais souffrir qu'aucune affaire ou dissipation s'en empare, vous verrez vos jours se passer sans profit, et insensiblement s'éteindra en vous cette précieuse émulation par laquelle on peut obtenir les pures et constantes jouissances qui résultent de l'approbation de soi-même et des hommes de bien.

Une bonne tête vaut mieux que cent bras.

Le vrai sage est celui qui apprend de tout le monde.

L'esprit ne donne pas de la raison ; le bon sens donne souvent de l'esprit.

Les bons écouteurs ressemblent aux bons ménagers, ils font leur profit de tout.

L'éducation devrait être regardée partout comme une partie principale de la législation. Les peuples modernes s'occupent assez de l'instruction qui ouvre l'esprit, et trop peu de l'éducation qui forme le caractère. Les anciens y pensaient plus que nous : aussi chaque peuple avait un caractère national qui nous manque. Nous livrons l'esprit à l'école et le caractère au hasard.

Qui apprend la science et ne pratique pas ce qu'elle enseigne, ressemble à celui qui laboure et qui ne sème pas.

Il faut plutôt s'attacher à embellir l'âme que le corps.

L'instruction est l'ornement du riche et la richesse du pauvre.

L'instruction fait tout; c'est la source féconde
De l'ordre, du repos et du bonheur du monde.

L'instruction, sans doute est un grand avantage;
Plût au Ciel qu'on en fît toujours un bon usage!

Apprenez comme si vous ne saviez rien, et craignez surtout d'oublier ce que vous avez appris.

Il faut chercher soigneusement à s'instruire pour n'être ni trop timide ni trop hardi par ignorance.

Il ne faut pas avoir honte de demander ce qu'on ne sait pas.

A mesure qu'on avance en âge, on a plus besoin d'occupation pour éviter l'ennui. Ainsi il faut des jeux aux enfants, des plaisirs aux

jeunes gens, de l'étude ou des affaires aux hommes faits.

Ne méprisons pas le temps pendant que nous l'avons, pour le regretter éternellement quand nous ne l'aurons plus.

La vue des belles choses, l'admiration qu'elles excitent, les réflexions qu'elles produisent, les connaissances qu'elles donnent, la sensibilité qu'elles causent, les découvertes qu'on y ajoute, deviennent des sources intarissables de plaisirs.

Si nous négligeons de nous instruire nous nous condamnons à la triste société des hommes médiocres.

Parler c'est dépenser; écouter c'est acquérir.

Songez à faire un usage utile des premières années. Pendant que les caractères s'impriment aisément, ornez votre mémoire de choses

précieuses ; pensez que vous faites la provision de toute votre vie.

La bêtise est l'absence de l'esprit, comme la sottise est celle du jugement.

Le jugement est la faculté qui nous fait discerner en toutes choses le bon et le mauvais.

Les sots admirent tout dans un auteur estimé.

L'esprit qui ne conduit pas à l'honnêteté est le plus pernicieux des présents.

L'esprit sans jugement est un flambeau dans la main d'un fou.

Le véritable esprit doit avoir les qualités du diamant ; il doit être brillant et solide.

Le propre de l'esprit est d'enfanter aisément

des choses agréables ; mais il n'appartient qu'au génie d'en produire d'utiles.

L'ennui qui dévore les hommes, au milieu même des délices, est inconnu à ceux qui savent s'occuper par la lecture.

Une grande pauvreté d'action se trouve souvent jointe à la plus grande richesse de paroles.

Le silence est le parti le plus sûr pour celui qui se défie de soi-même.

Pour bien parler il faut parler peu.

Entendre d'abord et parler après.

Le talent le plus rare et le plus nécessaire,
C'est de parler à temps et de savoir se taire.

On a souvent tort par la façon dont on a raison.

En général, les gens qui savent peu, parlent beaucoup ; et les gens qui savent beaucoup parlent peu.

Ceux qui veulent toujours avoir raison sont presque toujours des gens peu raisonnables.

Il ne suffit pas d'avoir raison ; c'est la gâter que de la soutenir d'une manière brusque et hautaine.

Ne répondez point avant que d'avoir écouté, et n'interrompez point une personne au milieu de son discours.

Ne disputez pas avec un grand parleur et ne mettez pas davantage de bois dans son feu.

Celui qui séduit un juge par les prestiges de

son éloquence, me paraît plus coupable que celui qui le corrompt à prix d'argent.

Une parole dite en son temps vaut mieux qu'un long discours dit trop tard.

La véritable éloquence consiste à dire tout ce qu'il faut et à ne dire que ce qu'il faut.

Les anciens n'ont connu que l'éloquence judiciaire et politique : l'éloquence morale, c'est-à-dire l'éloquence de tout temps, de tout gouvernement, de tout pays, n'a paru sur la terre qu'avec la loi évangélique. Cicéron défend un client, Démosthènes combat un adversaire, ou tâche de rallumer l'amour de la patrie chez un peuple dégénéré. L'un et l'autre ne savent que rallumer les passions, et fondent toutes leurs espérances de succès sur le trouble qu'ils jettent dans les cœurs. L'éloquence de la chaire a cherché les siens dans une région plus élevée. C'est en combattant les mouvements de l'âme qu'elle prétend séduire ; c'est en apaisant toutes les passions qu'elle s'en veut faire écouter.

Dieu et la charité, voilà son texte, toujours le même, toujours inépuisable. Il ne lui faut ni les cabales d'un parti, ni des émotions populaires, ni de grandes circonstances pour briller. Dans la paix la plus profonde, sur le cercueil du citoyen le plus obscur, elle trouvera ses mouvements les plus sublimes ; elle saura intéresser pour une vertu ignorée ; elle fera couler des larmes pour un homme dont on n'a jamais entendu parler. Incapable de crainte et d'injustice, elle donne des leçons aux rois, mais sans les insulter ; elle console le pauvre, mais sans flatter ses vices. La politique et toutes les choses de la terre ne lui sont point inconnues ; mais ces choses, qui faisaient les premiers motifs de l'éloquence antique, ne sont pour elle que des raisons secondaires ; elle les voit des hauteurs où elle domine, comme un aigle aperçoit, du sommet de la montagne, les objets abaissés de la plaine.

Le meilleur compagnon pour passer le temps est un livre.

Un livre est une lettre écrite à tous les amis inconnus qu'on a dans le monde.

Les livres sont à l'âme ce que la nourriture est au corps.

Aimer à lire, c'est faire un échange des heures d'ennui qu'on doit avoir en sa vie, contre des heures délicieuses.

En lisant pour la première fois un bon livre, on doit éprouver le même plaisir que si on faisait un nouvel ami ; relire un livre qu'on a lu, c'est un ancien ami qu'on revoit.

Heureux celui qui sait ajouter de bons livres au petit nombre de ses amis ; qui souvent s'éloigne du monde pour jouir de leur paisible entretien, et toujours en rapporte plus de sérénité, de courage et d'espérance.

Un livre est un ami complaisant que l'on trouve et que l'on quitte quand on veut.

La lecture charme les maux ; elle console des malheurs.

Applique-toi à la lecture, à l'exhortation, à l'instruction, en attendant que je vienne.



TEMPÉRANCE.—MODÉRATION.

La tempérance est la santé de l'âme et du corps.

La modération dans les plaisirs en fait le charme et la durée.

TEMPÉRANCE.— MODÉRATION.



La tempérance est un arbre qui a pour racine le contentement de peu, et pour fruit le calme et la paix.

Être sobre n'est pas une grande vertu, mais c'est un grand défaut que de ne l'être pas.

L'intempérance en a tué plusieurs, mais l'homme sobre prolonge ses jours.

Les pauvres ont la santé, et les riches les remèdes.

Il n'y a point de gens qui perdent plus tôt la santé que ceux qui ont trop soin de la conserver.

La santé est de tous les trésors le plus précieux ; il est souvent le plus mal gardé.

Les deux meilleurs médecins pour les gens aisés, sont la diète et l'exercice.

Celui qui mange peu aura un sommeil de santé ; il dormira jusqu'au matin et son âme se réjouira en lui-même.

La propreté est à l'égard du corps ce qu'est la décence dans les mœurs ; elle sert à témoigner le respect qu'on a pour la société et pour soi-même.

La propreté est la coquetterie des gens sages.

Le défaut de propreté est une négligence qui n'admet point d'excuse. Partout où l'eau ne se paie pas, tout le monde a certainement le pouvoir d'être propre.

La propreté est la parure qui convient le mieux à la vieillesse.

N'excitez point à boire celui qui aime le vin, car le vin en a perdu plusieurs.

L'ivrognerie est la peste de notre siècle.

Point d'excès à table ; l'intempérance et l'ivresse ruinent le tempérament, dégradent l'âme, obscurcissent l'intelligence.

Alexandre tua son ami Clitus dans un accès d'ivresse.

L'insomnie et les tranchées sont le partage de l'homme intempérant.

A quoi peut-on comparer un homme ivre? A un noyé, à un fou et à un furieux : la première fois qu'il boit il devient fou; la seconde, il entre en fureur; et à la troisième il est noyé.

Le vin pris modérément est la joie de l'âme et du cœur.

Le vin pris avec excès est l'amertume de l'âme.

L'ivrognerie inspire l'audace; elle fait tomber l'insensé, elle ôte la force et cause les blessures de plusieurs.

Si tu veux un remède pour l'ivrognerie, ouvre les yeux et regarde l'ivrogne.

Le fruit de l'ivrognerie est qu'elle flétrit

d'une honte perpétuelle en présence de tout le monde.

Les effets de l'ivresse sont souvent funestes; il n'est pas de poison qui tue plus certainement que les liqueurs fortes.

L'habitude de boire a réduit souvent les plus grands génies à un état d'imbécillité.

L'ivrognerie est non seulement un vice abominable, mais elle est encore la source de la plupart des autres vices. Il n'est point de crime que ne puisse commettre un ivrogne pour l'amour des liqueurs: on a vu des mères vendre les habits de leurs enfants, vendre leurs aliments pour acheter un malheureux verre de liqueur.

Les ivrognes sont sujets à de fréquentes inflammations de poitrine, à des pleurésies qui souvent les emportent à la fleur de leur âge. S'ils y échappent, plus tard ils tombent, longtemps avant l'âge de la vieillesse, dans toutes

ses infirmités, et surtout dans l'asthme qui les conduit à l'hydropisie de poitrine. Heureusement la société ne perd rien en perdant des sujets qui la déshonorent et dont l'âme abrutie est, en quelque façon, morte longtemps avant le corps.

Quel triste spectacle nous donnent ces jeunes gens à peine sortis de l'enfance et qui ont déjà tous les défauts et les vices de l'âge mûr !

La paresse, la dissipation, le jeu, la débauche, et une mauvaise santé, fruit de leurs funestes habitudes, se laissent voir dans tous leurs traits. L'usage immodéré du vin, des liqueurs, du tabac, leur ôte cet air de fraîcheur qui est l'attribut de l'adolescence.

Ces jeunes gens ont, en général, des physionomies particulières où se peignent des âmes blasées, sans énergie pour le bien, des cœurs froids, passionnés sans plaisir ; indices qui annoncent le dépérissement de la race.

Et cependant la plupart ne manquent ni d'intelligence, ni de courage dans certaines occasions ; mieux dirigés, ils auraient pu être

heureux, être utiles aux autres et honorer leur pays. En suivant de bons exemples, une belle carrière pouvait s'ouvrir devant eux. Mais qu'espérer de ces êtres déjà flétris, livrés à tous les désordres, et qui ont perdu, avec le goût de l'instruction, le sentiment du beau et du bon? Une vie honteuse, passée dans la misère, dans le libertinage, ne tarde pas à les conduire au tombeau : heureux quand ils ne terminent pas leur carrière dans les prisons ou par le suicide!

Comment concevoir que des êtres humains puissent s'adonner au vin et aux liqueurs fortes, au point de s'abrutir et de perdre la raison, le plus bel apanage de l'homme?

Des lois sévères, des peines corporelles devraient punir ceux qui se dégradent ainsi. Ne savent-ils pas qu'outre le mépris qu'ils inspirent, ils ruinent leur santé et laissent dans la misère leurs femmes, leurs enfants, leur famille?

Il y aurait un moyen de combattre cette

passion dangereuse : ce serait de repousser ceux qui s'y livrent et de donner, partout et toujours, la préférence sur ceux-ci aux domestiques, aux ouvriers, aux employés sobres, modérés, économes.

Il est peu de ces individus livrés à la boisson, dont l'intempérance n'abrége les jours ou n'occasionne des malheurs irréparables. Les journaux viennent, chaque jour, révéler à ce sujet des faits nouveaux : en voici quelques-uns qui pourront servir de leçon à ceux qui se laissent entraîner par ce funeste penchant.

I

Une femme encore jeune, accompagnée de deux petites filles, dont la plus âgée avait environ cinq ans, se promenait au bord du canal. Tout à coup elle y jette les deux enfants, et s'y précipite ensuite elle-même. Heureusement elle fut aperçue des surveillants qui parvinrent à la retirer de l'eau ainsi que les petites filles.

On ne tarda pas à reconnaître que cette femme était dans un état complet d'ivresse. C'est à cet état sans doute qu'il faut attribuer l'acte qu'elle a commis, car les deux enfants étaient les siens ; ils ont été reconduits chez leur père.

II

Un ouvrier menuisier, employé aux travaux d'une maison en construction, s'enivra dans un cabaret du voisinage. Hors d'état de regagner sa demeure, il voulut passer la nuit dans son atelier, au troisième étage de la maison en construction ; mais, en essayant d'y parvenir, il est tombé, et cette chute a occasionné sa mort. Ses camarades, en se rendant le lendemain à leur travail, ont trouvé son cadavre. Un médecin, appelé aussitôt, a reconnu et constaté les causes de cet événement.

III

Arthur Wood a été exécuté à Dundée, pour

avoir assassiné son fils. Ce malheureux a protesté jusqu'au dernier moment de son innocence, en assurant qu'il n'avait pas la moindre connaissance du crime qu'on lui imputait; mais les preuves étaient si évidentes, qu'on n'a pu lui faire grâce.

Monté sur l'échafaud, il a dit que son sort était le résultat de mauvaises habitudes contractées de bonne heure au cabaret, et particulièrement de la coutume qu'il avait prise dans sa jeunesse de se *griser* le samedi soir et le dimanche matin.

IV

Il y avait à peine quelques jours qu'un jeune ouvrier paraissait en cour d'assises comme accusé d'avoir tué son frère à la suite d'une dispute de cabaret, que déjà le nommé Jean Coudy, Auvergnat, marchand de charbon de bois, était appelé devant le jury pour répondre d'un fratricide commis dans des circonstances semblables. A la suite de fréquentes libations par lesquelles on avait fêté le premier jour de

l'an, Jean Coudy se prit de dispute, chez un marchand de vin, avec son frère Antoine, et lui asséna sur la tête un violent coup de battoir, dont le malheureux eut le crâne brisé. La victime expira à deux heures du matin. Jean Coudy a manifesté les plus sincères regrets.

V

Un ouvrier cordonnier, nommé Jean Ploifon, avait coutume de se livrer presque chaque jour à des excès qui, en absorbant ses facultés, le mettaient dans l'impossibilité de se conduire, et d'avoir même la conscience de ses actions. Cet homme était demeuré veuf depuis quelque temps, et sa jeune épouse en mourant lui avait laissé un pauvre petit enfant qui avait atteint l'âge de vingt mois.

Ploifon aimait sa femme, et tant qu'elle avait vécu, il s'était efforcé de dominer sa funeste habitude; mais depuis sa mort, soit qu'il se trouvât plus libre et ne craignît plus une surveillance et des reproches de tous les instants, soit que, comme il le prétendait lui-même,

son but fût seulement de s'étourdir, il était rare que dès le matin il ne se trouvât pas dans un état de complète ivresse.

Alors, il abandonnait son domicile et parcourait les cabarets des environs, ne songeant pas à son enfant, dont les sourdes plaintes causées par la faim et le froid n'étaient entendues d'aucun voisin, dans une maison habitée tout entière par des artisans, quittant la plupart leur demeure dès l'aube pour se livrer à leurs travaux.

La nuit venue, cependant, Ploifon regagnait en trébuchant sa petite chambre, et là, l'instinct paternel aidant, il réchauffait de son mieux son pauvre enfant et lui faisait prendre quelque nourriture.

Mais un jour, son absence avait été plus longue qu'à l'ordinaire; l'intensité du froid avait redoublé, et le pauvre petit, débilité déjà par les souffrances du jour précédent, avait à peine poussé une plainte. Quand Ploifon rentra, il le trouva mort.

L'état d'ivresse de ce malheureux ne lui permit pas de reconnaître tout d'abord l'étendue de son malheur et de son crime; mais le matin, les voisins, attirés à ses cris, virent, en

entrant dans sa chambre, un désolant tableau : dans ses bras il étreignait le cadavre violâtre et glacé de son enfant ; il cherchait à le rappeler à la vie sous ses pleurs et sous ses baisers ; soins inutiles! la mort avait depuis douze heures raidi le cadavre.

VI

Un jeune garçon apprenti, âgé de dix ans et demi, avait contracté l'habitude de boire des liqueurs fortes, et souvent il y était excité par les ouvriers avec lesquels il travaillait.

Un jour, cet enfant alla faire une commission pour son patron : ayant pu économiser un sou, il résolut de ne pas rentrer à l'atelier sans l'avoir dépensé chez un épicier. Le garçon de boutique, qui connaissait l'enfant pour être du voisinage, lui servit pour un sou d'eau-de-vie, mais celui-ci se plaignit aussitôt de n'avoir pas bonne mesure. « A cela ne tienne, lui répond le garçon en lui servant une plus grande quantité de cette liqueur ; bois sans prendre haleine, tu en sentiras mieux le goût et la qualité. »

Le malheureux enfant avala tout ce que contenait le verre, c'était la seizième partie d'un litre; tout à coup il montra une gaîté folle; puis, peu après, il ressentit une chaleur intense dans l'estomac et se vit en proie à un violent délire. Transporté immédiatement à l'hôpital, il y mourut au milieu d'affreuses convulsions.

VII

Les ouvriers d'une voiture de déménagement rentraient des meubles; un homme pris de vin s'était, pendant ce temps, installé dessous la voiture et s'arrangeait commodément dans la paille qui s'y trouvait amoncelée. Lorsque les ouvriers eurent fini, ils firent avancer la voiture sans avoir aperçu notre homme qui s'était endormi d'un profond sommeil. Malheureusement ses jambes se trouvaient sous la roue et elles furent écrasées.

VIII

Un malheureux ouvrier qui avait reçu à titre

d'étrennes une bouteille d'eau-de-vie, l'avait bue tout entière en quelques instants. Presque aussitôt il est tombé comme frappé de la foudre, et tous les efforts de la science ont été inutiles pour le rappeler à la vie.

IX

W. Regan, marié depuis douze ans et père de six enfants, était rentré ivre chez lui. Non content d'exiger de sa femme le dernier sou qui lui restait, il avait emporté quelques effets de cette malheureuse afin de les mettre en gage, et de satisfaire sa passion pour les liqueurs. A son retour il l'accabla d'injures; elle voulut le calmer, mais le misérable, hors de lui, s'empara d'un couteau et lui en porta un coup violent dans la tête.

X

Une catastrophe épouvantable est arrivée au village de Gentilly, près Paris. Un ouvrier carrier rentra chez lui vers dix heures du soir,

dans un état voisin de l'ivresse. Arrivé dans sa chambre, il voulut emplir une bouteille de poudre, pour s'en servir le lendemain à faire sauter la mine dans la carrière. Il prit à cet effet une chandelle, et l'approcha du baril de poudre que les ouvriers carriers ont toujours à leur disposition, et qui en contient de cinq à dix kilogrammes; il n'eut pas plus tôt découvert ce baril, qu'une étincelle tomba dedans et y mit le feu.

Alors une épouvantable détonation se fit entendre; les habitants du village furent saisis de frayeur. La toiture de la maison était complétement enlevée; le plafond du troisième étage était tombé sur le parquet du second, et le malheureux qui était la cause involontaire de cet accident était étouffé sous les décombres.

Il est constant qu'aux États-Unis, l'ivrognerie produit les trois quarts des crimes, et que ce vice entre pour plus des deux tiers dans les causes de la misère. Il y meurt chaque année 37,000 individus par suite d'excès de boisson.

On évalue, en Angleterre, à 95,000 le nombre des personnes poursuivies pour crimes et délits. Les quatre cinquièmes de ces crimes peuvent être imputés à l'habitude de boire avec excès. On emprisonne chaque année 15,000 hommes et 10,000 femmes par suite d'ivresse.

Sur 490 aliénés admis dans l'hôpital des fous à Liverpool, on a constaté que 257 s'étaient attiré cette terrible maladie par leur intempérance.

Le tabac procure un genre d'ivresse qui a de graves inconvénients. Ceux qui fument sont imprégnés de l'odeur du tabac; cette odeur se communique aux meubles, aux vêtements. Les fumeurs sont dans le cas de mettre le feu dans les magasins, dans les écuries, etc.

Quant à l'ivresse qu'ils se procurent ainsi, elle n'est que passagère; il faut qu'ils la renouvellent sans cesse et qu'ils augmentent la dose de tabac.

Cette habitude pernicieuse fait naître une foule de maladies. Le tabac attaque la poitrine,

les poumons, le cerveau, mais surtout l'estomac. On voit, par les registres des hôpitaux, qu'un grand nombre de malades périssent avant l'âge par l'usage abusif du tabac.

La dépense qu'entraîne la coutume de fumer n'est pas sans quelque importance. Il en coûte, à un homme habitué au tabac, plus de 100 francs par an pour satisfaire ce seul besoin.

Dans le XVI[e] siècle, Pierre Columbell manifesta l'aversion que lui inspirait cette herbe *sale et puante*, en léguant ses biens à son fils sous la condition expresse qu'en aucun temps de sa vie *il ne prisera ni fumera du tabac.*

Le pape Urbain XIII, par sa bulle de 1604, prononçait l'excommunication de ceux qui prendraient du tabac en poudre dans l'intérieur de l'église.

Dans une ville d'Angleterre, les demoiselles se sont engagées à ne pas épouser les garçons qui auraient de mauvaises habitudes, et entre autres ceux qui feraient usage de tabac.

Dans une autre ville considérable, on a défendu de fumer dans les rues.

On refuse, dans plusieurs grandes fabriques, d'employer les ouvriers qui ont cette malheureuse habitude.

Un magasin renfermant 1,200 balles de coton d'une valeur de 360,000 fr. a été incendié à Liverpool par l'imprudence d'un ouvrier qui a oublié ou laissé tomber sa pipe sur une balle de coton.

Deux ouvriers, fumeurs, ont mis le feu à une meule de foin ; ils ont été condamnés pour ce fait.

Un jeune homme du village de Chaussidoux, près Aubusson (Creuse), étant venu en ville, acheta deux onces de poudre qu'il mit dans sa poche de côté. Quelques heures après, il eut la fantaisie de fumer; mais n'en ayant pas l'habitude, et s'apercevant sans doute que la pipe l'incommodait, il la mit dans la poche où était la poudre sans avoir eu la précaution

de l'éteindre. Quelques instants après cette imprudence, la poudre prit feu avec explosion.

Un grand malheur est arrivé à la houillère *la Vieille-Espérance*, à Seraing. Une explosion terrible, telle qu'on n'en a jamais vu, a eu lieu dans cette houillère ; cinquante-sept cadavres et vingt blessés au moins en ont été retirés. Ce malheur a été causé par l'imprudence d'un ouvrier qui fumait dans la mine.

Un accident sérieux est arrivé à Kimbolton à un jeune homme de 14 à 15 ans. Il paraît qu'il avait ses poches remplies de poudre de chasse et de capsules de fusil à percussion, et qu'une étincelle de son cigare y a mis le feu. L'explosion a été terrible, et ce malheureux a été brûlé d'une manière affreuse.

Le sieur Duhaut, menuisier, était rentré, contrairement à ses habitudes, dans un état complet d'ivresse. Il se coucha et il paraît qu'il eut l'imprudence de garder dans son lit sa pipe

allumée. Le lendemain matin, un de ses voisins entendit des gémissements étouffés sortir de sa chambre ; la clef était à la porte ; il ouvrit et trouva Duhaut à demi consumé dans son lit. Les draps, les toiles des matelas, ainsi qu'une couverture en coton, étaient tout à fait embrasés et avaient grillé à petit feu ce malheureux, qui n'avait pu, sans doute, se soustraire à ce supplice à cause de la suffocation produite par la fumée. On l'a transporté à l'hôpital; mais il est mort presque aussitôt.

Deux personnes sont mortes à Londres à la suite d'ulcères à la gorge, causés par l'excès du tabac à fumer.

Il faut reconnaître que, si le tabac est utile à certaines personnes, il en est bien d'autres, en revanche, qui en usent sans nécessité, soit pour se conformer à la mode, soit pour se procurer, par ce moyen, une distraction qui pourrait être, on en conviendra sans peine, beaucoup mieux choisie.

L'incendie du théâtre du Vaudeville a été

causé par des ouvriers qui fumaient et avaient jeté leurs cigares par terre.

Un fumeur anglais a été condamné au paiement de 40 liv. st. pour consommation excessive de cigares. Il a été prouvé que ce fumeur en usait pour 8 schillings (10 fr.) dans un jour.

Les jeunes gens, et particulièrement ceux d'une complexion délicate, ne devraient jamais fumer. L'usage du tabac donne des maux de tête, des vertiges, des nausées, des diarrhées; il occasionne des crachements fréquents, et amène en définitive la phthisie.

Le tabac est quelquefois utile dans les lieux humides et malsains; mais il fait toujours du mal aux personnes d'un tempérament sec et nerveux, qui ont un estomac faible et une constitution délicate, particulièrement aux jeunes gens pléthoriques et asthmatiques.

Nous ferons observer, à l'appui de ces remarques, que quelques gouttes de l'huile distillée des feuilles de tabac sont un poison violent.

Le tabac est un poison pour les gens de lettres, surtout le tabac pris en fumée.

Le tabac occasionne des polypes à l'estomac.

Il s'est fait, dans la société moderne, un étrange renversement de toutes les idées les plus simples. Autrefois nos pères travaillaient six jours de la semaine, et le septième, après avoir rendu au Créateur le culte auquel l'homme est obligé, ils le consacraient aux plaisirs innocents, aux jouissances de famille et de société. Aujourd'hui une multitude d'ouvriers travaillent le dimanche et prennent le lundi un repos qui se prolonge souvent jusqu'au mercredi. Ils s'inquiètent fort peu de

leurs devoirs religieux ; l'heure des offices les trouve accoudés sur leurs métiers, et tel ne pense au dimanche que parce que c'est la veille du lundi. Ce jour-là, tout change : les ateliers sont vides, les métiers délaissés ; les cabarets, les caves s'emplissent; le vin coule à longs flots, et le soir on ne peut faire un pas sans entendre hurler à tue-tête autour de soi des chants bachiques et obscènes. Les patrouilles ne peuvent suffire à ramasser ceux que leurs jambes affaiblies ont laissés sur la voie publique. On est réveillé la nuit par les cris : *à la garde !* et les hurlements et les jurements ne cessent que quand les assaillants se sont endormis côte à côte dans la fange du ruisseau, ou ont été péniblement traînés au violon. Très souvent il arrive qu'un malaise, suite inévitable de ces orgies, empêche l'ouvrier de reprendre sa besogne le mardi matin, et alors on recommence à boire le soir, parce que ce n'est plus la peine de se rendre à l'atelier, et voilà comme on se dispose au travail du mercredi. Et ceci n'est point un tableau inventé à plaisir. Quel est le chef de maison qui, pressé par des commandes importantes et nombreuses, ne vous a point répété cent fois : « Je suis au désespoir de

vous faire attendre; mais je n'ai personne sous mes ordres aujourd'hui : mes gens sont répandus dans les cabarets depuis avant-hier. Demain peut-être j'aurai du monde et je penserai à vous. » C'est vraiment déplorable !

Et quels sont ces hommes qui usent si largement de la vie, qui prodiguent ainsi des jours précieux, qui jettent si facilement l'argent par les fenêtres? Je vais vous les faire connaître. Cet ouvrier qui vient de boire en deux jours le fruit de son travail de la semaine, a une femme qui gémit à la maison et des enfants déguenillés qui demandent du pain et qui grelottent près d'un feu non alimenté. Cet autre que vous voyez rentrer aviné, après deux jours de débauches, va battre sa femme qui se permettra quelques reproches, et brisera le peu de meubles de son habitation. Celui-ci laisse mourir sur la paille ses vieux parents. Celui-là est couvert de dettes et sera au premier jour mis à la porte par son propriëtaire, lassé d'attendre le prix de son loyer. Pour tous viendront bientôt les mauvais jours. Leur corps miné par les excès se refusera au travail ; une vieillesse prématurée les affligera, et alors il faudra tendre la main. Peut-être en rencontrerons-nous plus

d'un sur les bancs de la police correctionnelle. Que leur reste-t-il de cette vie animale? Des remords, d'inutiles regrets. Puisse ce tableau, crayonné d'après nature, arrêter quelques hommes sur le penchant de leur ruine!

Les Lacédémoniens, pour détourner leurs enfants de l'ivrognerie, faisaient exposer un esclave ivre sur la place publique. Quoi de plus propre, en effet, pour inspirer l'horreur de ce vice, que de mettre sous les yeux le triste spectacle d'un homme que le vin a privé de sa raison, de faire remarquer toute la laideur d'un état où l'on ressemble plus à une bête qu'à un homme, de rendre témoin de toutes les extravagances dont alors on est capable!

Le tort que se font les ouvriers en chômant le lundi est très considérable; la plupart de ceux qui ne travaillent pas ce jour ne se doutent pas de l'étendue du dommage qui en résulte pour eux. Voici quelques calculs qui leur en donneront une idée.

L'ouvrier qui gagne 1 fr. 50 c. par jour et qui ne travaille pas le lundi, perd donc 52 jours

qui auraient dû lui procurer. . . . . 78 fr.

Si on ajoute à cette somme la dépense extraordinaire qu'il fait chaque lundi et qui peut bien être évaluée, pour toute l'année, à la même somme de. 78

on trouvera une perte annuelle de. . . 156 fr.

Mais cela ne se borne pas à cette somme : la perte des effets et les excès élèvent bien la dépense à 200 francs.

Il ne s'agit ici que des célibataires. Les pères de famille perdent bien davantage, parce que leur absence de la maison fait naître quelquefois chez eux des désordres dont les suites sont incalculables.

Si ceux qui consacrent le lundi à un repos dont ils n'ont pas besoin voulaient travailler ce jour et mettre à la caisse d'épargne la somme qu'ils gagneraient et celle qu'ils auraient dépensée, ils verraient bientôt (tous sont à même de faire ce calcul) qu'au bout de quelques années, il leur resterait une somme suffisante pour doter une fille ou pour exempter du service militaire le fils qui est destiné à devenir leur soutien.

L'exposé suivant pourra donner une idée des pertes que de mauvaises habitudes occasionnent à un ouvrier.

LE CABARET.

Eau-de-vie le matin, chaque jour.	20 centimes.	par an.	250 fr.
Une bouteille de vin.	50 —		

LE TABAC.

25 à 30 centimes par jour ; par an environ.	100

LE LUNDI.

En supposant une journée de 3 fr.	5 fr. par semaine et par an.	250
Et une dépense de. 2		
	Total. . .	600 fr.

C'est donc une perte de 600 francs par an pour l'ouvrier qui gagne 5 francs par jour.

On n'a pas compris, dans ce compte, d'autres dépenses dont le montant est souvent fort élevé et qu'entraînent les jeux, spectacles, billards, bals, conduites de camarades, etc.

Un ouvrier à l'âge de 18 ans peut espérer vivre encore 50 ans ; c'est donc 30,000 francs qu'il aura perdus. S'il avait placé cet argent d'abord à la caisse d'épargne et ensuite en fonds publics, les intérêts qui se seraient accumulés lui auraient procuré un capital considérable, dont il s'est volontairement privé en se livrant de bonne heure à de mauvais penchants.

Le grand remède qui est toujours innocent et toujours d'un usage utile, c'est la sobriété ; c'est la tempérance dans tous les plaisirs; c'est la tranquillité de l'esprit; c'est l'exercice du corps.

La sobriété, la modération et les bonnes mœurs donnent une vie longue et exempte de maladies.

Le goût du jeu, fruit de l'avarice et de l'ennui, ne prend que dans un esprit et dans un cœur vides.

Un sage médecin dit à ses malades : « De l'exercice, de la gaieté, point d'excès, et moquez-vous de moi. »

Les bonnes mœurs produisent la santé.

L'esclave de ses passions est plus digne de mépris qu'un esclave acheté à prix d'argent.

Le jeu est le dissipateur du bien, la perte du temps, le gouffre des richesses, l'écueil de l'innocence, la destruction des sciences, l'ennemi des muses, le père des querelles.

L'intempérance donne de courtes joies et de longs déplaisirs.

Les plaisirs qui durent trop ennuient.

Les plaisirs fatiguent plus que les affaires.

La modération est la santé de l'âme.

La modération est, pour le bonheur, ce que la tempérance est pour la santé.

Combien de gens ne peuvent se passer de ce dont ils n'ont pas besoin !

C'est une grande richesse que de se contenter de ce qu'on a.

Le sage est toujours assez riche.

Qui trop entreprend finit peu.

La modération est aux exagérés ce que l'eau est aux hydrophobes.

En fait d'opinion, les hommes ne devraient être passionnés que pour la tolérance et la modération.

Une petite impatience cause de grands troubles.

Ce que l'on obtient par l'enthousiasme, on ne le conserve que par la modération.

La sagesse consiste à prendre avec mesure
Les biens et les plaisirs que donne la nature.

Modérez-vous envers celui qui vous cause du mal, vous le confondrez.

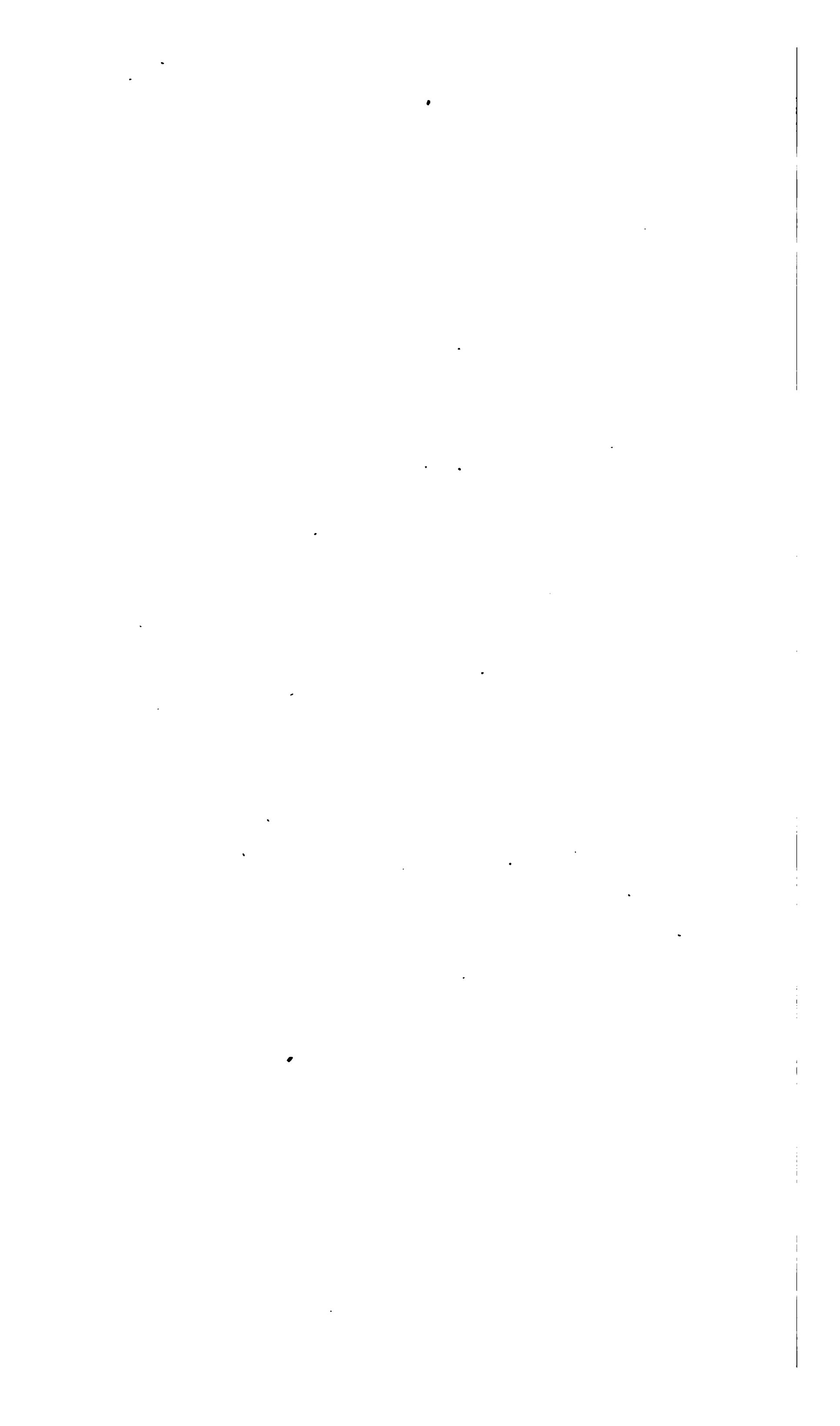


ORDRE.—ÉCONOMIE.
PRÉVOYANCE.

L'ordre dans tout est la source du bonheur.

Sans économie, aucun revenu n'est suffisant.

La prévoyance est la seconde Providence du genre humain.



ORDRE. — ÉCONOMIE. PRÉVOYANCE.



L'ordre a trois avantages : il soulage la mémoire, il ménage le temps, il conserve les choses.

Le désordre a trois inconvénients : l'ennui, l'impatience, et la perte du temps.

Régler sa dépense sur son revenu, c'est sagesse ; dépenser tout son revenu, c'est

imprudence ; dépenser plus que son revenu, c'est folie.

Si tu achètes le superflu, tu vendras bientôt le nécessaire.

L'économie est vertu dans la pauvreté, sagesse dans la médiocrité, et vice dans l'opulence.

L'industrie est le bras droit de la fortune, et la frugalité le bras gauche.

Ayez soin des deniers, les guinées se soignent assez d'elles-mêmes.

Il manque bien des choses à l'indigence ; mais tout manque à l'avarice.

Un riche qui est avare est plus pauvre qu'un pauvre qui est libéral.

C'est être riche que d'être content de peu de choses.

La plus utile et la plus honorable science et occupation à une mère de famille, c'est la science du ménage.

L'argent est un bon serviteur et un mauvais maître.

L'argent ressemble au fumier qui ne profite que quand il est répandu.

L'avarice est le châtiment du riche.

L'indigent manque de peu, l'avare manque de tout.

Ceux qui emploient mal leur temps sont les premiers à se plaindre de sa brièveté. Comme ils le consument à manger, à dormir, à de sots discours, ils en manquent pour leurs affaires.

Ceux qui en font un meilleur usage en ont de reste.

Peu de richesses bien ménagées durent longtemps, mais de grands trésors ne sont pas de durée lorsqu'on les prodigue.

Heureuse la famille qui n'a pas trop de richesses, et qui ne souffre pas la pauvreté !

L'ouvrier qui perd 5 sous par jour, soit en folles dépenses, soit en ne travaillant pas, perd en 20 ans plus de 5,000 fr. On peut dire à l'ouvrier paresseux qui après 20 ans se plaint de sa misère :— Paresseux, tu as perdu ou tu as dépensé follement 5 sous par jour, c'est 5,000 francs que tu as perdus et dissipés, et tu aurais 5,000 francs aujourd'hui dans ta poche, si tu n'avais pas dépensé ton argent et ton temps goutte à goutte, et petit à petit.

L'économie est la source de l'indépendance et de la libéralité.

Il faut semer pour moissonner.

Sois frugal, économe, et crains de t'endetter :
On se ruine bientôt à force d'emprunter.

Donnons tout au besoin, rien à la fantaisie :
On se soutient par l'ordre et par l'économie.

Si vous achetez ce dont vous n'avez pas un besoin réel, bientôt vous vendrez ce qui vous est nécessaire.

Si vous voulez devenir riche, que vos économies soient égales à votre dépense.

C'est une folie d'employer son argent à acheter un repentir.

Pensez à ce que vous faites lorsque vous vous endettez : vous donnez à un autre des droits sur votre liberté.

Les créanciers ont meilleure mémoire que les débiteurs.

L'emprunteur est esclave du prêteur, et le débiteur du créancier : ayez horreur de cette chaîne; conservez votre liberté, maintenez votre indépendance, soyez laborieux et libres, soyez économes et libres.

Épargnez pour le temps de la vieillesse et du besoin, pendant que vous le pourrez. Le soleil du matin ne dure pas tout le jour.

Le gain est incertain et passager, mais la dépense sera toute votre vie continuelle et certaine.

Les uns donnent ce qui est à eux et sont toujours riches; les autres ravissent le bien d'autrui et sont toujours pauvres.

Tel paraît riche qui n'a rien, et tel paraît pauvre qui est fort riche.

Celui-là est pauvre, quelque opulent qu'il paraisse, qui désire avoir plus qu'il ne possède.

Celui-là est riche qui reçoit plus qu'il ne dépense ; celui-là est pauvre dont la dépense excède la recette.

La prodigalité engendre la nécessité.

Il est difficile de faire tenir debout un sac vide.

Si un homme ne sait pas épargner à mesure qu'il gagne, il mourra sans avoir un sou, après avoir été toute sa vie collé sur son ouvrage.

Plus la cuisine est grasse, plus le testament est maigre.

Si vous voulez être riche, n'apprenez pas seulement comme on gagne, sachez aussi comme on ménage.

Un peu, répété plusieurs fois, fait beaucoup.

Soyez en garde contre les petites dépenses.

Acheter comptant et jamais à crédit, moyen de peu dépenser.

Avant d'acheter, se demander si réellement on a besoin de cela.

Ne pas surfaire ; les Turcs n'ont qu'un prix.

L'économe n'épargne que pour pouvoir plus donner ; l'avare n'amasse que pour pouvoir plus enfouir.

Le supplice de l'avare serait de voir l'usage que ses héritiers font de son bien.

La vie de l'avare est une comédie dont on n'applaudit que la scène qui la termine.

Les avares amassent pour faire rire leurs héritiers.

Aie soin de ton magasin, et ton magasin te nourrira.

Un sou épargné est un sou gagné.

L'épargne et la dépense mesurée sont la vraie franchise de ceux qui ne veulent pas être rongés d'usure.

L'argent ! l'argent est comme le temps : n'en perdez pas, vous en aurez assez.

Cicéron disait : J'épargne afin de pouvoir être généreux dans l'occasion.

Allez plutôt vous coucher sans souper que de vous lever avec des dettes. Gagnez ce que

vous pourrez et gardez votre gain ; voilà le véritable secret de changer votre plomb en or.

Qui ne fait pas le bien dans la prospérité, souffre davantage dans la disgrâce.

Peu de richesses, ménagées avec économie, valent mieux que de grands trésors mal employés.

Il vaut mieux être pauvre que d'avoir des richesses mal acquises.

La vraie mesure de la richesse est de n'être ni trop près ni trop loin de la pauvreté.

Donner de l'argent est souvent une chose utile, mais le bien qui en résulte n'est que passager. Il ne profite réellement qu'à celui qui donne ; celui qui reçoit a bientôt dissipé le secours, et ne se trouve pas moins embarrassé qu'auparavant.

Ce qui est d'une utilité durable, c'est de montrer aux autres ce qu'il faut faire pour n'avoir pas besoin de secours, pour devenir indépendant et se procurer quelque aisance.

L'ordre, la prévoyance, l'économie, voilà ce qu'il faut enseigner ; il faut que l'on sache bien que de petites épargnes souvent renouvelées produisent à la longue des sommes importantes.

Une caisse d'épargne est un établissement qui reçoit les petites économies et les rend, à la volonté des déposants, avec les intérêts accumulés.

Les caisses d'épargne préviennent la détresse, la misère et la pauvreté ;

Elles donnent de l'énergie, inspirent le goût du travail et des bonnes mœurs, et repoussent la fainéantise ;

Elles détournent des mauvaises habitudes ;

Elles augmentent les liens des familles, en assurant à leurs chefs les moyens de soutenir, d'élever et de placer leurs enfants ; et en leur laissant entrevoir un avenir heureux, elles en font des hommes attachés à leur pays et

disposés à remplir tous les devoirs de bons citoyens.

Les caisses d'épargne sont d'une grande utilité pour les hommes actifs, prudents et laborieux. Ils peuvent y placer une portion de leur salaire et la retirer quand ils en auront besoin et qu'elle aura été augmentée par l'accumulation des intérêts. Le produit de leurs journées ne sera point perdu en dépenses inutiles.

Un livret de la caisse d'épargne est un certificat de bonne conduite. C'est un passeport délivré au travail et à l'économie.

Ouvrir une des portes de la caisse d'épargne, c'est fermer une des portes des *enfants trouvés*. Avec les caisses d'épargne, moins de libertinage, moins d'émeutes, moins de police, moins d'hospices, moins de subventions, et moins de vols, délits, crimes, suicides, énervation physique, dégradation morale et calamités de toute espèce.

La caisse d'épargne est la mère de l'économie, le trésor des artisans, la salle d'asile du pauvre, le remède de la mendicité, le reproducteur des capitaux et le levier du crédit national.

S'il y suffit, c'est à l'ouvrier à dégager, par ses privations, le superflu du nécessaire. La privation volontaire est une vertu, la plus difficile, la plus forte et la plus productive de toutes; c'est une domination de soi-même, c'est une volonté d'indépendance, c'est un progrès vers le bien et la liberté.

Si le gain excède le besoin, même largement satisfait, l'ouvrier qui n'épargne pas est sans excuse de nécessité, sans prévoyance de la maladie et de la vieillesse, sans tendresse pour sa famille, sans pitié pour lui-même.

Les caisses d'épargne sont la providence des classes manufacturières : c'est leur maison de refuge, l'asile de leur vieillesse.

Aussitôt qu'un ouvrier est possesseur d'un capital, si petit qu'il soit, il participe à tous les bienfaits de l'ordre social. Une première économie encourage à des économies nouvelles; ces placements le rassurent contre les infirmités de la vieillesse, contre les accidents de la vie et contre les chances d'un travail qui n'est pas, dans tous les temps, également rétribué.

Une caisse d'épargne est une institution essentiellement *anti-révolutionnaire,* puisqu'elle associe le prolétaire, par ses propres œuvres, et sans spoliation ni bouleversement, au partage et aux jouissances de la propriété immobilière.

Une caisse d'épargne permet à l'ouvrier de devenir maître un jour, en achetant, avec ses petits capitaux amassés, un fonds de boutique achalandé, ou de faire les frais et achats d'un premier établissement, ou de consacrer plus tard, s'il est actif, ingénieux, entreprenant, à quelque entreprise plus fructueuse que le gain rétréci d'une manualité journalière, des

capitaux qui, éparpillés, ne suffiraient pas à cela.

« Voici, dit Franklin, la carrière qu'on peut
« ouvrir à un simple journalier : deux francs
« mis en réserve chaque mois (à peu près un
« sou par jour), capitalisés avec l'intérêt durant
« quarante ans, lui assurent un petit patri-
« moine de 3,000 francs, fruit de ses sueurs,
« sans un sacrifice sensible. »

Le père de famille peut, dans la prévoyance de la conscription et longtemps à l'avance, économiser quelques deniers pour les mettre à la bourse commune et garder un fils dont le travail soulagera ses infirmités et sa vieillesse.

La mère de famille peut préparer, par ses économies lentement amassées, un trousseau pour sa fille, ou se mettre en état de payer l'apprentissage de son fils.

La frugalité, la prévoyance, l'esprit d'ordre, telles sont les qualités dont les caisses d'épargne feront bientôt contracter l'habitude à l'ouvrier. Longtemps courbé sous le poids de l'infortune, son âme se relève; il commence à

s'estimer avec justice, puisqu'il tient ce qu'il possède du travail et de la sagesse. Ses mœurs s'améliorent, son caractère s'adoucit, son intérieur est plus calme, sa famille plus affectionnée et plus heureuse : en devenant propriétaire, il devient un membre actif de la société : il possède, il a intérêt de conserver; il goûte les bienfaits de l'ordre général, il s'y affectionne et il en sent la nécessité.

Le chemin de la fortune est dans le travail et l'économie; c'est-à-dire, ne dissipez ni le temps ni l'argent, mais faites de tous deux le meilleur usage qu'il est possible. Sans travail et sans économie, vous ne ferez rien; avec eux vous ferez tout.

Huit sous épargnés chaque jour et placés à la caisse d'épargne produisent :

Au bout d'un an,		145 fr.
—	8 ans,	1,871
—	15 ans,	3,228
—	20 ans,	4,954
—	25 ans,	7,176
—	30 ans,	10,029.

FÉLIX ET ANTOINE, OU LES DEUX OUVRIERS.

Félix, ouvrier en soie, à Lyon, visitait un jour une des salles de l'Hôtel-Dieu; il parcourait ces lieux, séjour de la douleur, où, par un contraste remarquable, le luxe de l'architecture se déploie à côté des plus grandes misères.

Il s'informait de la manière dont les malades étaient soignés, s'ils avaient de bons aliments et si on les traitait avec douceur, car souvent la bienveillance produit de meilleurs effets que les remèdes. Tout à coup quelques gémissements viennent frapper son oreille; il s'approche du lit d'où partaient ces plaintes, et après avoir causé quelques instants avec le malade, il croit reconnaître en lui un ancien camarade et se rappeler qu'ils ont travaillé ensemble il y a vingt ans. « Cela n'est pas possible, s'écrie-t-il, ce ne peut être toi mon ancien compagnon, toi que j'ai vu si jeune, si

actif, si bon ouvrier ! Et c'est dans ce triste asile que je te retrouve après une si longue séparation ! Mais je ne veux pas que tu restes ici ; je vais te faire conduire chez moi, et là tu recevras tous les soins qui te seront nécessaires. » Il le fait transporter dans une petite maison de campagne qu'il habitait, et place une garde auprès de lui. Au bout de quelques jours le malade reprend un peu de force. Félix le voyait souvent, l'engageait à prendre courage et tâchait de relever ses esprits abattus. Un jour il se hasarda à lui demander pourquoi il se trouvait dans une position aussi malheureuse : « Que t'est-il donc arrivé depuis que nous avons passé ensemble nos premières années ? »

— Je ne veux rien te cacher, lui répondit Antoine. Mon père, ancien militaire, ne fit pas comme le tien qui était un honnête artisan. Il ne m'envoya pas à l'école primaire, mais il commença par me faire apprendre un bon métier ; plus tard cependant, apercevant en moi quelques dispositions à l'étude, il voulut me donner une éducation plus relevée ; il obtint une bourse et me plaça dans un collége où j'appris le latin. Lorsque mon éducation

fut terminée, je cherchai à me procurer un emploi dans une administration; il me fut impossible d'en trouver. Je perdis mon père, et toutes mes ressources furent bientôt épuisées; j'aurais cru m'avilir en reprenant mon ancien métier; il fallut cependant m'y résoudre pour ne pas mourir de faim. Un fabricant qui avait connu mon père me prit chez lui, et je parvins à gagner de bonnes journées; mais les études que j'avais faites me donnèrent du dégoût pour le travail; la condition d'ouvrier me déplut, je voulus en sortir, et, livré à moi-même, je fis de mauvaises connaissances. On me voyait sans cesse avec mes nouveaux amis, à l'estaminet, au jeu, au spectacle. Loin d'économiser, je contractai des dettes, et un jour je fus arrêté et mis en prison. Mes créanciers se lassèrent de me payer des aliments et me rendirent la liberté. Mais que devenir? N'ayant pas de quoi payer un logement, j'errai pendant plusieurs nuits dans les rues, sans asile. Accablé par les chagrins et par les privations de tout genre que j'endurais, une fièvre ardente me saisit et j'entrai dans cet hôpital où j'ai eu le bonheur de te rencontrer. Mais, toi, mon cher ami, comment es-tu parvenu à te

procurer une si belle maison? Tu as fait, peut-être, un bon héritage, ou bien tu as été heureux dans quelque spéculation?

— Rien de tout cela ne m'est arrivé, répondit Félix. J'ai employé des moyens qui sont à la portée de tout le monde, et tu aurais pu réussir aussi bien que moi. C'est un secret que je puis t'enseigner, et le voici. Étant bon ouvrier, je gagnais 4 francs par jour; 40 sous me suffisaient pour ma nourriture et mon entretien, et je mettais 2 fr. de côté; comme je travaillais le lundi, je versais chaque semaine 12 francs à la caisse d'épargne; c'était donc 600 fr. que j'amassais par an. Pendant plusieurs années, j'ai continué à faire ce versement de 600 fr., et au bout d'une vingtaine d'années, le capital et les intérêts se sont accumulés, et j'ai eu en ma possession près de 20,000 francs. Je me suis marié et j'ai acheté cette petite maison où je vis aussi heureux que possible avec mes deux enfants. Nous espérons, ma femme et moi, pouvoir travailler encore longtemps et avoir de quoi élever convenablement notre petite famille.

— Hélas! dit Antoine, après avoir écouté

attentivement ce récit, j'ai fait précisément tout le contraire. Au lieu d'économiser, je dépensais le produit de mes journées dans des parties de plaisir. Je passais le lundi et souvent le mardi dans l'oisiveté, et je me remettais difficilement à l'ouvrage, que je ne reprenais toujours qu'avec peine. Le cabaret, le tabac, le spectacle, le jeu, absorbaient les deux tiers de mon gain, et il ne me restait, au bout de la semaine, que des regrets et des remords. Je n'avais pas la force de rompre avec mes funestes habitudes et de reprendre une vie plus régulière !

— Je vois bien, dit Félix, que tu as mené la vie la plus triste et la plus malheureuse. Où t'ont conduit ces prétendus plaisirs ? en prison et à l'hôpital. Mais tu n'as pas encore tout perdu, puisque tu retrouves un ami ; et comme tu es infirme et incapable de travailler, tu resteras dans ma maison, et tu finiras tranquillement tes jours auprès de moi.

— Grand merci, mon cher camarade, j'accepte de bon cœur ; mais la misère et les souffrances qui ont affaibli mon corps ne me permettront pas de profiter longtemps de tes

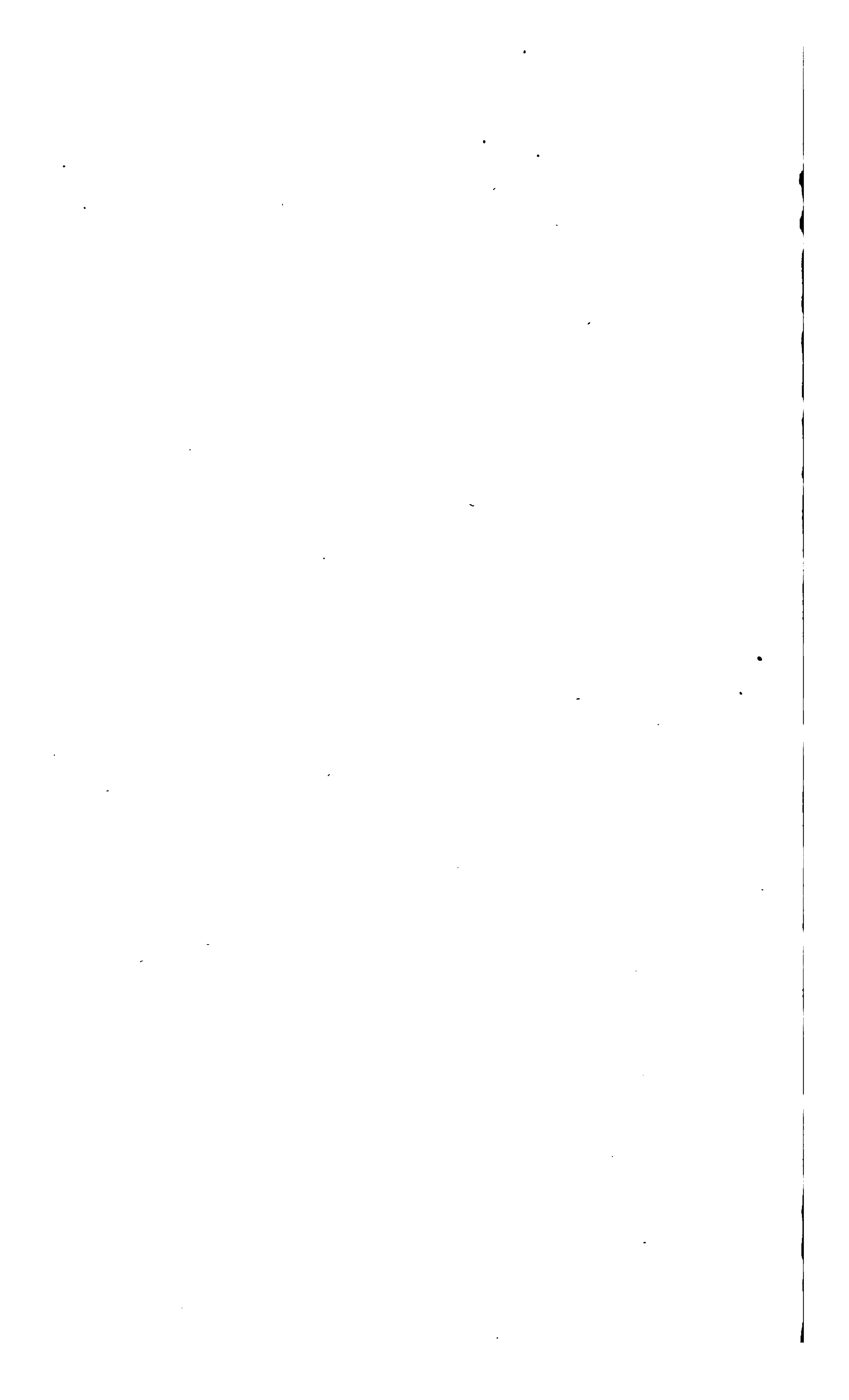
bontés. Puissent, au moins, ton exemple et le mien servir d'instruction aux jeunes gens au début de leur carrière !



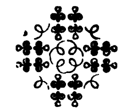
DEVOIRS DE FAMILLE.

Honorez votre père ; votre fils vous honorera de même.

Quoi de plus doux que d'avoir près de soi un être avec qui l'on ose parler comme avec soi-même !



DEVOIRS DE FAMILLE.



Le portrait d'un père n'est qu'un tableau pour des étrangers ; mais pour un fils, c'est un livre qui lui enseigne tous ses devoirs.

Heureux qui peut rendre à son père et à sa mère tous les soins qu'il en a reçus dans son enfance ! Plus heureux encore qui leur rend leur sourire, leurs caresses, leurs joies !

Qui se souvient des bienfaits de ses parents est trop occupé de sa reconnaissance pour se souvenir de leurs torts.

Que si quelqu'un n'a pas soin des siens et principalement de ceux de sa famille, il a renié la foi, et il est pire qu'un infidèle.

Cent fois j'ai pris plus de plaisir à faire quelque bonne œuvre en imaginant ma mère présente, qui lisait dans mon cœur et m'applaudissait. Il y a quelque chose de si consolant à vivre encore sous les yeux de ce qui nous fut cher ! Cela fait qu'il ne meurt qu'à moitié pour nous.

Songe à ta mère, c'est la meilleure distraction contre les pensées dangereuses.

Honore ton père et ta mère.

Un père et une mère sont naturellement nos

premiers amis ; ils sont les mortels à qui nous devons le plus.

Leur âge ne les porte que trop à la tristesse ; ne contribuez jamais à les attrister. Que votre présence les ranime et leur donne de la joie. Le sourire que vous rappellerez sur leurs lèvres, le contentement que vous ferez naître dans leur cœur, seront pour eux le plus salutaire des plaisirs et tourneront à votre avantage. Les bénédictions d'un père et d'une mère pour un fils reconnaissant sont toujours accompagnées de celles de Dieu.

Honorez votre père de tout votre cœur, et n'oubliez point la douleur de votre mère.

Souvenez-vous que vous ne seriez point né sans eux, et faites tout pour eux comme ils ont tout fait pour vous.

Honorez votre père par actions, par paroles et par une patience sans bornes, afin qu'il vous

bénisse et que sa bénédiction demeure sur vous jusqu'à la fin.

La bénédiction du père affermit la maison des enfants, et la malédiction de la mère la détruit jusqu'aux fondements.

Mon fils, soulagez votre père dans sa vieillesse et ne l'attristez point durant sa vie; si son esprit s'affaiblit, supportez-le et ne le méprisez pas.

Dans le bonheur rappelle-toi tes parents.

Cherche dans une femme douceur, chasteté, sobriété, activité, patience, santé, intelligence, bon caractère, beauté.

Combien la pudeur est belle! Elle vaut beaucoup et ne coûte rien.

Pour les femmes, la douceur est le meilleur moyen d'avoir raison.

La beauté d'une femme plaît beaucoup, mais elle passe : un bon caractère en elle plaît moins, mais il reste.

Il vaut mieux habiter dans une terre déserte qu'avec une femme querelleuse et colère.

Une belle femme plaît aux yeux, une bonne femme plaît au cœur ; l'une est un bijou, l'autre est un trésor.

La première, la plus importante et la plus agréable qualité d'une femme, est la douceur.

L'honneur d'une femme est mal gardé quand la vertu et la religion ne sont pas aux avant-postes.

A un homme d'esprit, il ne faut qu'une

femme de sens ; c'est trop de deux esprits dans une maison.

La femme sainte et pleine de pudeur est une grâce qui passe toute grâce.

Tout le poids de l'or n'est rien au prix d'une âme vraiment chaste.

Comme le soleil s'élevant dans le ciel, qui est le trône de Dieu, orne le monde, ainsi le visage d'une femme vertueuse est l'ornement de sa maison.

Traitez toujours votre femme avec respect et vous en serez respecté, ainsi que de tous ceux qui vous entourent. N'employez jamais, à son égard, d'expressions dédaigneuses, pas même en badinant, car des plaisanteries de cette nature dégénèrent souvent en disputes fort sérieuses.

L'influence des femmes sur le bien-être général est immense, et, dans les classes ouvrières

surtout, elle est pour ainsi dire supérieure à celle des hommes. Donnez à l'ouvrier le plus actif et le plus sobre une femme qui n'ait ni économie, ni ordre, ni savoir-faire; jamais ce ménage ne parviendra à l'aisance; les gains du mari seront dissipés et gaspillés, on vivra au jour le jour; il n'y aura jamais rien pour l'épargne. Donnez à l'ouvrier d'une activité et d'une sobriété ordinaires une femme intelligente, active, économe; elle amènera tôt ou tard l'aisance et le bien-être dans la maison. Donnez même à cette femme un mari paresseux, dissipateur, ivrogne; avec son savoir-faire, son activité et son économie, elle luttera longtemps contre la misère, elle soutiendra encore longtemps sa maison chancelante, et, pour peu que les circonstances extérieures lui soient favorables, elle parviendra à élever sa famille.

L'industrie spéciale de la femme, c'est l'administration du ménage : industrie difficile, compliquée, et qui exige plus de calculs et de combinaisons qu'on ne le pense, car elle doit varier avec les temps et les circonstances, la

disette où l'abondance, le nombre des enfants, la rentrée plus ou moins régulière des gains du mari, sa position dans le monde, toutes choses qui influent nécessairement sur l'administration domestique.

On a fait la remarque que partout ce sont les ouvriers nomades, les compagnons, ceux qui ne sont pas fixés au foyer de la famille, qui font le moins d'épargnes et qui ont contracté les plus mauvaises mœurs.

On croit généralement que le mariage est une cause de misère pour les ouvriers laborieux; il n'en est rien pourtant. Les ouvriers mariés sont, en général, les plus rangés et les plus économes et, par suite, les plus aisés. Leurs femmes, qui avaient été souvent insouciantes et dépensières lorsqu'elles étaient encore filles, aussitôt mariées, deviennent économes en présence des besoins de la famille, et leur influence exerce d'ordinaire le même changement sur leurs maris.

Y a-t-il au monde un spectacle aussi touchant, aussi respectable, que celui d'une mère de

famille entourée de ses enfants, réglant les travaux de ses domestiques, procurant à son mari une vie heureuse et gouvernant sagement sa maison? C'est ici qu'elle se montre dans toute sa dignité d'une honnête femme; et c'est là qu'elle inspire vraiment du respect et que sa beauté partage avec honneur les hommages dus à sa vertu.

Je veux une femme indulgente,
De qui l'humeur douce et compatissante,
A mes défauts facile à se plier,
Sache avec moi se réconcilier,
Me corriger sans prendre un ton caustique,
Me gouverner sans être tyrannique,
Et dans mon cœur pénétrer pas à pas
Comme un jour doux dans des yeux délicats.

Si le ciel vous appelle à devenir père et mère (et n'allez pas considérer des enfants, une nombreuse postérité, comme un fardeau, mais voyez-y plutôt un bienfait du ciel, un moyen d'atteindre le plus noble but du mariage); si le ciel, dis-je, vous appelle à devenir père et mère, que votre principale occupation ne soit

pas de laisser à vos enfants les biens de la fortune, mais de les former à la vertu, à la piété, en les élevant dans la crainte du Seigneur.

Celui qui n'a point le bonheur domestique est le plus malheureux des hommes, car il n'a plus de branche à laquelle il puisse se rattacher.

Négliger l'éducation, ne pas en faire l'objet principal de ses soins, ce n'est pas une faute, un simple manquement, non, c'est un attentat dont les suites sont incalculables. Imprimez dans vos âmes ces saints préceptes de la religion et faites-en la règle de votre conduite. Ainsi vous éloignerez les plus noirs chagrins, et vous répandrez la sérénité et la paix sur tout le cours de votre vie.

Il faut rendre les enfants heureux pour qu'ils se souviennent avec bonheur de leur enfance; il faut les rendre bons pour qu'ils soient heureux dans cette vie et dans l'autre.

Laissez venir à moi les petits enfants et ne les en empêchez point, car le royaume de Dieu est pour ceux qui leur ressemblent.

Les lieux où l'on a pris soin de notre enfance nous sont toujours chers. Il semble que la Providence a voulu, par ce penchant délicieux, nous avertir d'être toujours fidèles au premier des devoirs, celui de la reconnaissance.

Les grâces les plus séduisantes sont celles de la beauté ; les plus piquantes, celles de l'esprit ; les plus touchantes, celles du cœur.

Jamais une femme n'a gâté sa cause par son silence.

La fierté est la sentinelle de l'honneur.

Il ne faut pas que la beauté se montre ; il faut qu'elle se laisse voir.

La pudeur est la grâce la plus touchante qui puisse embellir une femme; elle est le gage certain de l'innocence et de la vertu.

Chez les femmes, la modestie a de grands avantages : elle augmente la beauté, et sert de voile à la laideur.

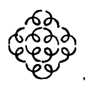


DEVOIRS ENVERS SON PAYS.

Le bien public doit être la première et la principale loi.

La liberté se détruit plus souvent par ses excès que par ses ennemis.

DEVOIRS ENVERS SON PAYS.



L'amour de la patrie, qu'il s'applique à un pays vaste ou à un petit pays, est toujours un noble sentiment.

Ne confondez pas l'indifférence avec la modération ; ce sont deux choses qui ne se ressemblent nullement, surtout en politique. N'est-ce pas par la modération que s'entretient sans

danger le feu patriotique? Et n'est-ce pas, au contraire, par l'indifférence qu'il s'éteint?

Plus on est fidèle et léger, plus on est disposé à l'enthousiasme, mais ce n'est alors qu'un feu de paille.

Un peu de bon sens en politique est plus utile que beaucoup de finesse.

Il serait aussi fou de tout sacrifier à l'opinion qu'il est peu sage de la compter pour rien.

Si le peuple maîtrise ses chefs, cela est aussi absurde et dangereux que si la queue voulait aller devant la tête.

La faiblesse aime les partis mitoyens, qui cependant offrent toujours le plus de péril.

Le génie en politique consiste non à créer, mais à conserver; non à changer, mais à fixer.

Un bon citoyen doit obéir aux lois, respecter le souverain et les magistrats; lorsqu'ils se trompent, leur dire la vérité avec courage, mais avec convenance; remplir ses devoirs de garde national, de juré, d'électeur.

Il doit s'opposer à ceux qui veulent troubler la tranquillité publique et qui prétendent obtenir par la force ce qu'on ne doit rechercher que par des moyens légaux.

L'amour de l'humanité est excellent, mais il ne doit pas interdire l'amour du pays natal; l'amour du pays natal est excellent, mais il ne doit pas interdire l'amour de l'humanité.

Un patriotisme qui, loin d'être libéral, serait envieux et féroce, ne serait pas une vertu, mais un vice.

Si un homme méprise la religion, la sainteté du nœud conjugal, la décence, la probité, et qu'il crie : « Patrie, patrie ! » ne le croyez pas ; c'est un hypocrite de patriotisme, c'est un mauvais citoyen.

Celui qui justifie l'injuste et celui qui condamne le juste, sont tous deux abominables devant Dieu.

L'une des plus grandes pestes d'un état, c'est un homme méchant qui sait parler hardiment et calomnier qui il lui plaît avec quelque apparence.

Les souverains deviennent moins puissants dès qu'ils veulent l'être plus que la loi.

Il n'y a jamais eu ni bonne guerre ni mauvaise paix.

Quelquefois la clémence rend les princes aussi coupables que la cruauté.

Sans la digue des lois, la liberté ne serait qu'un torrent dévastateur.

La propriété est la base de toute civilisation et de toute association politique.

Le droit de propriété est le principe créateur et conservateur de toute société.

Dans les révolutions, il y a deux sortes de gens : ceux qui les font et ceux qui en profitent.

On atteint les petits charlatans par des lois ordinaires ; les grands charlatans ne s'atteignent que par des révolutions.

Il n'y a de bon patriote que l'homme vertueux, que l'homme qui comprend et aime tous ses devoirs et qui s'attache à les remplir.

Il ne fait cause commune ni avec les flatteurs des puissants, ni avec les méchants qui détestent toute autorité. Être servile et être irrespectueux, ce sont également des excès.

S'il tient un emploi civil ou militaire, le but vers lequel il doit tendre, n'est pas d'augmenter sa propre fortune, mais bien l'honneur et la prospérité du prince et du peuple.

Il ne désire pas, il n'excite pas les dissensions civiles; au contraire, il s'applique, tant par son exemple que par ses paroles, à modérer, autant qu'il le peut, les exagérés, à recommander l'indulgence et la paix. Ce n'est que lorsque la patrie en danger a besoin de défenseurs, qu'il cesse d'être agneau; alors, devenu lion, il combat et reste vainqueur ou meurt.

On agit contre la nature toutes les fois que l'on combat contre sa patrie.

Par le degré de liberté se mesure la richesse d'un état.

Usez de clémence envers les ennemis, mais qu'elle ne soit pas aux dépens de cette sévérité sans laquelle un gouvernement ne saurait subsister.

Il n'y a point de vertu qui soit souvent si criminelle que la clémence.

Il y a des gens pour qui l'indulgence n'est qu'un encouragement à s'en rendre indignes.

La clémence enchaîne les cœurs avec des liens qui ne se rompent jamais.

Ce qui rend les hommes hardis à entreprendre les crimes, c'est lorsqu'ils demeurent impunis ou qu'ils ont l'espoir de l'être.

La liberté sans frein est toujours mariée avec le malheur.

L'amour de la liberté est souvent une des plus dangereuses passions du cœur humain, et il arrive de cette passion comme de toutes les autres; elle trompe ceux qui la suivent, et au lieu de la liberté véritable, elle leur fait trouver le plus dur et le plus honteux esclavage.

L'amour de la liberté rend les hommes indomptables et les peuples invincibles.

Sans union, il ne peut exister ni force ni esprit public.

Le glaive fait les rois, agrandit les états,
Mais s'il fonde un empire, il ne l'affermit pas.

Nous admirons l'éclat, vains juges que nous sommes;
Le véritable honneur c'est d'être utile aux hommes.

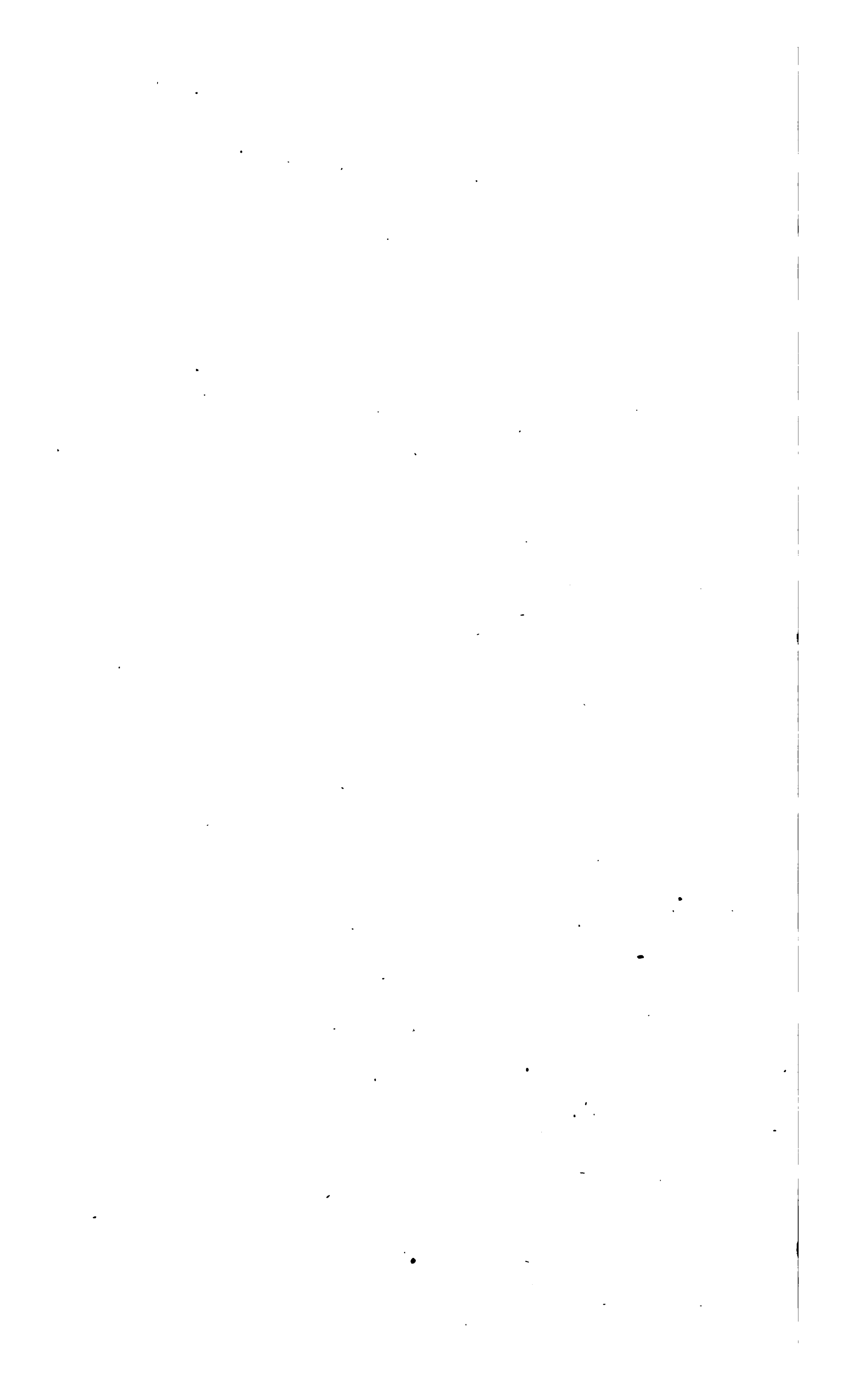
Le bonheur le plus grand, le plus digne d'envie,
Est celui d'être utile et cher à sa patrie.

L'esprit de modération doit être celui du législateur; le bien politique comme le bien moral se trouve toujours entre deux limites.

Lorsque dans un état il y a plus d'avantage à faire sa cour qu'à faire son devoir, tout est perdu.

Une police bien faite est le chef-d'œuvre de la civilisation; celui de la morale serait de la rendre inutile.



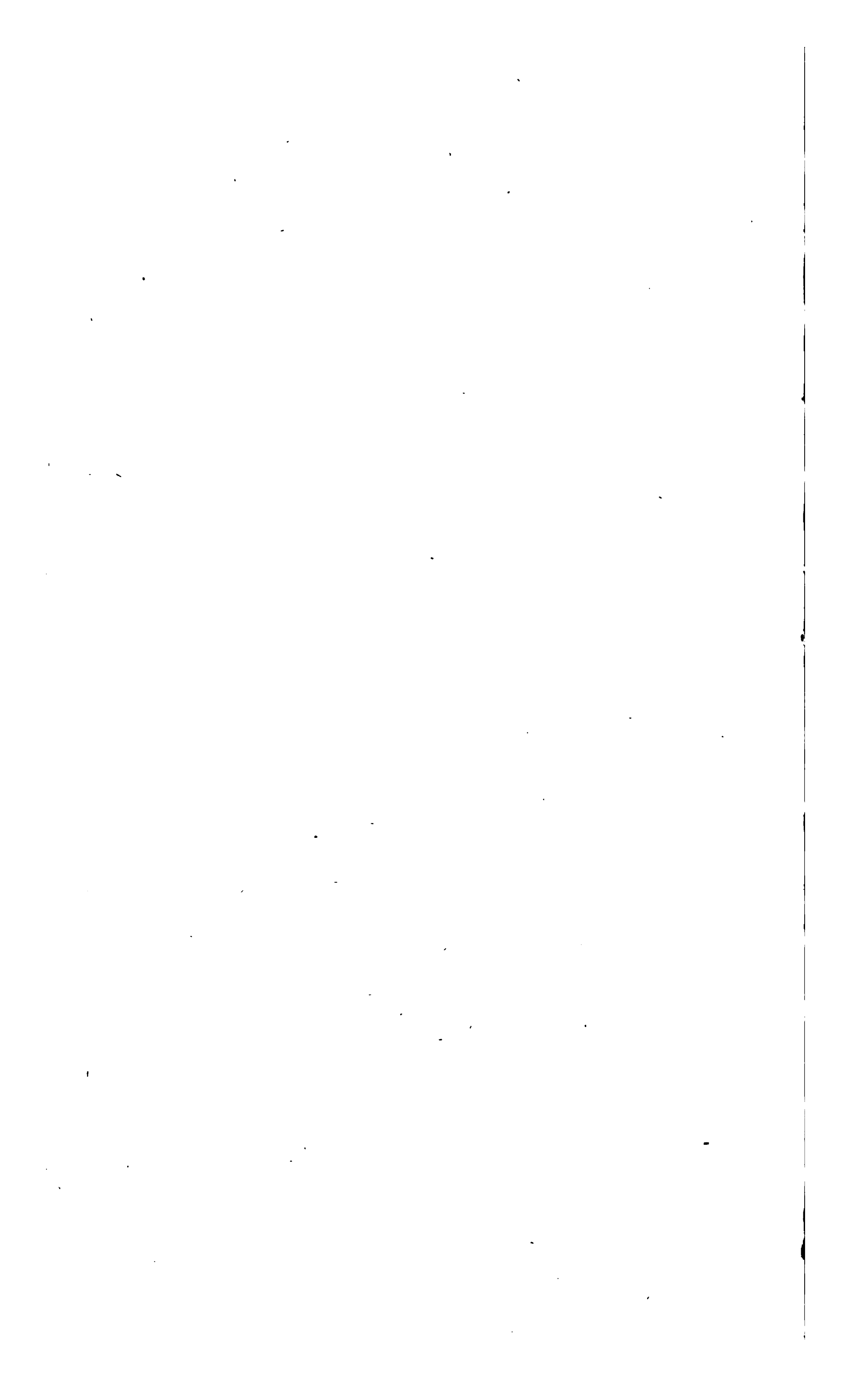


FIN DE LA VIE TERRESTRE.

Commencement du bonheur éternel.

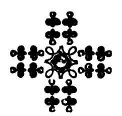
C'est au moment même où nous cessons de vivre, que nous commençons notre vie éternelle.

La mort, qui est un mal pour les méchants, est un bien pour l'homme vertueux.



FIN DE LA VIE TERRESTRE.

Commencement du bonheur éternel.



La manière d'envisager notre dernier moment a plus d'influence qu'on ne croit sur le bonheur.

De fausses idées qu'on nous donne dès notre enfance sur la mort, nous la font envisager avec inquiétude et avec crainte, tandis que nous devrions avoir appris à la regarder comme la fin de toutes nos souffrances et le commencement d'un bien-être sans bornes. Elle est le complément indispensable de la vie. Il a bien employé son temps celui qui a appris à mourir.

Loin donc de regarder la mort avec effroi, on doit se la représenter comme un ange qui nous tend les bras, qui guérit nos blessures et nous ouvre les portes de l'éternité et du bonheur.

On dit que la chose la plus difficile à faire est de mourir ; cependant nous voyons que tout le monde s'en tire.

On n'éprouve pas plus de peine ni de douleur à sortir de la vie que lorsqu'on y est entré.

La mort n'est qu'un changement de vie ; c'est le passage nécessaire et indispensable de la vie terrestre à la vie éternelle.

Elle donne du courage dans l'adversité.

Elle console des chagrins de cette vie, des maux actuels, de la vieillesse, des infirmités, de la perte de ses amis.

On la voit arriver sans peine si l'on s'y prépare de longue main.

C'est en apprenant à vivre qu'on s'instruit à mourir.

A un certain âge la mort devient un besoin tout comme le sommeil.

En touchant à l'éternel repos on goûte des sensations analogues à celles d'un homme fatigué qui sent couler dans ses veines le calme et le sommeil.

Il est très vraisemblable qu'en général, dans les moments qui précèdent immédiatement la mort, lorsqu'elle est naturelle, l'homme éprouve un certain plaisir à mourir.

Il faut s'habituer d'avance à l'idée de la mort, mettre en ordre toutes ses affaires, afin de n'éprouver aucun regret de quitter cette vie pour aller dans un meilleur monde; on doit arrêter ses dernières volontés, les revoir tous les ans, penser à ses parents, à ses amis, à tous ceux envers lesquels on peut avoir contracté des obligations, leur faire du bien, leur

assurer un sort, éviter d'avance tout ce qui pourrait occasionner entre eux des disputes ou des procès.

Combien y en a-t-il qui courent au-devant de la mort, soit pour faire une bonne action, sauver un ami dans l'eau ou dans le feu, soit en combattant à l'armée ou en duel ! D'autres se donnent la mort volontairement pour échapper aux peines de cette vie, et encore ces morts causées par les armes à feu, par le poison ou l'asphyxie, sont-elles environnées de douleurs et de souffrances, tandis que mourir tranquillement, entouré de ses parents, s'endormir paisiblement dans l'éternité en se rappelant ses bonnes œuvres, est le prélude d'une félicité éternelle.

Schiller, quelques heures avant sa mort, répondait à quelqu'un qui lui demandait comment il se portait : Je suis de plus en plus tranquille.

Si vous voulez sortir de la vie par des

moyens violents, avant le temps fixé par la Providence, vous serez tourmenté par le désespoir et par une affreuse incertitude; vous n'aurez ni guide ni consolation, et la mort se présentera à vous avec toutes ses douleurs et toutes ses angoisses.

Mais si votre conscience ne vous reproche rien,

Si vous avez mis ordre à vos affaires,

Si vous avez fait à vos parents et à vos amis tout le bien qu'il sera en votre pouvoir de leur faire;

Alors une tranquillité d'âme, un bien-être inconnu s'emparera de vous.

Vous n'éprouverez que des sensations agréables, et la perspective d'une félicité éternelle s'ouvrira devant vous.

Ainsi votre bonheur, dans cette vie et dans l'autre, dépend entièrement et uniquement de vous; une volonté forte et une persévérance dans la bonne route vous y conduiront infailliblement.

Le temps et la mort guérissent tous les maux.

Bien vivre et bien mourir, c'est la science des sciences.

On mourrait inconsolable si l'on ne vieillissait pas.

On peut tout mépriser, hors le destin qui nous attend après la mort.

La mort console de toutes les misères et de tous les malheurs.

Quelque agréable et glorieuse que soit la vie, on serait très malheureux si elle ne finissait pas.

La vie serait peu de chose, et la mort ne serait rien, si l'âme n'était immortelle.

La longue vie n'est qu'une longue attente de la mort.

On doit employer dignement tous les moments de la vie jusqu'au dernier.

Le moyen certain d'attendre la mort avec un grand calme, c'est de pouvoir, à la fin de sa vie, se consoler par le souvenir de ses bonnes actions. Quiconque a rempli tous les devoirs de la vertu a eu une longue vie.

Les grandes âmes ne se plaisent point à demeurer longtemps dans leurs corps; elles souffrent avec peine cette étroite prison; elles s'élancent et brûlent d'en sortir.

Cette vie est le berceau de l'autre.

Tu vas mourir : non, tu vas vivre.

L'homme ne vit qu'à moitié durant sa vie,

et la vie de l'âme ne commence qu'à la mort du corps.

Il n'a pas mal employé sa vie celui qui a appris à bien mourir : il l'a perdue celui qui ne la sait pas bien achever.

La science de mourir c'est la science de liberté, de ne craindre rien ; de bien, doucement et paisiblement vivre ; sans elle, il n'y a aucun plaisir à vivre, non plus qu'à jouir d'une chose que l'on craint toujours de perdre.

Il est incertain où la mort nous attend ; attendons-la partout et que toujours elle nous trouve prêts.

Le sot craint et fuit la mort ; le fou la cherche et la court ; le sage l'attend.

Il y a bien plus de constance à user la chaîne qui nous tient qu'à la rompre, et plus de fermeté en Régulus qu'en Caton.

Celui qui s'acquitte bien de ses devoirs se prépare tous les jours à la mort et peut la voir venir sans terreur.

Que la mort nous enlève ceux que notre cœur chérit, ils ne font que nous devancer de quelques instants ; bientôt nous nous réunirons à eux pour ne plus en être séparés.

Combien la vie serait courte si l'espérance ne lui donnait de l'étendue.

Chacun a l'heure de sa mort écrite sur son front en caractères qui sont indéchiffrables pour l'homme, mais que le doigt de Dieu a tracés.

Qui veut bien mourir doit bien vivre.

La crainte de la mort s'évanouit par la ferme espérance que nous en triompherons un jour.

La bonne réputation vaut mieux que les parfums précieux, et le jour de la mort que celui de la naissance.

Il n'est pas au pouvoir de l'homme d'empêcher que l'âme ne quitte le corps : il n'a point de puissance sur le jour de la mort.

Dieu fera rendre compte, en son jugement, de toutes les fautes et de tout le bien et le mal qu'on aura fait.

Si les justes ont souffert des tourments devant les hommes, leur espérance est pleine de l'immortalité qui leur est promise.

Souvenez-vous, dans toutes vos actions, de votre dernière fin, et vous ne pécherez jamais.

Ne vous réjouissez pas de la mort de votre ennemi ; considérez que nous mourrons tous et que nous ne voulons pas devenir un sujet de joie.

Que la paix où le défunt est entré apaise en vous le regret que vous avez de sa mort, et consolez-vous de ce que son esprit s'est séparé de son corps.

Ne craignez point l'arrêt de la mort ; souvenez-vous de ceux qui ont été avant vous et de tous ceux qui viendront après : c'est l'arrêt que le Seigneur a prononcé contre toute chair.

Que craignez-vous, puisqu'il ne vous peut arriver que ce qu'il plaira au Très-Haut? Qu'un homme vive dix ans, cent ans, mille ans, on ne compte point les années de la vie parmi les morts.

La mort est indifférente pour ceux qui ne la craignent point ; elle est un bien pour ceux qui la redoutent.

Toute la vie n'est que la route vers la mort.

Nous avons perdu un parent qui nous était

bien cher, mais c'est la volonté de Dieu que nos corps mortels soient jetés à l'écart quand l'âme va entrer dans une véritable vie. L'existence sur la terre mérite à peine le nom de vie ; c'est un état d'embryon, une préparation à vivre, et la naissance de l'homme n'est parfaitement complète que le jour de sa mort : pourquoi donc regretterions-nous qu'un nouvel être soit admis à l'immortalité.

Le juste a quelquefois en mourant l'avant-goût du bonheur de l'autre monde.

Le méchant est mort avant d'avoir cessé de vivre ; l'homme de bien vit encore après sa mort.

Dirige toutes tes actions et toutes tes pensées comme si tu devais mourir aujourd'hui.

Sois donc toujours prêt, et vis de telle manière que si la mort te surprend, elle te trouve préparé.

Quand ta dernière heure sera venue, tu penseras bien autrement de ta vie passée que tu ne fais maintenant, et tu sentiras le déplorable malheur d'avoir été si négligent et si lâche.

Heureux et sage celui qui tâche d'être tel toute sa vie qu'il désire être au jour de sa mort.

Fais maintenant le plus de bien que tu peux, puisque tu ne sais quand tu mourras, ni ce qui t'arrivera après ta mort.

Ne nous plaignons pas des peines que nous endurons dans cette vie; elles nous aident à la quitter sans trop de regrets.

Pleurez, mais ne soyez pas inconsolables. Vous ne devez pas la regarder comme n'existant plus du tout; remettez à la terre cette poussière qui a servi d'enveloppe à son âme. Quant à l'âme elle-même, la voilà dégagée des liens du corps; celle qu'elle animait est plus

heureuse que ne peut le concevoir une âme encore environnée de son limon terrestre. Vous ne serez séparés d'elle que pour un court espace de temps, après lequel, lui étant réunis, vous goûterez avec elle des torrents de délices dont les sens charnels et grossiers ne sauraient vous donner une idée.

Il est dans le ciel une puissance divine, compagne assidue de la religion et de la vertu. Elle nous aide à supporter la vie, s'embarque avec nous pour nous montrer le port dans les tempêtes; également douce et secourable aux voyageurs célèbres, aux passagers inconnus. Quoique ses yeux soient couverts d'un bandeau, ses regards pénètrent l'avenir; quelquefois elle tient des fleurs naissantes dans sa main, quelquefois une coupe pleine d'une liqueur enchanteresse; rien n'approche du charme de sa voix, de la grâce de son sourire; plus on avance vers le tombeau, plus elle se montre pure et brillante aux mortels consolés. La Foi et la Charité lui disent ma sœur! et elle se nomme l'Espérance.

La grande étude de la vie est l'étude de la mort. Il est impossible à l'homme de vivre dans l'ordre, et de se maintenir dans une vertu solide et constante, s'il ne pense souvent qu'il doit mourir.

La mort n'arrive qu'une fois et se fait sentir à tous les moments de la vie ; il est plus dur de l'appréhender que de la souffrir.

Aplanissons, par une bonne vie, le passage de la mort; ce moment est terrible pour ceux qui ont mal vécu.

L'heure sonne; le temps a cessé pour le juste ; il va demander à Dieu la récompense du juste. C'est un fils qui a voyagé, et qui retourne vers son père.

Les peines de la vie doivent nous consoler de la mort.

La mort, ce moment fatal qui désespère

les autres hommes, parce qu'il est le terme de leurs plaisirs et le commencement de leurs douleurs, n'est pour l'homme vertueux qu'un passage à une vie plus heureuse.

Si nous étions immortels, nous serions des êtres bien misérables. Il est dur de mourir, mais il est doux d'espérer qu'on ne vivra pas toujours, et qu'une meilleure vie finira les peines de celle-ci.

Notre vie n'est rien aux yeux de Dieu ; elle ne doit être rien aux nôtres, et quand nous laissons notre corps, nous ne faisons que poser un vêtement incommode.

Il faut oster à la mort son estrangeté, et la domestiquer à force d'y penser.

Si la vie est un bien, la mort est son fruit; si la vie est un mal, la mort est son terme.

Mourir, c'est achever le temps qui nous a été donné, et que l'on ne nous redonnera jamais. N'attendons pas à connaître le prix du temps, qu'il nous soit inutile de le connaître.

L'estime des mortels flatte peu mon envie;
J'évite leurs regards et leur cache ma vie;
Que mes jours pleins de calme et de sérénité
Coulent dans le silence et dans l'obscurité!
Ce jour même des miens est le dernier peut-être:
Trop connu de la terre, on meurt sans se connaître.
Je l'attends, cette mort, sans crainte ni désir;
Je ne puis l'avancer, je ne puis la choisir.
L'exemple des Caton est trop facile à suivre;
Lâche qui veut mourir, courageux qui peut vivre!
Demeurons dans le poste où le Ciel nous a mis,
Et s'il nous en rappelle, à ses ordres soumis,
Partons. Heureux alors qui tournant en arrière
Un regard sur les pas de toute sa carrière,
Sur tant de jours passés, qu'il se rend tous présents,
Quelque nombreux qu'ils soient, les voit tous innocents!
Quel doux contentement goûte une âme ravie!
Ah! c'est jouir deux fois du plaisir de la vie.

La mort devient facile à supporter quand on

peut se consoler, en ses derniers instants, par le souvenir d'une belle vie.

Le meilleur usage de la vie est d'apprendre à mourir.

Il y a de la lâcheté à craindre la mort, de la témérité à la braver, de la sagesse à l'attendre.

Le premier pas que l'homme fait dans la vie est aussi le premier qui l'approche du tombeau.

Nous mourons tous les jours; chaque instant nous dérobe une portion de notre vie, et nous avance d'un pas vers le tombeau.

Se procurer la mort par désespoir, c'est un crime; la souhaiter par accablement de chagrin, c'est une faiblesse; s'y exposer par zèle de son devoir, c'est une vertu; s'y dévouer pour Dieu, c'est un acte héroïque de religion.

Accoutumez-vous à regarder la vie comme un voyage, où l'on est dans la barque assez mal à son aise, mais dont le port sera délicieux.

Quand un homme meurt, il importe peu qu'il ait été grand ou petit, riche ou pauvre, car on n'emporte rien avec soi de ce qu'on possédait sur la terre; on s'en va seul, nu et dépouillé.

Mais il importe beaucoup qu'on ait été bon ou méchant, car c'est le vice ou la vertu qui nous rendent heureux ou malheureux dans ce monde et hors de ce monde.

Et dans la balance où il juge les hommes, Dieu ne pèse pas l'or et les bijoux, mais il pèse les bonnes actions et les mauvaises.

Quand on a bien vécu, quel que soit notre sort,
On attend, sans trembler, la plus cruelle mort.

Qui vécut sans remords doit mourir sans tourment;
Il ne redoute rien dans ce dernier moment.

Quoiqu'en nous de la mort la terreur soit empreinte,
Quand on vit sans reproche on peut mourir sans crainte.

Cette vie est un songe et la mort un réveil.

Et le riche et le pauvre, et le faible et le fort,
Vont tous également des douleurs à la mort.

Est-il vrai? n'est-ce pas une agréable erreur
Qui de la mort en moi vient adoucir l'horreur?
O mort! est-il donc vrai que nos âmes heureuses
N'ont rien à redouter de tes fureurs affreuses,
Et qu'au moment cruel qui nous ravit le jour,
Tes victimes ne font que changer de séjour?
Quoi! même après l'instant où tes ailes funèbres,
M'auront enseveli dans tes noires ténèbres
Je vivrai! doux espoir! que j'aime à m'y livrer!

Un être simple et pur n'a rien qui se divise,
Et sur l'âme la mort ne trouve point de prise.

Qui est-ce qui frappe? — On vous demande.

— Que me veut-on? — C'est une femme vêtue de noir, d'une figure sévère, imposante, qui veut vous emmener pour vous faire faire un grand voyage. — Je ne puis; je suis vieux, souffrant, infirme; je n'ai plus de forces; il ne me reste que des souvenirs, les uns agréables, les autres tristes; l'avenir m'inquiète, et cependant, avec toutes mes souffrances, je préfère ne pas changer de situation et rester comme je suis.

— Mais cette femme, ou plutôt cet ange, dit qu'elle vous soulagera de tous vos maux, qu'elle vous débarrassera de toutes vos idées pénibles, que vous n'éprouverez plus de douleurs, que vous ne saurez plus ce qu'est la souffrance, que vous n'aurez plus les tourments de la veille ni les soucis du lendemain; que vous ne serez plus affligé du spectacle de la misère, de l'injustice, de la mauvaise foi, du vice triomphant et de la vertu persécutée, que vous retrouverez bientôt tous les parents, tous les amis dont vous avez déploré la perte, et que vous recevrez enfin le prix de vos bonnes actions.

— Grand Dieu! je commence à vous comprendre; j'entrevois le bonheur qui m'attend;

mais je ne suis pas prêt ; je n'ai pas mis ordre à mes affaires, je n'ai pas encore exprimé mes dernières volontés.

— N'importe, il faut partir!

— Que vous êtes pressant ; ayez un peu de patience.

— Allons, on vous donne encore quelques jours, sachez en profiter.

Peu de temps après on s'était préparé à ce grand et dernier voyage ; aucun regret n'était venu troubler l'espérance d'un meilleur avenir. L'âme, si longtemps enchaînée à ce corps matériel, fut délivrée de tous ses liens, de toutes ses entraves, et accompagnée de cet ange consolateur elle s'élança dans les régions célestes, dans ces régions où règnent, pour toute l'éternité, le bonheur, la tranquillité et des jouissances ineffables, récompense assurée d'une vie vertueuse.

O Dieu qu'on méconnaît, ô Dieu que tout annonce,
Entends les derniers mots que ma bouche prononce ;
Si je me suis trompé, c'est en cherchant ta loi ;
Mon cœur peut s'égarer, mais il est plein de toi.
Je vois, sans m'alarmer, l'éternité paraître,
Et je ne puis penser qu'un Dieu qui m'a fait naître,

Qu'un Dieu qui sur mes jours versa tant de bienfaits,
Quand mes jours sont éteints me tourmente à jamais.

Si du sol ou du sable un grain ne peut périr,
L'être qui pense en moi craindra-t-il de mourir?
Qu'est-ce donc que l'instant où l'on cesse de vivre?
L'instant où de ses fers une âme se délivre.
Le corps, né de la poudre, à la poudre est rendu ;
L'esprit retourne au ciel dont il est descendu.

On doit subir la loi qu'on ne peut corriger;
Voir la mort d'un œil ferme est d'une âme soumise.

Quelque bonheur, quelque jouissance que nous goûtions dans cette vie, nous n'en devons pas moins remercier la Providence d'y avoir mis un terme plus ou moins éloigné : que serions-nous si nous devions vivre éternellement avec le spectacle des misères et des souffrances physiques et morales que nous aurions sous les yeux sans pouvoir les soulager? Hélas! le seul vrai bonheur est celui que nous goûterons quand nous serons tous réunis, quand nous en jouirons sans craindre de le perdre.

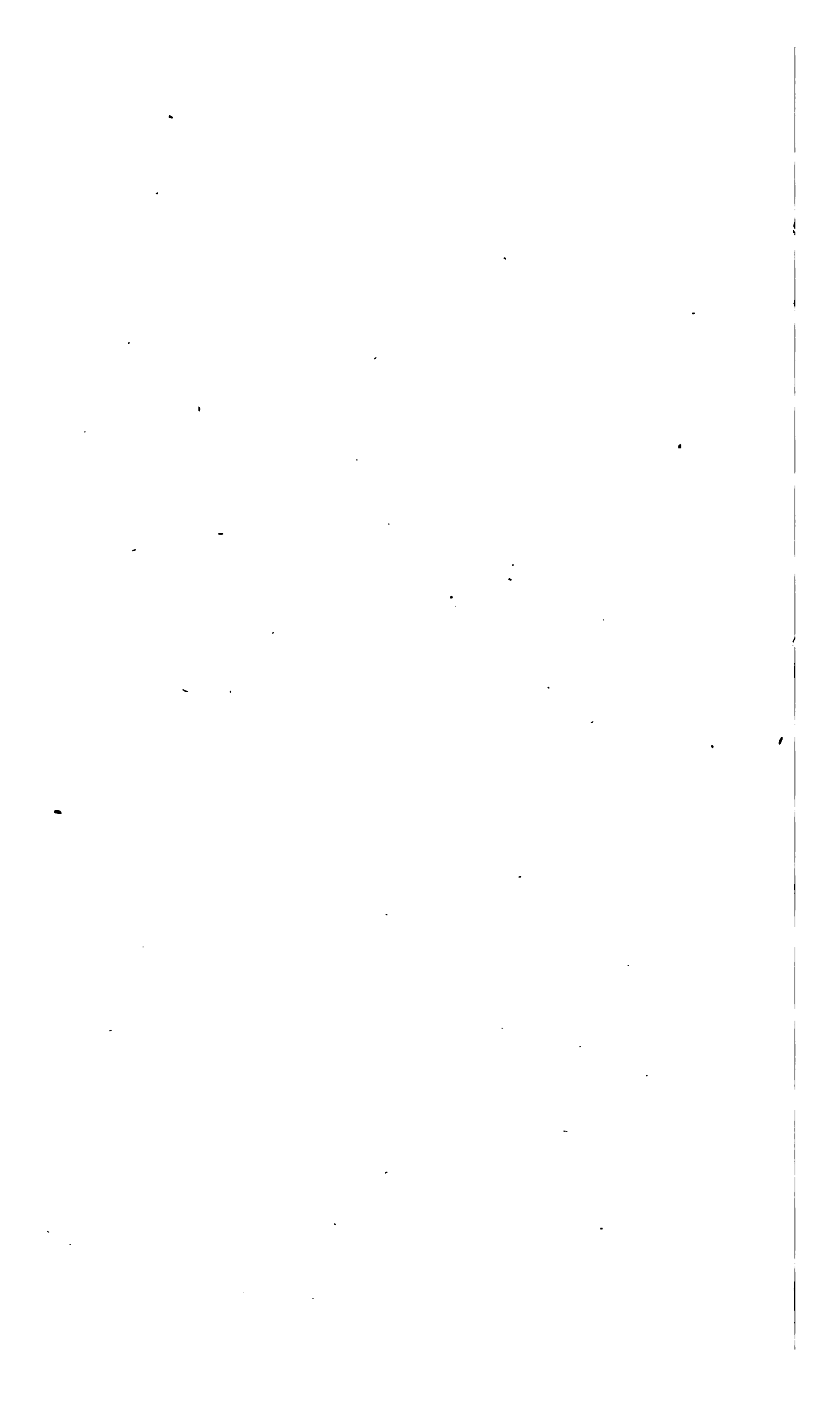
Grand Dieu, je te bénis de me faire entrevoir ce jour qui doit me réunir à eux ! Je te remercie des bienfaits sans nombre que tu m'as accordés, mais le dernier sera le plus grand de tous !!!



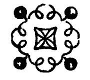
PRIÈRES.

La prière nous élève au-dessus des choses visibles ; elle apaise nos ressentiments, soulage nos douleurs, et nous rend plus fermes contre les épreuves.

L'homme qui ne prie pas renonce à tout rapport avec Dieu.



PRIÈRES.



Un enfant disait à son père qui ne s'était jamais occupé de pensées religieuses : « Mon père, pourquoi ne priez-vous jamais pour moi ainsi que le font les parents de mes camarades, à qui cela porte bonheur?

— Mon fils, répondit-il, il n'est pas étonnant que je ne prie pas pour toi, je n'ai jamais prié pour moi-même.

— Eh bien! mon père, je prierai pour vous et pour moi, et cela nous fera du bien. »

Le père, ému par ces paroles touchantes, joignit ses prières à celles de son fils, et dès lors le bonheur entra dans leur maison.

Dès le matin, lorsque l'âme est comme rafraîchie par le sommeil, elle est plus disposée à recevoir les impressions de la vérité et de la vertu, et il nous importe de nous en pénétrer plus vivement chaque jour. Il faut que nous les renouvelions sans cesse dans notre âme, afin qu'elles nous soient présentes pour nous tenir en garde contre la nonchalance dans la pratique de nos devoirs ou les tentations au mal. Et serait-ce donc une dure loi, que celle que nous nous imposerions, de consacrer au soin de former notre cœur et à notre édification la demi-heure la plus favorable du matin et du soir, où nous avons le plus de sérénité d'esprit et le plus de tranquillité? Chaque commencement de la journée est pour nous comme un renouvellement de vie. Quelle occupation salutaire, que de fournir à l'âme, à son réveil, un nouvel aliment de sagesse et de vertu, et de fortifier en elle la conviction des vérités de la foi, de la rédemption, du pardon de ses

péchés, de la sainteté de ses devoirs et de l'avantage qu'il y a pour elle à les pratiquer! Chaque journée terminée est pour notre âme comme la fin d'une courte vie. Qu'il nous serait utile et salutaire de lui en demander compte, et de nourrir et de fortifier en elle cette sagesse, qui peut nous rendre plus attentifs à ne rien faire qui blesse notre conscience, et mieux disposés pour l'éternité! Chaque nuit est pour nous une image sensible de la mort; nous vivons pour mourir; chaque matin est une espèce de résurrection; nous mourrons pour vivre de nouveau. Ces circonstances ne seraient-elles pas surtout favorables pour affermir notre esprit dans le devoir en toute occasion, et pour le préparer avec plus de solennité à cette grande et dernière scène de la vie qui en fait la conclusion ou le dénouement? Sous ce point de vue, un livre qui nous en facilite l'exécution, est plus qu'un bon et sage ami qui n'est pas toujours à nos côtés, ni au moment le plus convenable.

Dieu a placé la prière et la résignation religieuse entre le malheur et l'âme, pour

amortir nos peines et nous sauver du désespoir.

Quelle douce jouissance nous procure la prière ! Il semble qu'en priant pour ceux que nous regrettons, nous nous mettons en rapport avec eux, que nous les retrouvons et que nous jouissons par avance du bonheur de les revoir, bonheur qui nous est réservé si nous savons nous en rendre dignes.

La prière établit la seule communication possible entre l'homme, tant qu'il est ici-bas, et Dieu.

Méditer, admirer les perfections de Dieu, c'est prier.

Bénir ses bienfaits, implorer son secours, c'est prier.

Confesser ses fautes, lui demander la force de s'en corriger, avoir confiance en lui, c'est prier.

La prière est la respiration de l'âme.

La prière est la parole ou l'expression de la conscience.

Louer Dieu, l'adorer, le remercier de ses bienfaits, implorer son secours pour nous et pour les autres, lui offrir nos personnes, nos biens, nos actions, nos souffrances, ce sont différentes formes de la prière.

La prière de l'homme qui travaille et qui souffre adoucit ses maux et soutient son courage, et celle du puissant et du riche le met en garde contre ses prospérités ; elle épure, ennoblit et achève son bonheur.

La prière nous met en rapport avec notre père céleste; elle élève notre âme, nos pensées; elle nous rend meilleurs; elle nous fait éprouver ce sentiment de la grâce de Dieu, par lequel nous sentons que nous sommes ses enfants.

La Providence, à laquelle nous adressons

notre prière, veut bien nous écouter à toute heure, à tout moment; elle est toujours prête à entendre nos vœux, nos plaintes, nos remords et l'expression de notre désir de marcher dans la bonne voie.

Ne négligez point de prier et de faire l'aumône.

Adresse tous les jours à Dieu tes prières, tes gémissements et tes larmes, afin que ton âme, dégagée des liens du corps, s'envole au sortir de cette vie dans le sein du Seigneur.

Élevons nos esprits à Dieu, et offrons-lui, du fond de nos cœurs, le tribut de nos louanges.

Dieu tout-puissant, notre père céleste! nous vous adorons du fond de notre cœur; nous vous remercions de tous vos bienfaits, nous nous plaçons sous votre divine protection. Daignez veiller sur nous et diriger toutes nos actions. Inspirez-nous tous les sentiments vertueux, et accordez-nous les grâces nécessaires

pour que nous remplissions nos devoirs de manière à vous être agréables en toutes choses. Répandez vos bénédictions sur nos parents et sur nos maîtres, et recevez avec bonté l'humble prière de vos enfants.

O Dieu très bon! nous vous remercions du fond de nos cœurs de toutes les grâces que vous nous avez accordées pendant cette journée, à nous qui sommes vos enfants. Aidez-nous à garder dans nos âmes et à pratiquer avec joie les bonnes leçons que nous avons reçues pour votre gloire et notre salut.

Père de la lumière et de la vie! ô toi, le bien suprême! instruis-moi de ce qui est bien. Sauve-moi de la folie, de la vanité, du vice, de toutes les inclinations indignes de ceux qui ont le bonheur de connaître l'Évangile; remplis mon âme d'une ardente émulation pour suivre ses préceptes; accorde-moi cette paix intérieure, fruit de nos efforts pour tenir le sentier de la vertu.

O bonté puissante ! père bienfaisant, guide miséricordieux, augmente en moi la sagesse pour que je puisse connaître mes vrais intérêts ; fortifie ma résolution pour exécuter ce qu'elle prescrit ; agrée mes bons offices à l'égard de tes autres enfants, comme le seul acte de reconnaissance qui soit en mon pouvoir pour les faveurs que tu m'accordes.

O Dieu ! notre père céleste, vous êtes bon pour nous, nous voulons vous servir. Nous avons commis beaucoup de fautes. Que l'Esprit saint change nos cœurs et nous anime de l'amour de Dieu ! Aidez-nous aujourd'hui à être bons et à remplir nos devoirs. Préservez-nous des mauvaises pensées et des mauvaises actions. Donnez-nous les grâces nécessaires pour que nous apprenions ce que l'on nous enseigne. Conservez-nous en santé tout le jour. Puissions-nous penser à vous sans cesse et obtenir un jour une place dans le ciel ! Bon Dieu ! bénissez nos pères et mères, nos frères et sœurs et nos amis, et rendez-nous obéissants et sages pour l'amour de Jésus-Christ.

Grand Dieu! en me levant, mon premier devoir, mon premier plaisir est de te rendre grâce de tous les biens dont tu me fais jouir. Tu ne charmes pas seulement mes yeux par le spectacle admirable de ce soleil qui réchauffe et anime toute la nature et me permet de contempler tes œuvres, mais tu as placé dans mon cœur d'autres jouissances non moins vives, celles d'avoir autour de moi des parents, des amis, dont l'affection me rend l'existence si douce. Grand Dieu! je te remercie de tout ce que tu fais pour moi.

Puissé-je t'en montrer ma reconnaissance par le bien que je pourrai faire à mes semblables pendant le temps que tu me permets de rester sur cette terre!

Grand Dieu! reçois mes humbles actions de grâces pour tous les bienfaits dont tu m'as comblé pendant le cours de ma vie. Fortifie mes bonnes résolutions pour devenir meilleur et être utile aux autres; bénis tous ceux qui m'ont témoigné de l'amitié; fais que je puisse suivre les exemples que m'ont donnés tous mes excellents parents; qu'en allant bientôt les

rejoindre je voie arriver ce dernier moment sans crainte et sans remords, et que je m'endorme paisiblement dans le sein de mon Créateur.

Puisse ce Dieu de bonté m'accorder de contempler l'approche de la mort sans inquiétude, sans crainte, sans anxiété!

Enseigne-nous à prendre toujours la religion pour guide; qu'elle soit notre compagne fidèle dans tous les sentiers de la vie, dans les affaires comme dans les plaisirs, dans la solitude comme dans la société, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune; afin que, d'accord avec nous-mêmes, nous suivions constamment les mêmes principes, nous réjouissant sans cesse en toi et nous approchant toujours plus de la perfection chrétienne.

Qu'elle soit toujours, cette religion sainte, le refuge des malheureux, la consolation des affligés, le soutien des malades, la vie des mourants; qu'elle les dispose à recevoir sans

murmure, de ta main paternelle, les maux comme les biens, à marcher d'un cœur soumis dans les sentiers les plus âpres de la vie, encouragés par la vue du terme glorieux qu'ils doivent atteindre, de cette vie éternelle, de cette félicité toujours croissante, à laquelle la sagesse, la vertu seules peuvent prétendre. Ah! ne permets pas que nous nous écartions jamais de la voie qui y mène; aide-nous à y persévérer jusqu'à la fin, à secouer le joug du péché qui arrête nos pas, et à ne jamais détourner nos regards de dessus Jésus, le chef et le consommateur de notre foi. Disciples et imitateurs de ce divin maître, nous implorons ton secours en son nom.

Nous croyons qu'il y a un seul vrai Dieu, éternel, immuable, infini en connaissance, en sagesse, en pouvoir, en bonté; créateur de tout ce qui existe, père et bienfaiteur de tout ce qui respire, qui, par conséquent, est aussi notre créateur, notre père, et le sera éternellement.

Je crois en Dieu, créateur de l'univers; je

crois qu'il le gouverne par sa providence ; qu'on doit l'adorer ; que le culte le plus agréable que nous puissions lui rendre, est de faire du bien à tous ses enfants ; que l'âme de l'homme est immortelle et sera traitée avec justice dans une autre vie selon sa conduite dans celle-ci.

Agrée les vœux que nous formons en faveur de nos semblables ; ces vœux ne sauraient te déplaire, puisqu'ils sont conformes à ta souveraine bonté. Oui, nous souhaitons de tout notre cœur que la vérité, la sagesse, la vertu, le bonheur se répandent de tous côtés sur la terre ; nous souhaitons que tous les hommes entrent dans les vues de ta sagesse suprême et parviennent à la félicité et à la perfection pour lesquelles tu les as formés.

Dieu de miséricorde, viens au secours de tous les malheureux ; instruis les ignorants, convertis les pécheurs, console les affligés ; pourvois aux besoins des indigents, soulage les malades et ranime dans le cœur des mourants

l'espoir d'une vie à venir. Accorde à tous les hommes l'assistance de ton esprit, aux riches comme aux pauvres, aux grands comme aux petits, aux jeunes comme aux vieux, afin que tous, fidèles à leurs devoirs, remplissent les fins de ta suprême sagesse, et parviennent à la perfection et au bonheur que tu leur destines. Nous te le demandons avec instance au nom de ton fils Jésus-Christ, Notre-Seigneur.

Que ton esprit console et fortifie tous les malheureux, ceux qui sont en proie à l'indigence, à la maladie; ceux qui sont exposés à des dangers, à des séductions, et ceux qui s'approchent de leur fin! Relève leur courage abattu, soutiens leur foi chancelante, ranime leur espérance incertaine, calme leurs inquiétudes, adoucis leurs peines, aide-les à surmonter les maux de la vie et à ne voir dans la mort que le doux passage d'une vie terrestre à une vie immortelle et bienheureuse.

Que les ministres de la religion prêchent

dans toute sa pureté primitive la doctrine de l'Évangile ! qu'ils évitent les questions oiseuses et les controverses qui n'engendrent que des disputes ! qu'ils se tiennent en garde contre l'esprit de domination, de zèle intolérant, qui tendent à asservir les consciences ! Qu'animés, au contraire, d'un esprit de douceur, de charité, de bienveillance universelle, ils contribuent aux progrès de l'Évangile autant par l'exemple de leur vie que par la pureté de leur doctrine!

Puissions-nous être les instruments de ta providence et contribuer en quelque chose par nos conseils et nos exemples, par notre autorité et notre ascendant, par nos secours et nos bienfaits, à soulager les maux de nos semblables, à augmenter leur félicité. Unis-nous de plus en plus les uns aux autres par le lien intime de la charité chrétienne, et rends cette charité agissante et féconde en bonnes œuvres.

Que le règne de ton Fils, notre divin Sauveur, s'étende de plus en plus sur la terre !

que partout l'erreur fasse place à la vérité, le vice à la vertu, l'esclavage à la liberté et la misère à la félicité; afin que tous les hommes apprennent à t'adorer, seul vrai Dieu, en esprit et en vérité, à t'aimer comme leur père et à te rendre une obéissance toujours plus filiale et constante. Lève toi-même, par ta sage providence, les obstacles qui empêchent si souvent la lumière de la vérité de pénétrer dans les cœurs; et puissent tous ceux qui invoquent ton nom, et surtout tous les ministres de la religion, prouver l'efficacité du christianisme par une conduite irréprochable et vertueuse. Réprime toi-même, ô Dieu, l'esprit de secte et de parti, d'intolérance et de dispute, de zèle aveugle et persécuteur, et fais cesser les scissions et les funestes contestations qui existent encore entre les chrétiens. Unis-les plus étroitement entre eux par les liens de la piété et de la charité fraternelle.

Que dans tous les états, que dans toutes les classes de la société, l'amour du vrai, du juste, de l'honnête, de tout ce qui est pur, aimable, l'amour de la vertu, s'accroisse et produise

des fruits abondants, afin que, non contents de t'honorer par les paroles de notre bouche, nous t'honorions surtout par nos œuvres et par toute la conduite de notre vie.

Loin de nous tout sentiment d'ingratitude, toute indifférence pour la religion et la vertu, tout murmure contre tes dispensations, toute révolte contre ta volonté et toute ombre d'hypocrisie dans le culte que nous te rendons! Loin de nous enfin la désolante incrédulité qui, dans le malheur, nous prive des plus douces consolations, et dans le bonheur ôte les encouragements à la vertu!

O Dieu, père de tous les hommes, nous nous joignons dans nos prières à tous tes adorateurs, à tous les chrétiens répandus sur la surface de la terre. Oui, quelle que soit la diversité des opinions religieuses et du culte extérieur, la même foi, la même espérance, la même charité nous unissent à tous les chrétiens. Plus nous avançons dans ta connaissance,

plus nous sentons l'obligation de nous aimer et de nous supporter les uns les autres.

Préserve-nous également, ô Dieu, et de l'indifférence en fait de religion et d'un zèle aveugle et persécuteur, des écarts de la superstition comme de ceux de l'incrédulité et de l'irréligion. Que la lumière de la vérité, en nous éclairant, nous rende plus sages et plus vertueux, plus libres et plus heureux!

Quelque inférieure que soit la place que nous occupons, quelque peu importantes qu'en paraissent les fonctions, fais-nous la grâce, ô Dieu, de ne jamais oublier que dans le poste même le plus obscur, nous pouvons nous distinguer honorablement par une conduite sage et vertueuse et contribuer efficacement au bonheur de nos semblables.

Ranime notre activité et notre zèle chaque fois que l'indolence ou la paresse nous persuade que le bonheur est dans l'inaction ou dans le repos. Apprends-nous à considérer

l'occupation et le travail comme un devoir indispensable que la société nous impose, comme la source des plus nobles jouissances, comme un moyen de nous perfectionner, de nous préserver du mal, de nous affermir dans le bien et de concourir au bonheur général.

Ranime le zèle assoupi de ceux qui paraissent n'avoir que de l'indifférence pour la religion, pour le christianisme et l'attente d'une vie à venir. Tire-les de cette honteuse insensibilité et fais-leur comprendre combien est à plaindre l'homme qui s'éloigne de toi et qui borne tout son bonheur à cette courte vie, sans rien attendre au-delà du tombeau.

Notre Père qui es aux cieux, que ton nom soit sanctifié, que ton règne vienne, que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien, pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, et ne nous induis pas en tentation, mais délivre-nous du mal, car c'est à toi qu'appartient le

règne, la puissance et la gloire aux siècles des siècles. Amen.

Nous croyons, ô Dieu, mais notre foi est encore faible; daigne la fortifier de plus en plus, afin que nous puissions te faire, jusqu'à la fin de nos jours, la confession suivante, dans la réunion de ton Église universelle.

Je crois en Dieu, le père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, et en Jésus-Christ son fils unique, Notre-Seigneur, qui a été conçu du Saint-Esprit et qui est né de la Vierge Marie. Il a souffert sous Ponce-Pilate; il a été crucifié; il est mort, il a été enseveli. Il est descendu aux enfers. Le troisième jour il est ressuscité des morts; il est monté au ciel. Il s'est assis à la droite de Dieu, le père tout-puissant. De là il viendra pour juger les vivants et les morts. Je crois au Saint-Esprit; je crois la sainte Église universelle, la communion des saints, la rémission des péchés, la résurrection de la chair et la vie éternelle. Amen.

PRIÈRE DU SOIR.

Grand Dieu! avec quelle rapidité la nuit succède au jour et le jour à la nuit, avec quelle vitesse s'envolent et les jours et les nuits et les semaines et les mois et les années! Que le temps de notre vie est court, et qu'il laisse après lui peu de traces remarquables! Qu'est-ce que la vie la plus longue lorsqu'elle est à son terme? Hélas! un songe, dont on sort avec sérénité ou avec trouble, avec joie ou avec frayeur, pour passer à une manière d'être plus parfaite et plus noble.

Je vais maintenant me jeter tranquillement dans les bras du sommeil. Mais avant tout cela je te rends grâces, ô mon Père, de tous les biens dont tu m'as comblé pendant ce jour; de l'assistance et du secours que tu m'as accordé, du succès dont tu as couronné et béni mes travaux, des douceurs et des plaisirs que tu m'as procurés. Oui, chaque jour est plein des témoignages de ta miséricorde et de ta bonté. Oh! si

tous l'étaient aussi des preuves de ma reconnaissance et de mon amour pour toi! Heureux si, à mon heure dernière, je puis me jeter dans les bras de la mort, comme je me jette actuellement dans ceux du sommeil, avec la même tranquillité d'esprit, sans reproches et sans remords, avec le sentiment de la sincérité et de la droiture de mes intentions, plein d'une douce confiance en ta bonté paternelle qui te porte à pardonner à tes enfants leurs fautes et leurs faiblesses, à ne pas exiger d'eux au-delà de leurs forces! Avec quelle joie je pourrai alors me réveiller un jour pour vivre d'une vie immortelle! Que j'aurai bientôt oublié les peines et les maux de ma course terrestre! De quel vol rapide et sûr je m'éleverai vers la perfection! et combien la moisson que je recueillerai alors sera riche et satisfaisante! O mon Dieu! ne permets pas que l'idée de ma fin s'efface jamais entièrement de mon esprit! Fais plutôt que cette idée salutaire me dirige, me guide, me console dans tous les dangers de la vie! Oui, elle doit me préserver de l'erreur et du vice, m'inspirer la pratique de la vertu, adoucir tous mes maux et les changer en bien pour moi. C'est avec ces idées que je vais

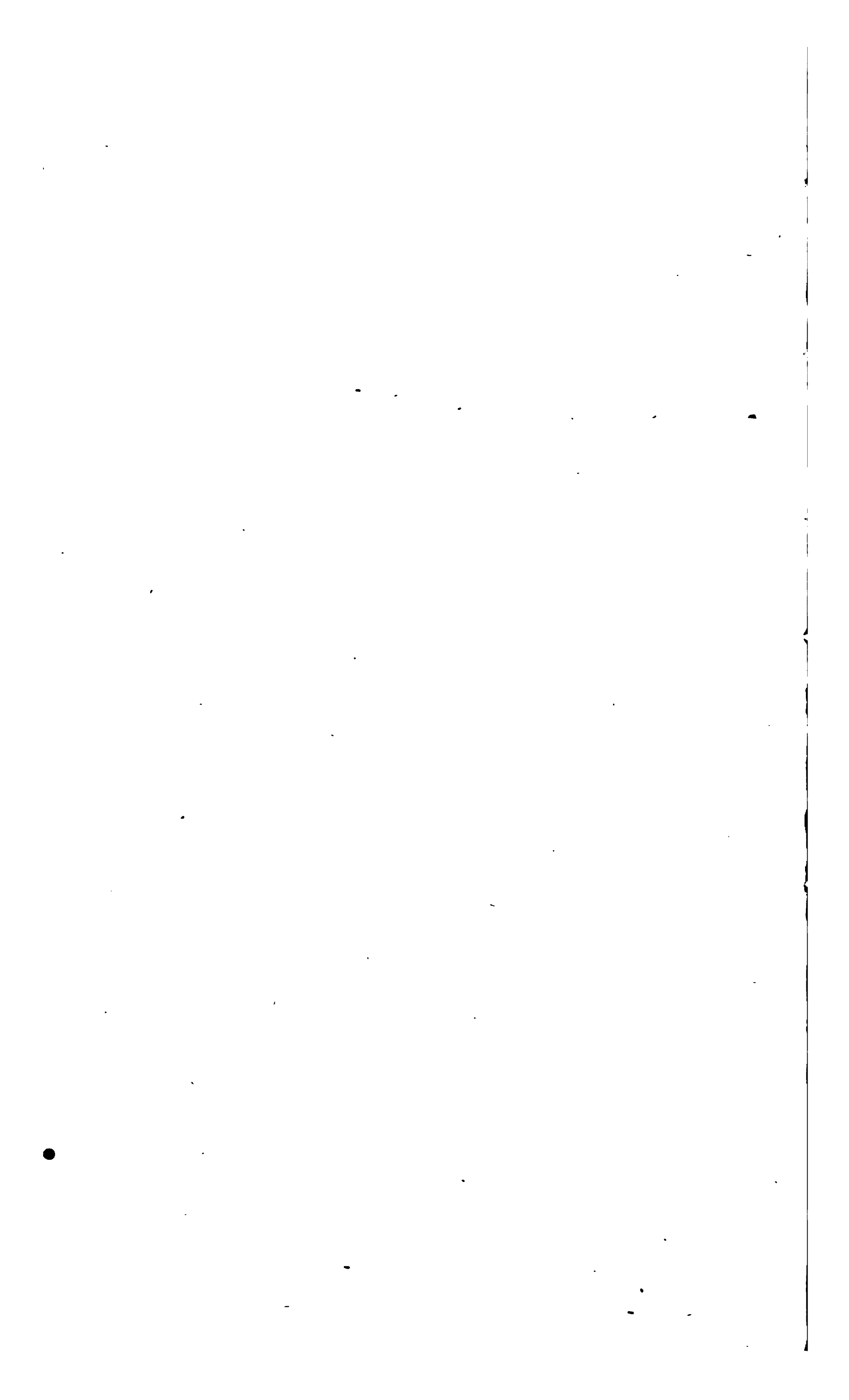
m'endormir; c'est pour m'en occuper encore que je me réveillerai demain, si tu juges à propos de me laisser revoir la lumière du soleil. Penser à ma mort, n'est-ce pas penser en même temps à mon immortalité? Si l'une m'inquiète et m'effraie, l'autre relève mes espérances et me remplit d'allégresse et de courage. Non, la mort n'est point redoutable pour moi. Je ne meurs point tout entier, je ne meurs point pour toujours; je ne fais que changer, que secouer cette enveloppe grossière et passer à un état plus parfait. Alors je vivrai éternellement et je savourerai dans toute son étendue le délicieux plaisir d'exister et de vivre.



HABITUDES MORALES.

Pythagore prescrivait à ses disciples de rentrer tous les jours quelques instants en eux-mêmes, et de se faire ces questions : « Quel est l'emploi que j'ai fait de ma journée? Dans quels lieux suis-je allé? Quelles personnes ai-je vues? Qu'ai-je fait à propos? Qu'ai-je fait à contre-temps? »

Sur le bien, sur le mal, interroge ton cœur;
Sois toi-même ton juge et ton accusateur.



HABITUDES MORALES.

Règle de conduite suivie par Franklin pour parvenir à se corriger de ses défauts.

..... Je conçus le difficile et hardi projet d'arriver à une *perfection morale*. Je désirais vivre sans commettre aucune faute dans aucun temps, et vaincre toutes celles dans lesquelles un penchant naturel, l'habitude ou la société pouvaient m'entraîner. Comme je savais, ou croyais savoir ce qui était bien et ce qui était mal, je ne voyais pas pourquoi je ne pourrais pas *toujours* faire l'un et éviter l'autre. Mais je trouvai bientôt cette tâche plus difficile que je

ne l'avais imaginé. Tandis que mon attention et mes soins étaient dirigés à me mettre en garde contre une faute, j'étais souvent surpris par quelque autre ; l'habitude mettait à profit cette distraction, et le penchant se trouvait quelquefois plus fort que la raison. Je conclus, à la fin, que la conviction purement spéculative de notre intérêt à être complétement vertueux est insuffisante pour nous préserver des faux pas, et qu'il faut rompre les habitudes contraires, en acquérir de bonnes et s'y affermir, avant de pouvoir compter sur une rectitude de conduite uniforme et inébranlable. Ce fut dans ce dessein que j'essayai la méthode suivante.

Dans les divers dénombrements de *vertus morales* que j'avais trouvés dans mes lectures, la liste en était plus ou moins longue, suivant que chaque écrivain renfermait plus ou moins d'idées sous une même dénomination. Par exemple, les uns n'appliquaient le mot *tempérance* qu'au boire et au manger, tandis que d'autres l'étendaient à la modération dans toute espèce de plaisir, appétit, inclination, passion du corps et de l'âme, même dans l'avarice et dans l'ambition. Je pris le parti, par amour pour

la clarté, d'employer plus de noms, en y attachant moins d'idées, plutôt que de ranger un plus grand nombre d'idées sous moins de noms, et je réunis, sous douze noms de vertus, tout ce qui se présenta alors à moi comme nécessaire ou désirable; j'attachai à chacun un court précepte pour exprimer l'étendue que je donnais à leur signification.

Voici les noms des *vertus* avec leurs préceptes:

1. Tempérance. Ne mangez pas jusqu'à être appesanti : ne buvez pas jusqu'à vous étourdir.

2. Silence. Ne dites que ce qui peut servir aux autres ou à vous-même. Évitez les conversations oiseuses.

3. Ordre. Que chaque chose chez vous ait sa place, et chaque affaire son temps.

4. Résolution. Prenez la résolution de faire ce que vous devez; et faites, sans y manquer, ce que vous avez résolu.

5. Économie. Ne faites de dépenses que pour le bien des autres ou pour le vôtre, c'est-à-dire ne dissipez rien.

6. Travail. Ne perdez pas de temps. Occupez-vous toujours à quelque chose d'utile.

Abstenez-vous de toute action qui n'est pas nécessaire.

7. Sincérité. N'usez d'aucun méchant détour; pensez avec innocence et justice ; parlez comme vous pensez.

8. Justice. Ne nuisez à personne, soit en lui faisant du tort, soit en négligeant de lui faire le bien auquel votre devoir vous oblige.

9. Modération. Évitez les extrêmes. Gardez-vous de ressentir les torts aussi vivement qu'ils vous semblent le mériter.

10. Propreté. Ne souffrez aucune malpropreté, ni sur votre corps, ni sur vos vêtements, ni dans votre maison.

11. Tranquillité. Ne vous laissez pas troubler par des bagatelles ni par des accidents ordinaires ou inévitables.

12. Humilité. Imitez *Jésus*.

Mon dessein étant d'acquérir l'*habitude* de toutes ces vertus, je jugeai qu'il serait bon de ne pas diviser mon attention en la portant vers toutes à la fois, mais de la fixer, pendant un certain temps, sur *une seule*, dont je me rendrais maître avant de passer à une autre, en procédant ainsi séparément jusqu'à ce que je

les eusse parcourues toutes les douze. L'acquisition préalable de quelques-unes pouvant faciliter celle de certaines autres, je les disposai, dans cette vue, suivant l'ordre qui précède. Je plaçai la *Tempérance* la première, parce qu'elle tend à maintenir la tête froide et les idées nettes, ce qui est nécessaire quand il faut toujours veiller, toujours être en garde pour combattre l'attrait des anciennes habitudes et la force des tentations qui se succèdent sans cesse. Cette vertu une fois obtenue et affermie, le *Silence* devenait plus facile ; et mon désir étant d'acquérir des connaissances en même temps que je m'avancerais dans la pratique de la vertu, considérant que, dans la conversation, l'on s'instruit davantage par le secours de l'oreille que par celui de la langue, souhaitant rompre l'habitude que j'avais contractée de babiller, de faire des pointes et des plaisanteries, ce qui ne rendait ma compagnie agréable qu'aux gens superficiels, je donnai la seconde place au *Silence*. J'espérais que, joint à l'*Ordre* qui vient après, il me laisserait plus de temps pour suivre mon plan et mes études. La *Résolution*, devenant habituelle en moi, me donnerait la persévérance nécessaire pour acquérir les autres

vertus. L'*Economie* et le *Travail*, en me libérant de ce qui me restait de dettes et en me procurant l'aisance et l'indépendance, me rendraient plus facile la pratique de la *Sincérité*, de la *Justice*, etc. Concevant alors que, suivant l'avis donné par Pythagore dans ses *Vers dorés*, un examen journalier me serait nécessaire, j'imaginai la méthode suivante pour y procéder.

Je fis un petit livre de douze pages, portant chacune en tête le nom d'une des vertus. Je réglai chaque page en encre rouge, de manière à y établir sept colonnes, une pour chaque jour de la semaine, mettant au haut de chacune des colonnes les premières lettres du nom d'un des sept jours. Je traçai ensuite douze lignes transversales, au commencement de chacune desquelles j'écrivis les premières lettres du nom d'une des douze vertus. Sur cette ligne et à la colonne du jour, je faisais une petite marque d'encre pour noter les fautes que, d'après mon examen, je reconnaissais avoir commises contre telle ou telle vertu.

FORME DES PAGES.

TEMPÉRANCE.

NE MANGEZ PAS JUSQU'A ÊTRE APPESANTI ; NE BUVEZ PAS JUSQU'A VOUS ÉTOURDIR.

	DIM.	LUN.	MAR.	MER.	JEU.	VEN.	SAM.
TEMPÉRANCE.				*			
SILENCE.	*	*					
ORDRE.	*	*			*	*	*
RÉSOLUTION.		*				*	
ÉCONOMIE.		*				*	
TRAVAIL.			*				
SINCÉRITÉ.							
JUSTICE.							
MODÉRATION.							
PROPRETÉ.							
TRANQUILLITÉ.							
HUMILITÉ.							

Je résolus de donner une semaine d'attention sérieuse à chacune de ces vertus successivement. Ainsi, pendant la première semaine, mon grand soin fut d'éviter la plus légère faute contre la *Tempérance*, laissant les autres vertus courir leur chance ordinaire, mais marquant chaque soir les fautes de la journée. Si, dans la première semaine, je pouvais maintenir ma première ligne sans aucune marque, je me croyais assez fortifié dans la pratique de ma prèmière vertu, et assez dégagé de l'influence du défaut opposé, pour me hasarder à étendre mon attention sur la seconde, et tâcher de maintenir deux lignes exemptes de toutes marques. Procédant ainsi jusqu'à la dernière, je pouvais faire un cours complet en douze semaines, et le recommencer quatre fois par an. De même qu'un homme qui veut nettoyer un jardin ne cherche pas à en arracher toutes les mauvaises herbes en même temps, ce qui excéderait ses moyens et ses forces, mais commence d'abord par une des plates-bandes, pour ne passer à une autre que quand il a fini le travail de la première ; ainsi j'espérais goûter le plaisir encourageant de voir dans mes pages les progrès que j'aurais faits dans la vertu, par la diminution successive

du nombre des marques, jusqu'à ce qu'enfin, après avoir recommencé plusieurs fois, j'eusse le bonheur de trouver mon livret tout blanc, après un examen journalier pendant douze semaines.

Regardant Dieu comme la source de la sagesse, je pensai qu'il était juste et nécessaire de solliciter son secours pour l'acquérir. Dans ce dessein, je composai la petite prière suivante, que j'avais écrite en tête de mes tables d'examen, pour m'en servir tous les jours :

« O bonté toute-puissante, père indulgent!
« guide miséricordieux! augmente en moi cette
« sagesse qui peut découvrir mes véritables
« intérêts. Affermis-moi dans la résolution d'en
« suivre les conseils. Reçois les services que je
« puis rendre à tes autres enfants, comme la
« seule marque de reconnaissance qu'il me soit
« possible de te donner pour les faveurs que
« tu m'accordes sans cesse. »

Je me servais aussi quelquefois d'une petite prière que j'avais prise dans les poëmes de Thomson :

Dieu puissant, créateur du jour et de la vie,
Écarte de mes pas le vice et la folie,

Daigne faire à mes yeux briller ta majesté,
La bassesse du mal et du bien la beauté.
Accorde-moi la paix, la vertu, la science ;
D'un bonheur éternel c'est orner l'existence.

Le précepte de l'*Ordre* exigeant que chaque heure de la journée eût son emploi déterminé, une page de mon petit livre contenait la répartition suivante des vingt-quatre heures de chaque jour.

PLAN.

	Heures.	
MATIN. *Question* : Quel bien ferai-je aujourd'hui ?	5 6 7	Me lever, me laver, m'adresser *à la bonté divine;* régler les affaires du jour, en tracer le plan; m'occuper de mes études présentes ; déjeuner.
	8 9 10 11	Travail.
MIDI.	12 1	Lire, examiner mes comptes, dîner.
APRÈS-MIDI.	2 3 4 5	Travail.
SOIR. *Question* : Quel bien ai-je fait aujourd'hui ?	6 7 8 9	Mettre toutes choses en place et souper. Musique, amusement, conversation. Examen de la journée.
NUIT.	10 11 12 1 2 3 4	Dormir.

Je me mis à exécuter ce plan d'examen journalier, et je le suivis, sauf quelques interruptions de temps à autre. Je fus surpris de me trouver beaucoup plus rempli de défauts que je ne l'avais imaginé ; mais j'eus la satisfaction de les voir diminuer. Pour éviter l'embarras de recommencer mon livret, qui, à force de gratter les marques des anciennes fautes pour faire place aux nouvelles, était criblé de trous, je transcrivis mes tables et leurs préceptes sur les feuilles d'ivoire d'un *souvenir*. J'y traçai des lignes rouges d'une manière durable, et, y marquant mes fautes avec un crayon de mine de plomb, il m'était facile d'en enlever les marques avec une éponge humide. Après un certain temps, je ne fis plus qu'un cours dans l'année, et ensuite un seul cours dans plusieurs années. Enfin j'y renonçai entièrement lorsque des voyages et des affaires multipliées eurent pris tout mon temps ; mais je portai toujours mon livret avec moi.

L'article de l'*Ordre* fut celui qui me donna le plus d'embarras. Je trouvai que mon plan de distribution de la journée, quoique pouvant être praticable pour un homme dont les affaires sont de nature à lui laisser la libre disposition

de son temps, comme pour un ouvrier imprimeur, par exemple, présentait beaucoup de difficultés d'exécution pour un maître obligé d'avoir des relations dans le monde et de recevoir souvent des personnes auxquelles il a affaire aux heures qui leur conviennent. Je trouvai même très difficile d'observer l'*Ordre*, en ce qui regardait la place que devait occuper chaque chose, chaque papier, etc. Je n'avais pas été habitué de bonne heure à la *Méthode*, et ayant une excellente mémoire, je ne sentais pas l'inconvénient du défaut d'ordre. Cet article me coûtait donc une attention si pénible, et j'avais tant de dépit de me surprendre si souvent en faute, d'avoir des rechutes si fréquentes, et de faire si peu de progrès, que je me décidai presque à y renoncer, et à prendre parti sur ce défaut. Je ressemblais à l'homme qui était venu acheter une hache chez un marchand, mon voisin, et qui voulait que toute la surface du fer fût aussi brillante que le tranchant. Le marchand consentit à donner le poli au fer de sa hache, à condition que l'acheteur tournerait la roue de la meule. Celui-ci donc se mit à tourner, tandis que le marchand appuyait fortement le fer sur la pierre. Notre homme, qui

trouvait la besogne fatigante, quittait la roue de temps en temps pour aller voir où en était l'opération ; et, à la fin, il voulut reprendre sa hache telle qu'elle était. « Eh! non, dit le mar-« chand, tournez, tournez toujours; la hache « deviendra brillante dans un instant; elle ne « l'est encore que par places. —N'importe, « répondit l'acheteur, *je crois que je l'aime mieux « tachetée.* »

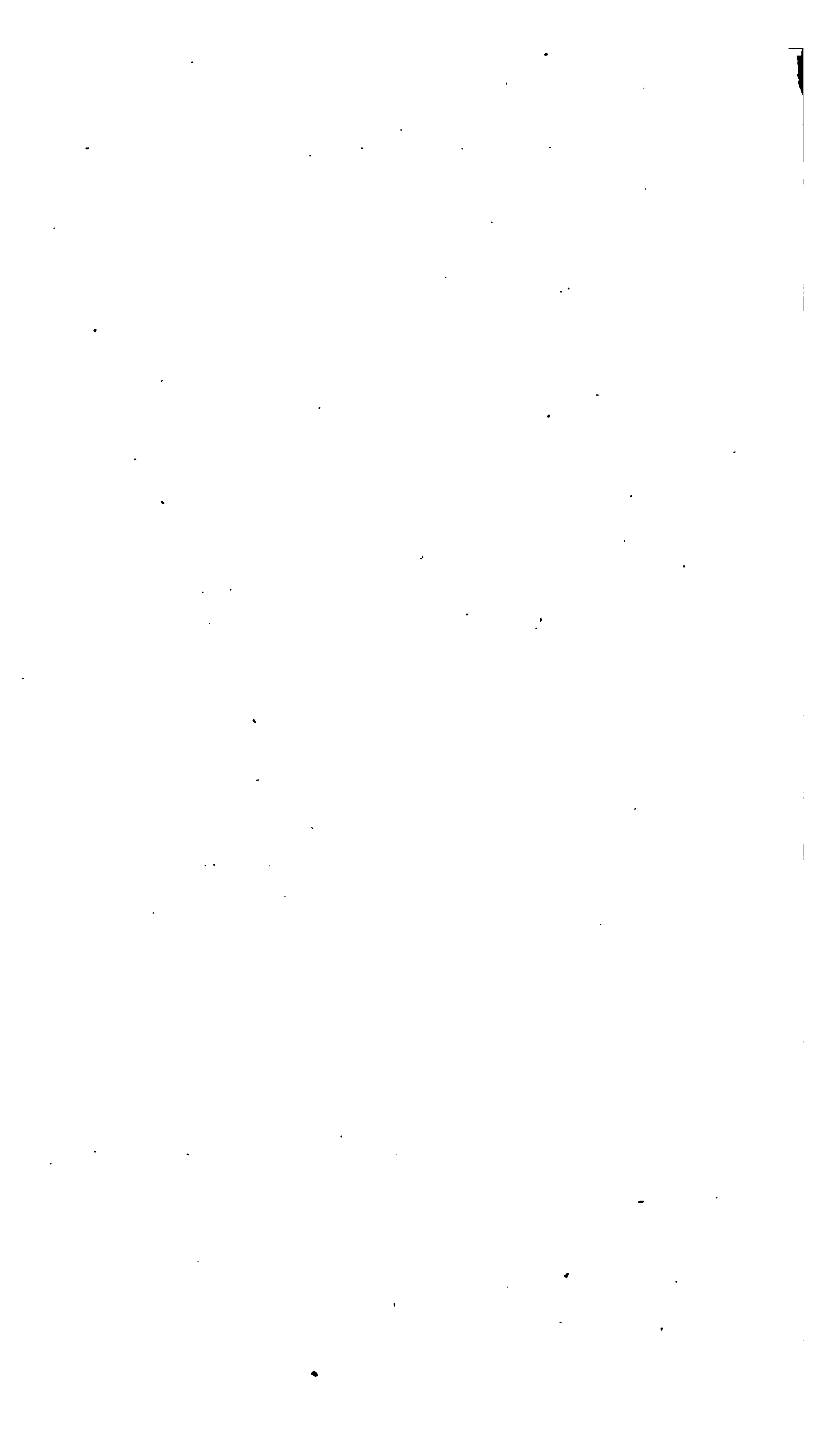
Ce cas a été, je pense, celui de bien des gens qui, par le défaut de quelques moyens semblables à ceux que j'employais, ayant trouvé trop de difficulté à prendre certaines bonnes habitudes, ou à en quitter de mauvaises, renoncent à leurs efforts, et finissent par dire que la *hache vaut mieux tachetée*. Quelque chose, qui prétendait être la raison, me suggérait aussi quelquefois que cette extrême exactitude, telle que je l'exigeais de moi, pouvait bien être une sorte de niaiserie en morale, qui aurait fait rire à mes dépens si elle eût été connue; qu'un caractère parfait pourrait éprouver l'inconvénient de devenir un objet d'envie et de haine, et qu'un homme qui veut le bien doit se souffrir à lui-même quelques légers défauts, afin de mettre ses amis à leur aise. Dans le vrai, je me trouvai

incorrigible sur l'article de l'*ordre*, et aujourd'hui que je suis vieux et que ma mémoire est mauvaise, j'éprouve d'une manière sensible que cette qualité me manque. Mais, au total, quoique je ne sois jamais arrivé à la perfection que j'étais si ambitieux d'atteindre, et que j'en sois resté bien loin, mes efforts m'ont cependant rendu meilleur et plus heureux que je ne l'aurais été si je ne les avais pas entrepris. C'est ainsi que celui qui veut se former une belle main par l'imitation des modèles d'écriture gravés, tout en ne parvenant jamais à les copier avec la même perfection, arrive du moins, par ses efforts, à se donner une meilleure main et une écriture nette et lisible.

Il peut être utile que mes descendants sachent que c'est à ce petit expédient qu'un de leurs ancêtres, aidé de la grâce de Dieu, a dû le bonheur constant de toute sa vie, jusqu'à sa soixante-dix-neuvième année, dans laquelle il écrit ces pages. Les revers qui peuvent accompagner le reste de ses jours sont dans la main de la Providence, mais, s'ils arrivent, la réflexion sur le passé devra lui donner la force de les supporter avec plus de résignation. Il attribue à la *tempérance* sa longue santé et ce qui lui reste

encore d'une bonne constitution ; au *travail* et à l'*économie*, l'aisance qu'il a acquise de bonne heure, la fortune dont elle a été suivie, et toutes les connaissances qui l'ont mis en état d'être un citoyen utile, et lui ont obtenu un certain degré de réputation parmi les savants ; à la *sincérité* et à la *justice*, la confiance de son pays et les emplois honorables dont on l'a revêtu ; enfin à l'influence réunie de toutes ces vertus, même dans l'état d'imperfection où il a pu les acquérir, cette égalité d'humeur et cette gaieté dans la conversation qui font encore rechercher sa compagnie, et qui la rendent agréable même aux jeunes gens. J'espère donc que quelques-uns de mes descendants voudront imiter cet exemple, et qu'ils s'en trouveront bien.

Mémoires de Benjamin Franklin. Extrait publié en 1796 par M. Benjamin Delessert.



Tableau

OU

RÉSUMÉ DES QUALITÉS ET DES DÉFAUTS.

On doit s'attacher à bien distinguer et à choisir dans chaque chose le bien, ou ce qui est bon et utile, pour l'employer à son profit, puis en extraire et en détacher ce qu'elle peut renfermer de nuisible.

La félicité ou la misère sont le partage de tout homme qui s'adonne au bien ou au mal, et qui y persévère.

TABLEAU

OU

RÉSUMÉ DES QUALITÉS ET DES DÉFAUTS.

Nous invitons tous ceux qui cherchent les moyens de devenir meilleurs, à lire avec réflexion le tableau ci-après des qualités et des défauts qui conduisent au bonheur ou au malheur.

Ils doivent se demander s'ils possèdent les qualités indiquées et qu'il dépend d'eux d'acquérir, ou bien si l'on peut leur reprocher les défauts contraires. Ils jugeront eux-mêmes si

c'est par leur faute ou par celle de la Providence qu'ils sont heureux ou malheureux.

Un tel examen fait de bonne foi et en conscience ne peut manquer de produire de bons résultats.

PIÉTÉ. — RELIGION.

QUALITÉS.	DÉFAUTS.
Avoir des sentiments religieux.	Être irréligieux, incrédule.
Croire en Dieu et à une vie à venir.	Ne pas croire en Dieu ni à une vie à venir. Être matérialiste ou esprit fort.
Avoir de la foi et de la confiance en Dieu.	Se laisser aller au découragement.
Être tolérant et avoir de la résignation.	Être mélancolique, chagrin, intolérant, superstitieux, fanatique. Se livrer au désespoir qui conduit au suicide.

CONSCIENCE.

Écouter sa conscience.	Étouffer ses remords.
Reconnaître et réparer ses torts. Corriger ses défauts.	Persister dans ses torts et dans ses défauts.

JUSTICE. — VÉRITÉ.

Être juste, probe, loyal, impartial, sincère, franc, fidèle; aimer, rechercher, écouter et dire la vérité.	Être injuste, de mauvaise foi, déloyal, partial, rusé, fin, fourbe, obstiné, hypocrite, querelleur, disputeur, ergoteur, taquin, minutieux, tracassier, menteur.
Éviter les disputes et les procès.	Être chicaneur.

FORCE D'AME. — CONDUITE.

Avoir une volonté ferme.	Avoir le caractère faible.
Être courageux, brave, hardi, généreux, modeste, aimable, gai, de bonne humeur.	Être sans volonté, timide, pusillanime.
Savoir vaincre ses passions; oublier les injures, rendre le bien pour le mal.	Être effronté, arrogant, insolent, orgueilleux, vaniteux.
Se roidir contre la mauvaise fortune.	
Être sévère pour soi, indulgent pour les autres.	
Mépriser la flatterie, l'envie, la calomnie.	
Éviter le scandale et les tentations.	Succomber aux tentations.
Être vertueux, sage, prudent, patient.	Être vicieux, léger, imprudent, étourdi, impatient, emporté, colère, passionné, violent, turbulent.
Être modéré, persévérant; bien remplir ses devoirs, avoir une bonne conduite, de bonnes habitudes.	Négliger ses devoirs, avoir une mauvaise conduite et de mauvaises habitudes.

BONTÉ. — BIENVEILLANCE. — CHARITÉ.

Être bon, obligeant, indulgent, reconnaissant, complaisant, affable.	Être insouciant, indifférent, méchant, malin, pervers, égoïste, ingrat.
Aimer ses parents, ses amis, son prochain.	
Être charitable, humain, bienfaisant, compatissant, sensible.	Être inhumain, cruel, indifférent, insensible, haineux, envieux, jaloux, médisant, persiffleur, moqueur.
Protéger les faibles, les enfants; avoir des amis.	
Rendre le bien pour le mal.	

TRAVAIL.

Aimer le travail.	Être paresseux,
Être matinal,	oisif,
diligent,	indolent,
actif,	nonchalant,
appliqué,	fainéant,
persévérant,	insouciant,
ponctuel,	léger.
exact.	
Être toujours prêt; ne pas perdre son temps, le bien employer.	Perdre son temps.

ÉTUDE. — INSTRUCTION.

Rechercher l'instruction.	Négliger l'instruction.
Faire de bonnes lectures.	Faire de mauvaises lectures.
Éviter les mauvais livres.	
Écouter les autres, profiter de leur conversation.	N'écouter personne.
Se rappeler ce que l'on a appris.	
Parler peu; être circonspect, discret, réfléchi.	Être bavard, indiscret, irréfléchi; abuser de son esprit.
Avoir de bonnes relations et rechercher les bonnes compagnies.	Avoir de mauvaises liaisons et rechercher les mauvaises compagnies.

TEMPÉRANCE.— MODÉRATION.

Aimer la sobriété,	Se livrer à la gourmandise.
la frugalité,	Se plaire dans l'ivresse,
la décence,	la débauche,
la propreté.	la licence,
	l'abrutissement.
	la mollesse.

Vivre de peu. Faire de l'exercice.	Faire le lundi. Faire usage de tabac. S'adonner au jeu. Fréquenter les cafés, les billards.

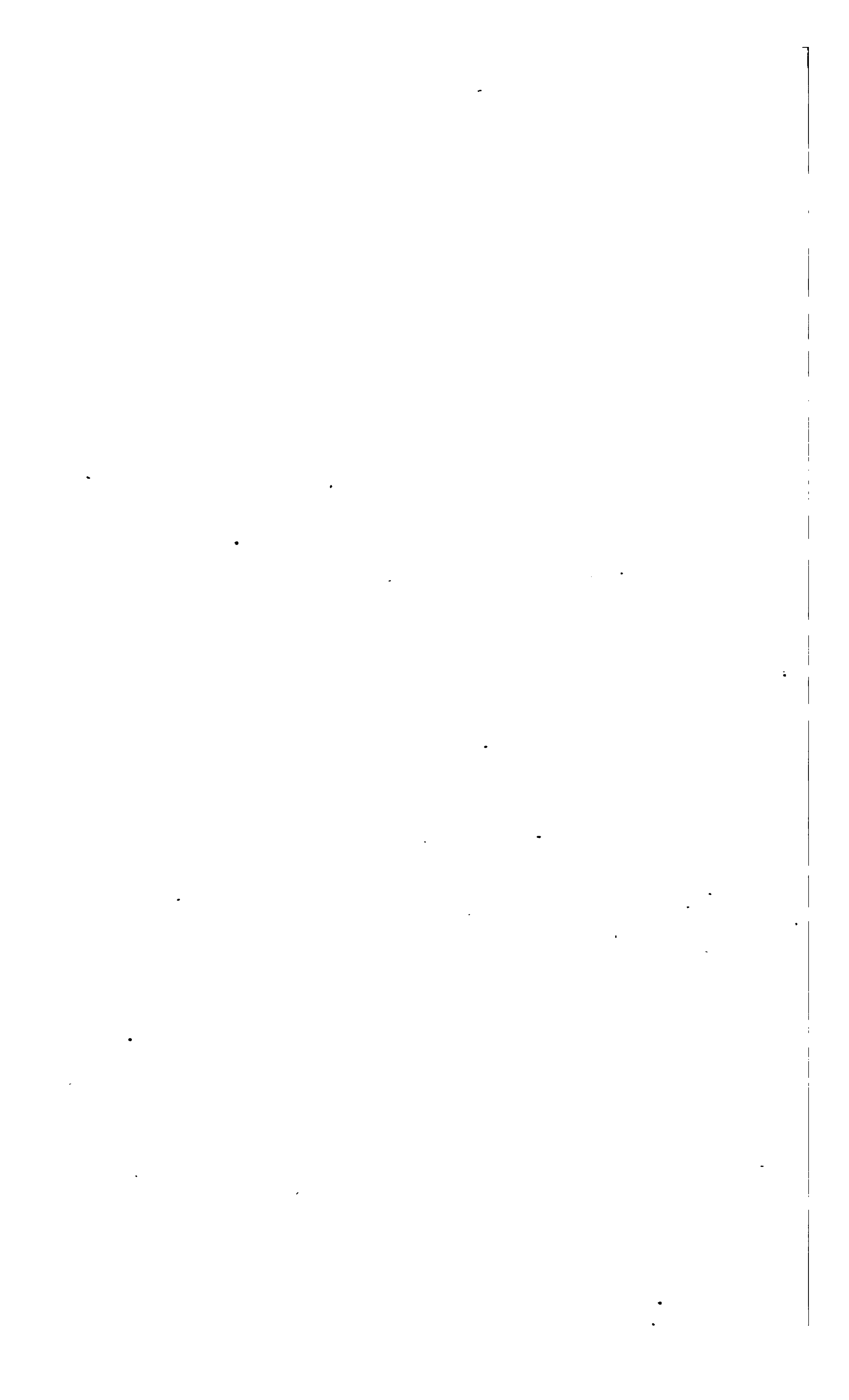
ORDRE. — ÉCONOMIE. — PRÉVOYANCE.

Être économe et prévoyant. Mettre aux caisses d'épargne, aux sociétés de prévoyance et de secours mutuels.	Se livrer à la prodigalité, à la dissipation. Être imprévoyant, négligent. Aller à l'hôpital, en prison.

Outre les malheurs qu'il a presque toujours dépendu de nous d'éviter, il en est d'autres qui sont quelquefois indépendants de notre conduite, tels que la perte de sa fortune, de sa place, de sa liberté; la mort de ses parents, de ses enfants, de ses amis; enfin l'affaiblissement de ses facultés et de sa santé.

Mais avec une conscience pure, que de soulagements, que de consolations nous pouvons puiser dans notre courage et notre résignation, dans notre confiance en Dieu et dans l'espoir d'une vie future!

FIN.





Indication

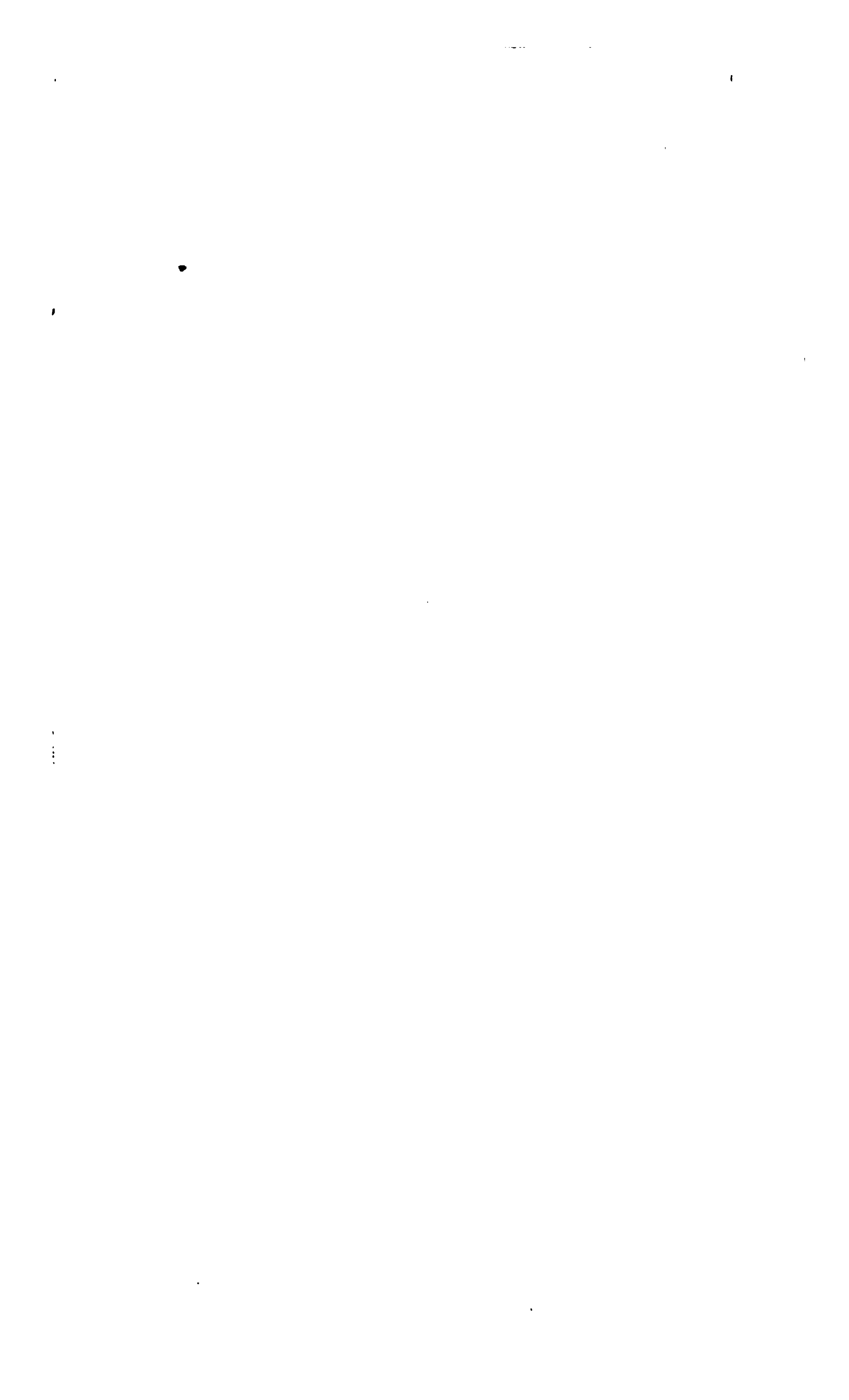
DES AUTEURS ET DES OUVRAGES.

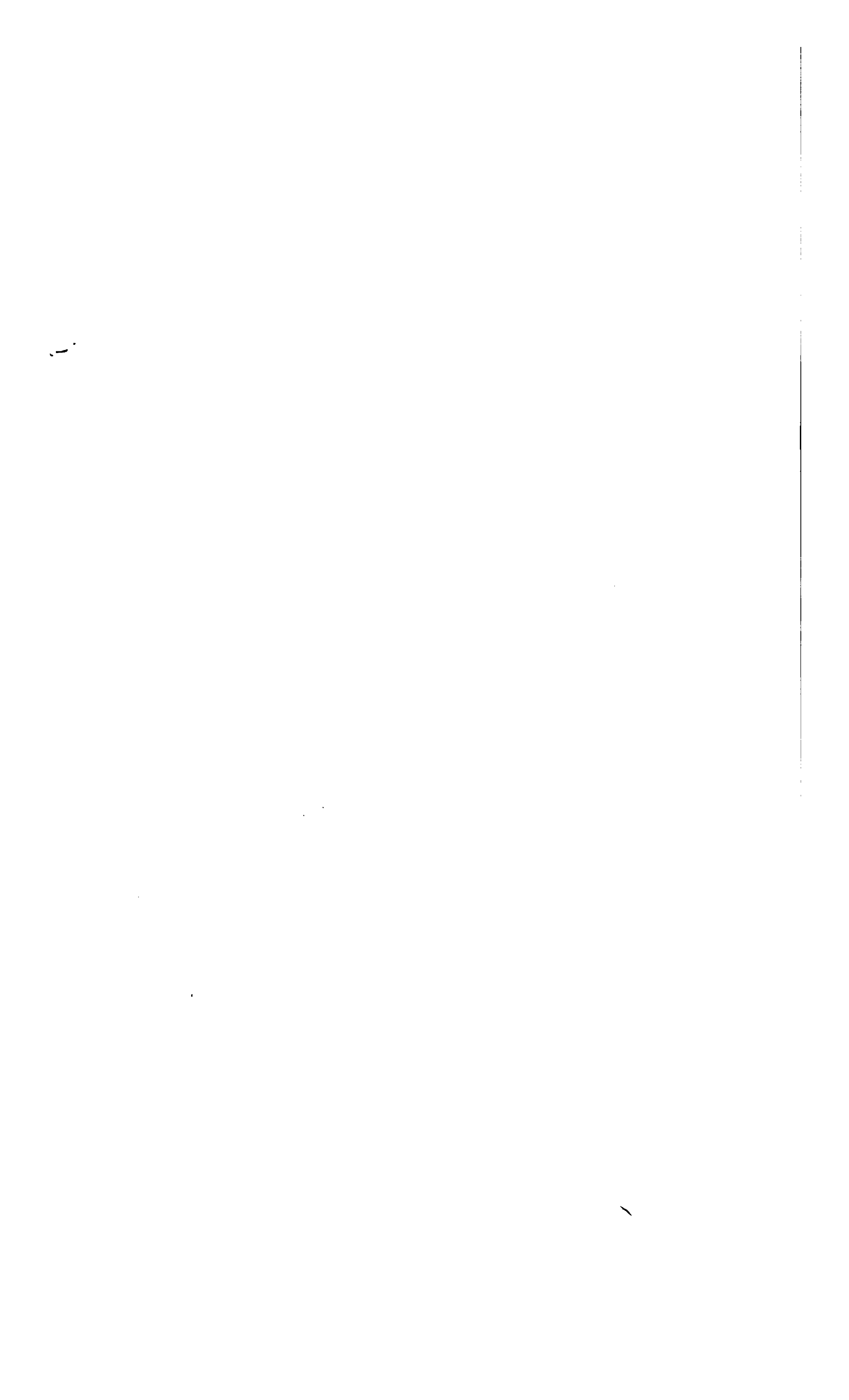
NOTA. Le chiffre indique la page, et la lettre le paragraphe, la lettre a désignant la première maxime de chaque page, la lettre b la deuxième, et ainsi de suite.

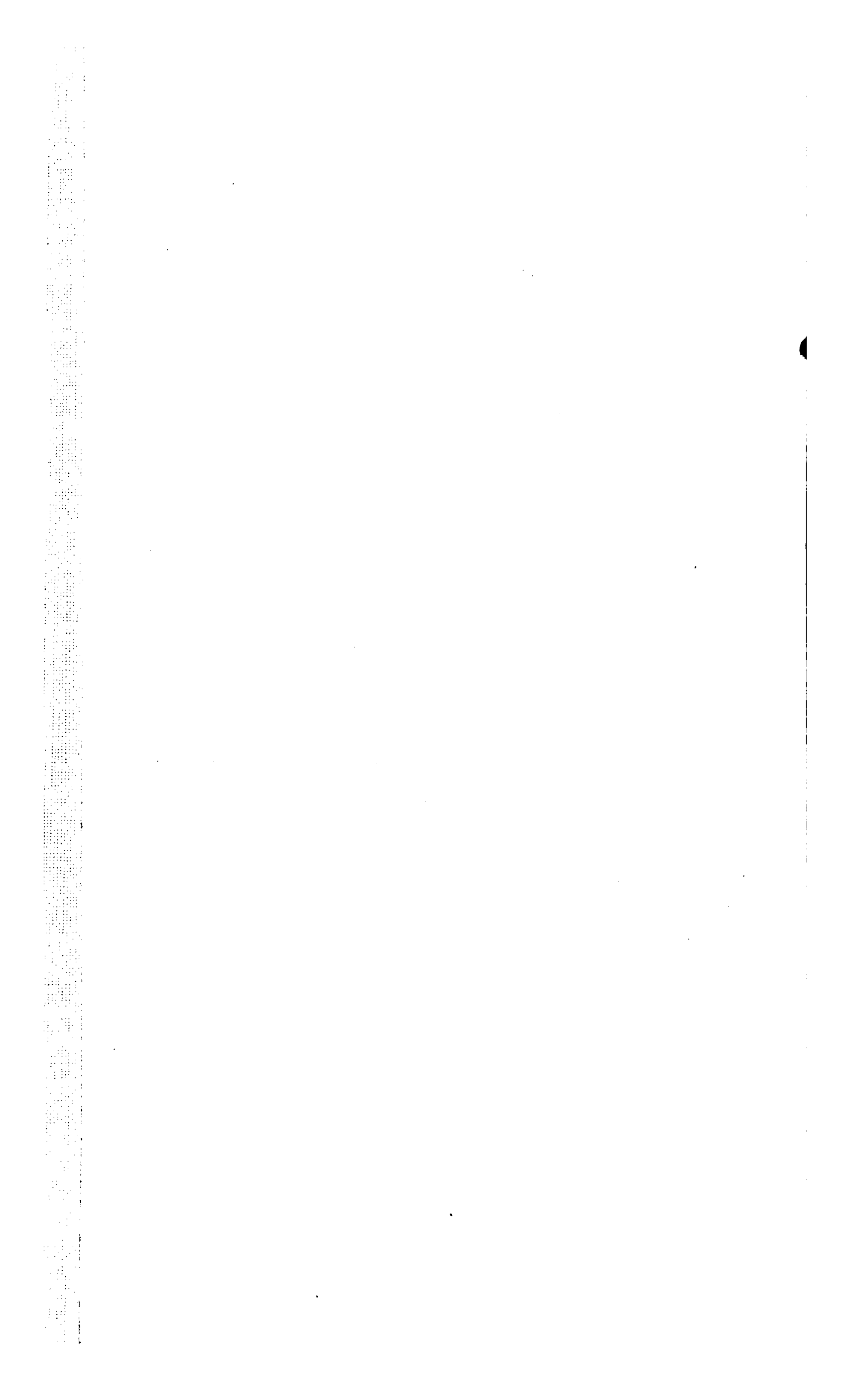
FIN DE LA TABLE DES AUTEURS.

Table des Chapitres.

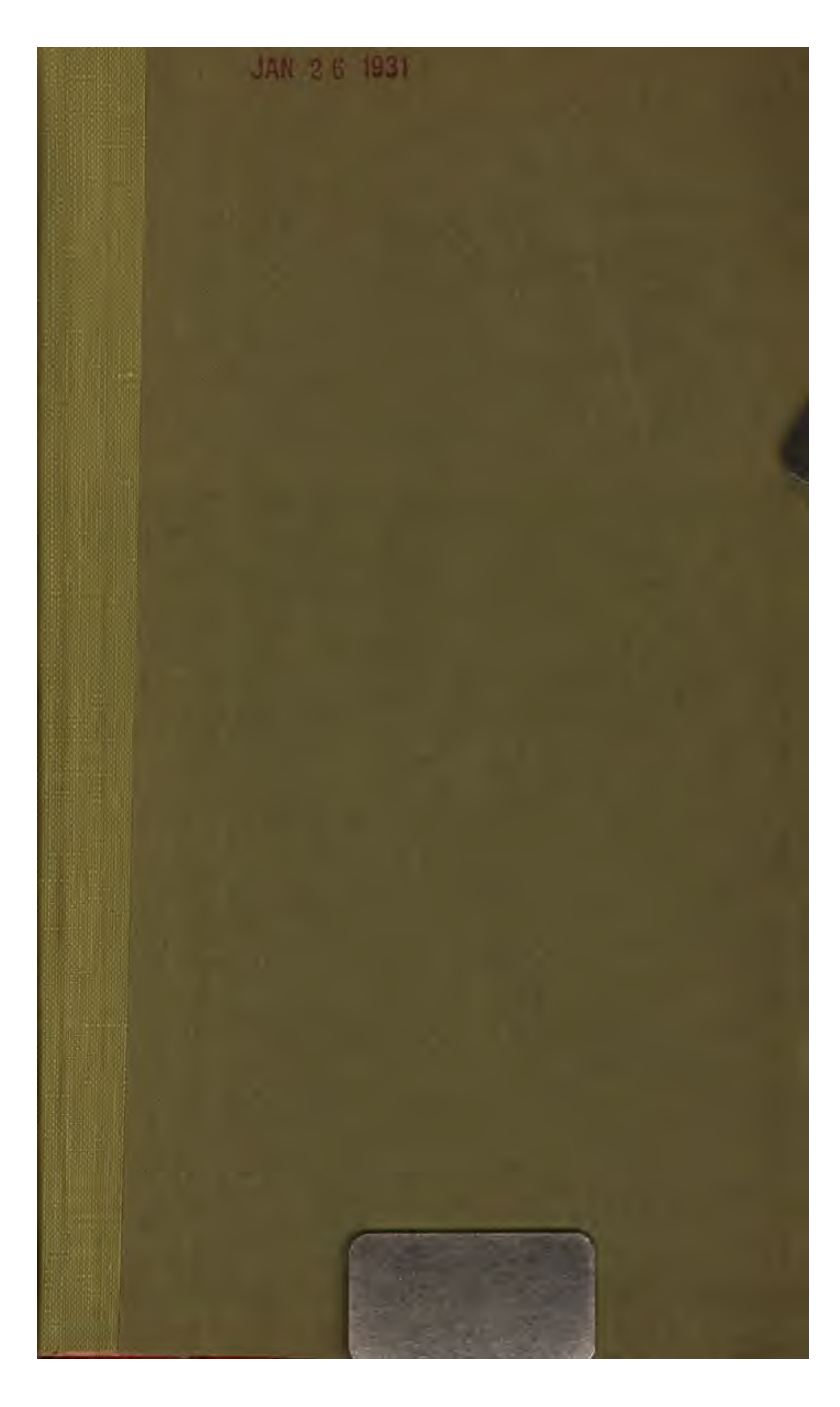
FIN DE LA TABLE.










JAN 26 1931

